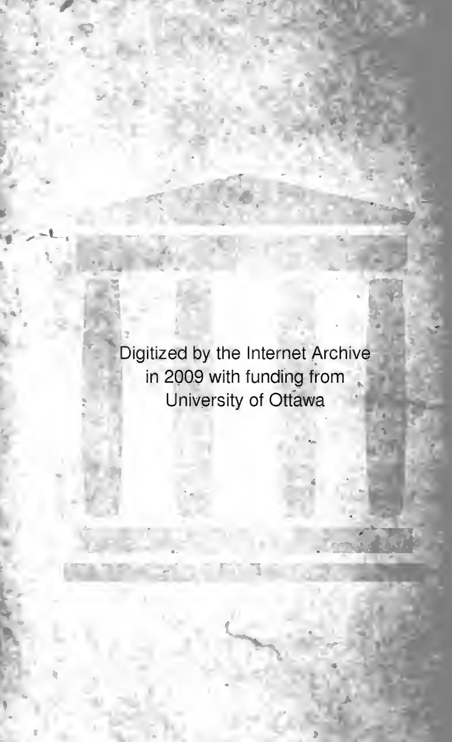




BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

MÉMOIRES

DE

MME ROLAND

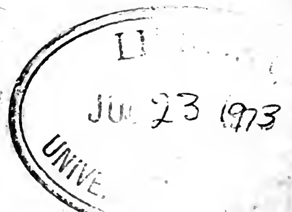
TOME III

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1883


JUL 23 1973
UNIVE

MÉMOIRES PARTICULIERS

PREMIÈRE PARTIE

Aux prisons de Sainte-Pélagie, le 9 août 1793.

Fille d'artiste, femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, aujourd'hui prisonnière, destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adversité, j'ai vu de près la gloire et subi l'injustice.

Née dans un état obscur, mais de parents honnêtes, j'ai passé ma jeunesse au sein des beaux-arts, nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu[1].

A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les espérances de fortune qui pouvaient m'en procurer un conforme à l'éducation que j'avais reçue. L'alliance d'un homme respectable a

[1] Née à Paris le 17 mars 1754.

paru réparer ces revers; elle m'en préparait d
nouveaux.

Un caractère doux, une âme forte, un espi
solide, un cœur très affectueux, un extérie
qui annonçait tout cela, m'ont rendu chère
ceux qui me connaissent. La situation dans l
quelle je me suis trouvée m'a fait des ennemi
ma personne n'en a point; ceux qui disent
plus de mal de moi ne m'ont jamais vue.

Il est si vrai que les choses sont rarement
qu'elles paraissent être, que les époques de i
vie où j'ai goûté le plus de douceurs ou le pl
éprouvé de chagrins, sont souvent toutes co
traires à ce que d'autres pourraient en jug
C'est que le bonheur tient aux affections pl
qu'aux événements.

Je me propose d'employer les loisirs de
captivité à retracer ce qui m'est personnel c
puis ma tendre enfance jusqu'à ce mome
c'est vivre une seconde fois que de reve
ainsi sur tous les pas de sa carrière; et qu
t-on de mieux à faire en prison que de tra
porter ailleurs son existence par une heureu
fiction, ou par des souvenirs intéressants?

Si l'expérience s'acquiert moins à force d
gir qu'à force de réfléchir sur ce qu'on voit
sur ce qu'on a fait, la mienne peut s'augmen
beaucoup par l'entreprise que je commence.

La chose publique, mes sentiments parti
liers, me fournissaient assez, depuis deux m
de détention, de quoi penser et décrire sans

rejeter sur des temps fort éloignés; aussi les cinq premières semaines avaient-elles été consacrées à des *Notices historiques* dont le recueil n'était peut-être pas sans mérite. Elles viennent d'être anéanties[1]; j'ai senti toute l'amertume de cette perte que je ne réparerai point; mais je m'indignerais contre moi-même de me laisser abattre par quoi que ce soit. Dans toutes les peines que j'ai essuyées, la plus vive impression de douleur est presque aussitôt accompagnée de l'ambition d'opposer mes forces au mal dont je suis l'objet, et de le surmonter, ou par le bien que je fais à d'autres, ou par l'augmentation de mon propre courage. Ainsi, le malheur peut me poursuivre et non m'accabler; les tyrans peuvent me persécuter, mais m'avilir, jamais, jamais! Mes *Notices* sont perdues, je vais faire des *Mémoires*, et m'accommodant avec prudence à ma propre faiblesse dans un moment où je suis péniblement affectée, je vais m'entretenir de moi pour mieux m'en distraire. Je ferai mes honneurs en bien ou en mal, avec une égale liberté; celui qui n'ose se rendre bon témoignage à soi-même est presque toujours un lâche qui sait et craint le mal qu'on pourrait dire de sa personne; et celui qui hésite à avouer ses torts n'a pas la force de les soutenir,

[1] Madame Roland croyait que les *Notices historiques* avaient été détruites, un fragment avait été sauvé, c'est celui que nous avons donné au commencement du premier volume.

ni le moyen de les racheter. Avec cette franchise pour mon propre compte, je ne me gênerai pas sur celui d'autrui; père, mère, amis, mari, je les peindrai tous tels qu'ils sont ou que je les ai vus.

Tant que je suis demeurée dans un état paisible et concentré, ma sensibilité naturelle enveloppait tellement mes autres qualités, qu'elle se montrait seule ou les dominait toutes. Mon premier besoin était de plaire et de faire du bien; j'étais un peu comme ce bon monsieur de Gourville, dont Madame de Sévigné dit que la charité du prochain lui coupait les paroles par la moitié; et je méritais que Sainte-Lette dît de moi, qu'avec l'esprit d'aiguiser de fines épigrammes, je n'en laissais jamais échapper aucune.

Depuis que les circonstances, les orages politiques et autres ont développé l'énergie de mon caractère, je suis franche avant tout, sans regarder d'aussi près aux petites égratignures qui peuvent se faire en passant. Je ne fais pas plus d'épigrammes; car elles supposent le plaisir de piquer par une critique, et je ne sais point m'amuser à tuer des mouches; mais j'aime à faire justice à force de vérités, et j'énonce les plus terribles en face des intéressés, sans m'étonner, sans m'émouvoir, ni me fâcher, quel qu'en soit l'effet sur eux.

Gatien Phlipon, mon père, était graveur de

profession ; il cultivait aussi la peinture, et voulut s'adonner à celle en émail, bien moins par goût que par spéculation ; mais l'incompatibilité de sa vue et de son tempérament avec le feu, auquel il faut passer l'émail, le força d'abandonner ce genre. Il se restreignit dans le sien qui était médiocre ; mais quoiqu'il fût laborieux, que les temps favorisassent l'exercice de son art, qu'il eût beaucoup d'occupation et employât un assez grand nombre d'ouvriers, le désir de faire fortune le portait vers le commerce. Il achetait des bijoux, des diamants, ou les prenait en payement des marchands avec lesquels il avait à faire, pour les revendre dans l'occasion. Je relève cette particularité, parce que j'ai observé que dans toutes les classes, l'ambition est généralement funeste : pour quelques heureux qu'elle élève, elle fait une foule de victimes. L'exemple de mon père me fournira plus d'une application ; son art suffisait à le faire exister décemment ; il voulait devenir riche, et il a fini par se ruiner.

Robuste et sain, actif et glorieux, il aimait sa femme et la parure ; sans instruction, il avait ce degré de goût et de connaissance que donnent superficiellement les beaux-arts, à quelque partie qu'en soit réduite la pratique ; aussi, malgré son estime pour les richesses et ce qui peut les procurer, il traitait avec des marchands, mais il n'avait de liaison qu'avec des artistes, peintres et sculpteurs. Sa vie fut très réglée

tant que son ambition connut des bornes ou n'eut point essuyé de disgrâces : on ne peut pas dire que ce fût un homme vertueux, mais il avait beaucoup de ce qu'on appelle honneur ; il aurait bien fait payer une chose plus qu'elle ne valait, mais il se serait tué plutôt que de ne pas acquitter le prix de celle qu'il avait achetée.

Marguerite Bimont, sa femme, lui avait apporté en dot, avec fort peu d'argent, une âme céleste et une charmante figure. L'aînée de six enfants dont elle avait été comme la mère, elle ne s'était mariée à vingt-six ans que pour céder la place à ses sœurs ; son cœur sensible, son esprit agréable, auraient dû l'unir à quelqu'un d'éclairé, de délicat ; mais ses parents lui présentèrent un honnête homme dont les talents assuraient l'existence, et sa raison l'accepta. Au défaut du bonheur qu'elle ne pouvait se promettre, elle sentait qu'elle ferait régner la paix qui en tient lieu. Il est sage de savoir se réduire ; les jouissances sont toujours plus rares qu'on ne l'imagine ; mais les consolations ne manquent jamais à la vertu.

Je fus leur second enfant ; mon père et ma mère en eurent sept, mais tous les autres sont morts en nourrice ou en venant au monde, à la suite de divers accidents ; et ma mère répétait quelquefois avec complaisance que j'étais la seule qui ne lui eût jamais donné de mal, car sa délivrance avait été aussi heureuse que sa

grossesse : il semblait que j'eusse affermi sa santé.

Une tante de mon père choisit pour moi, dans les environs d'Arpajon où elle allait souvent en été, une nourrice saine et de bonnes mœurs, que l'on estimait dans le pays, d'autant plus que la brutalité de son mari la rendait malheureuse, sans altérer son caractère ni changer sa conduite. Madame Besnard, c'est le nom de ma grand'tante, n'avait point d'enfant; son mari était mon parrain; tous deux me regardèrent comme leur fille. Leurs soins ne se sont jamais démentis; ils vivent encore, et sur le déclin de leurs ans, ils languissent de douleurs; ils gémissent sur le sort de leur petite-nièce dans laquelle ils avaient placé leur espérance et leur gloire. Respectables vieillards, consolez-vous; il est accordé à bien peu de personnes de parcourir leur carrière dans le silence et la paix qui vous accompagnent; je ne suis point au-dessous des malheurs qui m'assiégent et je ne cesserai pas d'honorer vos vertus.

La vigilance de ma nourrice était soutenue ou récompensée par l'attention de mes bons parents; son zèle et ses succès lui méritèrent l'attachement de ma famille; elle n'a jamais, tant qu'elle a vécu, laissé passer deux ans sans faire un voyage de Paris pour venir me voir; elle accourut près de moi lorsqu'elle apprit qu'une mort cruelle m'avait enleve ma mère : je me

rappelle encore son apparition; j'étais sur un lit de douleur; sa présence me retraçant trop vivement une perte récente, premier chagrin de ma vie, je tombai dans des convulsions qui l'effrayèrent; elle se retira, je ne la revis plus; elle mourut bientôt après. J'avais été la visiter dans la chaumière où elle m'avait allaitée; j'avais écouté avec attendrissement les contes que sa bonhomie se plaisait à faire en me montrant les lieux que j'avais préférés, rappelant les espiègleries que je lui avais faites et dont la gaieté l'amusait encore.

A deux ans, je fus ramenée dans la maison paternelle : on m'a souvent parlé de la surprise que j'avais témoignée en voyant au soir dans la rue les lanternes allumées que j'appelais de belles bouteilles; ma répugnance à me servir de ce qu'on appelle proprement un pot-de-chambre, parce que je ne connaissais qu'un coin de jardin pour certain usage, et l'air de moquerie avec lequel je demandais si les saladiers et les soupières que je montrais du doigt, étaient faits aussi pour cela. Il faut bien passer sous silence ces belles choses et d'autres aussi graves qui n'intéressent que les nourrices, et ne se répètent qu'aux grands parents : on ne s'attend pas que je dépeigne ici une petite brune de deux ans, dont les cheveux noirs jouaient fort bien sur un visage animé des plus vives couleurs, et qui respirait le bonheur de son âge dont elle avait toute la santé. Je sais un

meilleur temps pour faire mon portrait, et je ne suis pas si maladroite que de le devancer.

La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis, sur mon caractère doux et tendre, l'ascendant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Il était tel que dans ces légères altérations inévitables entre la raison qui gouverne et l'enfant qui résiste, elle n'a jamais eu besoin pour me punir que de m'appeler froidement *mademoiselle* et de me regarder d'un œil sévère. Je sens encore l'impression que me faisait son regard, si caressant pour l'ordinaire ; j'entends en frissonnant ce mot de *mademoiselle*, substitué avec une dignité désespérante au doux nom de *ma fille*, à la gentille appellation de *Manon*. Oui, *Manon*, c'est ainsi qu'on m'appelait ; j'en suis fâchée pour les amateurs de roman ; ce nom n'est pas noble ; il ne sied point à une héroïne du grand genre ; mais enfin c'était le mien et c'est mon histoire que j'écris. Au reste, les plus délicats se seraient réconciliés avec le nom, en entendant ma mère le prononcer et voyant celle qui le portait. Quelle expression manquait de grâce quand ma mère l'accompagnait de son ton affectueux ? et lorsque sa voix touchante venait pénétrer mon cœur, ne m'apprenait-elle pas à lui ressembler ?

Vive sans être bruyante, et naturellement recueillie, je ne demandais qu'à m'occuper, et saisissais avec promptitude les idées qui m'étaient présentées. Cette disposition fut mise

tellement à profit que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire ; j'ai ouï dire que c'était chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'était pour ainsi dire terminée à cette époque, parce que dès lors il n'avait plus été besoin que de ne pas me laisser manquer de livres. Quels que fussent ceux qu'on me donnait ou dont je pouvais m'emparer, ils m'absorbaient tout entière, et l'on ne pouvait plus me distraire que par des bouquets. La vue d'une fleur caresse mon imagination et flatte mes sens à un point inexprimable ; elle réveille avec volupté le sentiment de l'existence. Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers imposés par la tyrannie la plus révoltante, j'oublie l'injustice des hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs.

L'occasion était trop belle pour négliger de me faire apprendre l'Ancien, le Nouveau Testament, les catéchismes petit et grand ; j'apprenais tout ce qu'on voulait, et j'aurais répété l'Alcoran si l'on m'eût appris à le lire. Je me souviens d'un peintre nommé *Guibal*, fixé depuis à Stuttgard, et dont j'ai vu il y a peu d'années un éloge du Poussin, couronné à l'Académie de Rouen ; il venait souvent chez mon père ; c'était un drôle de corps qui me faisait des contes à peau-d'âne que je n'ai point oubliés et

qui m'amusaient beaucoup; il ne se divertissait pas moins à me faire débiter ma science. Je crois le voir encore avec sa figure un peu grotesque assis dans un fauteuil, me prenant entre ses genoux sur lesquels j'appuyais mes coudes, et me faisant répéter le *symbole de Saint-Athanase;* puis récompensant ma complaisance par l'histoire de *Tanger*, dont le nez était si long qu'il était obligé de l'entortiller autour de son bras quand il voulait marcher. On pourrait faire des oppositions plus extravagantes.

A l'âge de sept ans, on m'envoya tous les dimanches à l'instruction paroissiale qui s'appelait le *catéchisme*, afin de me préparer à la confirmation. Au train dont vont les choses, ceux qui liront ce passage demanderont peut-être ce que c'était que cela; je vais le leur apprendre. Dans le premier coin d'une église, chapelle ou charnier, on plaçait quelques rangs de chaises ou des bancs vis-à-vis les uns des autres, sur une longueur déterminée; on réservait au milieu un assez large passage, et l'on plaçait au haut un siége un peu plus élevé; c'était la chaise curule du jeune prêtre qui devait instruire les enfants qu'on soumettait à sa discipline. Là, on faisait répéter par cœur l'évangile du jour, l'épître, l'oraison et le chapitre de catéchisme indiqué pour la tâche de la semaine. Lorsque ces rassemblements étaient nombreux, le prêtre enseignant avait un petit clerc qui servait de répétiteur, et le maître se réservait

pour les questions sur le fond du sujet. Dans certaines paroisses, les enfants des deux sexes assistaient au même *catéchisme*, séparés seulement par leurs places; dans la plupart ils n'avaient rien de commun. Les mères ou les bonnes femmes, toujours avides du pain de la parole quelque grossièrement qu'il soit apprêté, assistaient à ces instructions, graduées suivant les âges et la préparation pour recevoir la confirmation on pour faire la première communion. Les curés zélés apparaissaient de temps en temps au milieu de ces jeunes ouailles qu'on faisait lever respectueusement à leur aspect; ils adressaient quelques questions aux plus apparentes pour juger de leur instruction; les mères de celles qu'on interrogeait se rengorgeaient avec orgueil, et le pasteur se retirait au milieu de leurs révérences. M. *Garat*, curé de Saint-Barthélemi, ma paroisse, dans ce qu'on appelait alors à Paris la Cité, bonhomme qu'on disait fort savant, et qui ne pouvait prononcer deux mots de suite en chaire où il avait la fureur de monter, vint un jour à mon catéchisme; et pour sonder mon instruction en manifestant sa sagacité, il me demanda combien il y avait d'ordres d'esprits dans la hiérarchie céleste. Je fus persuadée, à l'air victorieux et malin dont il me fit cette question, qu'il croyait m'embarrasser; et je répondis en souriant que quoiqu'il y en eût plusieurs d'indiqués dans la préface de la messe, j'avais vu ailleurs qu'on en comptait

neuf, et je lui fis passer en revue les *anges*, *archanges*, *trônes*, *dominations*, etc. Jamais curé ne fut si satisfait des lumières de son néophyte; il y avait de quoi faire ma réputation parmi les saintes femmes; aussi j'étais une petite prédestinée, comme on verra par la suite.

Quelques personnes se diront peut-être qu'avec les soins de ma mère et son bon sens, il est surprenant qu'elle m'envoyât au *catéchisme*; mais chaque chose a sa raison. Ma mère avait un jeune frère ecclésiastique sur sa paroisse, et chargé du *catéchisme de la confirmation*, pour employer l'expression technique. La présence de sa nièce à ses instructions était un bel exemple, capable de déterminer des personnes qui n'étaient pas ce qu'on appelait du peuple, à y envoyer aussi leurs enfants, chose très agréable au curé; d'ailleurs j'avais une mémoire qui devait toujours m'assurer le premier rang; et tous les accessoires soutenant cette sorte de supériorité, mes parents se glorifiaient en paraissant adopter le genre le plus simple. Il arrivait que dans les distributions de prix qui se faisaient avec éclat au bout de l'an, je me trouvais emporter le premier, sans qu'il y eût eu aucune espèce de faveur; et toute la marguillerie et tout le clergé de la paroisse d'estimer fort heureux mon jeune oncle qui en était plus remarqué et qui n'avait besoin que de l'être pour inspirer de la bienveillance. Une belle figure, une grande bonté, le caractère le plus

facile, les mœurs les plus douces et la plus franche gaieté l'ont accompagné jusqu'à ces derniers temps où il est mort chanoine de Vincennes, lorsque la révolution allait frapper tous les chapitres. J'ai cru perdre en lui le dernier de mes parents du côté de ma mère, et je ne me rappelle qu'avec attendrissement tout ce qui lui fut personnel. Le goût et la facilité que j'avais pour apprendre lui inspirèrent l'idée de m'enseigner le latin; j'en étais ravie; c'était une fête pour moi que de trouver un nouvel objet d'étude; j'avais au logis maîtres d'écriture, de géographie, de danse et de musique; mon père m'avait fait commencer le dessin; mais il n'y avait rien de trop. Levée dès cinq heures, lorsque tout dormait encore dans la maison, je me glissais doucement avec une petite jaquette, sans songer à me chausser, jusqu'à la table placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle était mon travail; et je copiais, je répétais mes exemples avec tant d'ardeur que mes succès devenaient rapides.

Mes maîtres en devenaient plus affectionnés; ils me donnaient de longues leçons; ils y mettaient un intérêt qui m'attachait toujours davantage : je n'en ai pas eu un seul qui ne parût être aussi flatté de m'apprendre que j'étais reconnaissante d'être enseignée; pas un qui, m'ayant suivie quelques années, n'ait dit le premier qu'il ne m'était plus nécessaire, qu'il ne devait plus être payé, mais qu'il demandait

à être reçu et à pouvoir venir visiter mes parents et m'entretenir quelquefois. J'honorerai la mémoire du bon M. *Marchand* qui, dès cinq ans, m'apprit à écrire, puis m'enseigna la géographie, et avec lequel j'étudiais l'histoire; homme sage, patient, clair et méthodique, que j'appelais *M. Doucet;* je le vis marier à une honnête femme attachée à la maison de Nesle; j'allai le visiter dans sa dernière maladie, où une saignée hors de saison fixa sur sa poitrine la goutte dont il avait un accès, et lui donna la mort à cinquante ans. J'en avais alors dix-huit.

Je n'ai point oublié le musicien *Cajon*, petit homme vif et causeur, né à Mâcon où il avait été enfant de chœur, et successivement soldat, déserteur, capucin, commis et déplacé, arrivant à Paris avec femme, enfants, sans le sou; mais ayant une voix de second-dessus extrêmement agréable, fort rare dans les hommes à qui l'on n'a pas fait subir certaine opération, et très propre pour enseigner le chant à de jeunes personnes. Présenté à mon père, je ne sais par qui, il eut en moi sa première écolière, me donna beaucoup de soins; empruntait souvent à mes parents de l'argent qu'il dépensait vite; ne me rendit jamais certain recueil des leçons de *Bordier*, qu'il pilla avec assez d'art pour composer des *éléments de musique* qu'il a publiés sous son nom; devint magnifique sans s'enrichir, et finit après quinze ans par quitter Paris, où il avait fait des dettes, pour se rendre

en Russie, où je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à *Mozon*, le danseur, bon Savoyard d'une laideur affreuse, dont je vois encore la loupe qui décorait sa joue droite, lorsqu'il penchait du côté gauche son visage camus et grêlé sur sa *pochette*, j'aurais quelque chose de plaisant à en dire, ainsi que du pauvre *Mignard*, maître de guitare, espèce de colosse espagnol dont les mains ressemblaient à celles d'Ésaü, et qui en gravité, politesse et rodomontades, ne le cédait à personne de son pays. Je n'ai pas eu longtemps le timide *Wattin*, dont les cinquante ans, la perruque, les lunettes et le visage enflammé paraissaient tout en désordre, lorsqu'il posait les doigts de son écolière au *par-dessus de viole*, et lui montrait à tenir l'archet. Mais, en récompense, le révérend père *Colomb*, barnabite, jadis missionnaire, supérieur de sa maison à soixante-quinze ans, et confesseur de ma mère, envoya chez elle sa *basse de viole,* pour me consoler de l'abandon du *par-dessus*, et m'accompagner lui-même lorsque, venant nous voir, il me priait de prendre ma guitare. Je l'étonnai beaucoup lorsque, m'emparant de sa basse, je me mis à jouer passablement quelques airs que j'avais étudiés en cachette. J'aurais trouvé sous ma main une *contre-basse*, que je serais montée sur une chaise pour en faire quelque chose.

Mais afin de ne point commettre d'anachronisme, il faut observer que j'anticipe, et se rap-

peler que j'étais tout à l'heure à mes sept ans où je retourne. Je suis venue jusqu'à cette époque, sans parler de l'influence de mon père sur mon éducation; elle était faible, parce qu'il ne s'en mêlait guère; mais il n'est pas hors de propos de remarquer ce qui l'avait déterminé à s'en mêler moins encore: j'étais fort opiniâtre; c'est-à-dire que je ne consentais pas aisément à ce dont je ne voyais point la raison; et lorsque je ne sentais que l'autorité, ou que je croyais apercevoir du caprice, je ne savais pas céder. Ma mère, habile et prudente, jugeait à merveille qu'il fallait me dominer par la raison ou me gagner par le sentiment; aussi ne trouvait-elle point de résistance. Mon père, assez brusque, ordonnait en maître et l'obéissance était tardive ou nulle; ou s'il tentait de me punir en despote, sa douce petite fille devenait un lion. Il me donna le fouet en deux ou trois circonstances; je lui mordais la cuisse sur laquelle il m'avait couchée, et je protestais contre sa volonté.

Un jour que j'étais un peu malade, il fut question de me donner une médecine : on m'apporta le triste breuvage; je l'approche de mes lèvres; son odeur me le fait repousser avec dégoût : ma mère s'emploie à vaincre ma répugnance; elle m'en inspire la volonté : je fais mes efforts sincèrement; mais à chaque fois que l'horrible déboire m'était apporté sous le nez, mes sens révoltés me faisaient détourner

la tête : ma mère se fatiguait; je pleurais de sa peine et de la mienne, et j'en étais toujours moins capable d'avaler la funeste boisson. Mon père arrive; il se fâche et me donne le fouet, en attribuant ma résistance à l'opiniâtreté; dès lors l'envie d'obéir se passe, et je déclare que je ne prendrai pas la médecine. Grands éclats, menaces répétées, seconde fustigation : je m'indigne, et fais des cris affreux, levant les yeux au ciel et me disposant à jeter le breuvage qu'on allait me présenter; mon geste trahit ma pensée; mon père, furieux, menace de me fouetter une troisième fois. — Je sens à l'heure où j'écris l'espèce de révolution et le développement de force que j'éprouvai alors; mes larmes s'arrêtent tout à coup, mes sanglots s'apaisent; un calme subit réunit mes facultés dans une seule résolution : je me lève sur mon lit; je me tourne du côté de la ruelle; j'incline ma tête, en l'appuyant sur le mur; je trousse ma chemise, et je m'offre aux coups en silence : on m'aurait tuée sur place, sans m'arracher un soupir.

Ma mère, que cette scène rendait mourante et qui avait besoin de toute sa sagesse pour ne pas augmenter les excès de son mari, parvint à le faire sortir de la chambre; elle me recoucha sans mot dire; et après deux heures de repos, elle vint en pleurant me conjurer de ne plus lui faire de mal et de boire la médecine; je la regardai fixement; je pris le verre et je le vi-

dai d'un seul trait. Mais je vomis tout au bout d'un quart d'heure, et j'eus un violent accès de fièvre qu'il fallut bien guérir autrement qu'avec de mauvaises drogues et des verges. J'avais alors un peu plus de six ans.

Tous les détails de cette scène me sont aussi présents que si elle était récente; toutes les sensations que j'ai éprouvées sont aussi distinctes, c'est le même roidissement que celui que j'ai senti s'opérer depuis dans des moments solennels; et je n'aurais pas plus à faire aujourd'hui pour monter fièrement à l'échafaud, que je n'en fis alors pour m'abandonner à un traitement barbare qui pouvait me tuer, mais non pas me vaincre.

De cet instant, mon père ne mit plus jamais la main sur moi; il ne se chargea même pas de me réprimander; il me caressait beaucoup, me montrait à dessiner, me conduisait à la promenade, et me traitait avec une bonté qui le rendait plus respectable à mes yeux et lui assurait de ma part une entière soumission. On se plut à célébrer mes sept ans comme l'âge de la raison, celui duquel on avait droit d'attendre de moi tout ce qu'elle inspire; c'était assez adroit pour motiver l'espèce d'égard avec lequel il fallait me conduire, en soutenant mon courage, sans exciter ma vanité. Ma vie s'écoulait doucement dans la paix domestique et une grande activité d'esprit; ma mère demeurait constamment chez elle et y recevait fort peu de monde,

Nous sortions deux fois la semaine : l'une pour visiter les grands parents de mon père ; l'autre, c'était le dimanche, pour voir la mère de maman, assister à l'office divin et nous rendre à la promenade. On commençait toujours, en sortant des vêpres, par aller chez ma bonne-maman Bimont ; c'était une grande et belle femme qui avait été de bonne heure attaquée de paralysie ; sa tête en était demeurée affectée ; elle était graduellement tombée en enfance, et passait les jours dans son fauteuil, près de la fenêtre ou du feu, suivant la saison. Une vieille fille, de service dans la famille depuis plus de quarante ans, soignait ses infirmités. Dès que j'arrivais, *Marie* me donnait à goûter, c'était fort bon ; mais cela fait, je m'ennuyais horriblement ; je cherchais des livres ; il n'y avait que le psautier, et faute de mieux j'en ai vingt fois relu la version ou chanté le texte. Si j'étais gaie, ma grand'mère pleurait ; si je me frappais ou me laissais tomber, elle éclatait de rire, cela me contrariait. On avait beau me faire observer que c'était le résultat de sa maladie, je ne le trouvais pas moins triste ; j'aurais encore soutenu qu'elle se moquât de moi, mais ses pleurs ne s'échappaient jamais qu'avec un éclat douloureux et imbécile à la fois, qui me froissait l'âme et m'inspirait de la terreur. La vieille Marie radotait à cœur joie avec ma mère, qui se faisait un devoir sacré de passer deux heures devant la sienne en écoutant complaisamment

les contes de Marie. Ce fut pour moi un cours de patience assurément très pénible; mais il fallait bien en passer par là; car un jour où l'ennui me fit verser des pleurs de dépit en demandant à m'en aller, ma mère resta toute la soirée. Elle ne négligeait pas, dans les temps opportuns, de me représenter son assiduité comme un devoir rigoureux et touchant qu'il m'était honorable de partager; je ne sais comme elle s'y prenait, mais mon cœur recevait cette doctrine avec attendrissement. Lorsque l'abbé Bimont[1] pouvait se rendre chez sa mère, c'était pour moi une joie inexprimable; ce cher petit oncle me faisait jouer, sauter et chanter; mais cela ne lui était guère possible : il était alors maître des enfants de chœur et se trouvait enchaîné chez lui. Je me rappelle à ce propos un de ses élèves, d'une figure heureuse, dont il aimait à dire du bien parce que c'était celui qui lui donnait le moins de mal; ce sujet annonçant des dispositions, obtint peu d'années après une bourse à je ne sais quel collége, et est devenu *l'abbé Noël*, connu d'abord par quelques petits ouvrages, appelé par le ministre *Le Brun* dans la carrière diplomatique, envoyé à Londres l'année dernière, et aujourd'hui en Italie.

Mes exercices remplissaient fort bien les journées qui me semblaient courtes, car je n'a-

[1] Le même dont il est parlé plus haut.

ais jamais fini tout ce que j'aurais eu le goût d'entreprendre. Avec les livres élémentaires dont on avait soin de me fournir, j'épuisai bientôt ceux de la petite bibliothèque de la maison. Je dévorais tout, et je recommençais les mêmes lorsque j'en manquais de nouveaux. Je me souviens de deux *in-folio* de Vies des Saints, d'une Bible de même format en vieux langage, d'une ancienne traduction des guerres civiles d'Appien, d'un Théâtre de la Turquie en mauvais style, que j'ai relus bien des fois. Je trouvai ainsi le Roman comique de Scarron et quelques recueils de prétendus bons mots que je ne relus pas deux fois : les mémoires du brave de Pontis qui m'amusaient, et ceux de mademoiselle de Montpensier dont j'aimais assez la fierté, et quelques autres vieilleries dont je vois encore la forme, le contenu et les taches. La rage d'apprendre me possédait tellement, qu'ayant déterré un traité *de l'Art héraldique*, je me mis à l'étudier; il y avait des planches coloriées qui me divertissaient, et j'aimais à savoir comme on appelait toutes ces petites figures : bientôt j'étonnai mon père de ma science en lui faisant des observations sur un cachet composé contre les règles de l'art; je devins son oracle en cette matière, et je ne le trompais point. Un petit traité des *contrats* me tomba sous la main; je tentai aussi de l'apprendre, car je ne lisais rien que je n'eusse l'ambition de le retenir: mais il m'ennuya, je

ne conduisis pas le volume au quatrième chapitre.

La Bible m'attachait, et je revenais souvent à elle. Dans nos vieilles traductions, elle s'exprime aussi crûment que les médecins; j'ai été frappé de certaines tournures naïves qui ne me sont jamais sorties de l'esprit. Cela me mettait sur la voie d'instructions que l'on ne donne guère aux petites filles; mais elles se présentaient sous un jour qui n'avait rien de séduisant, et j'avais trop à penser pour m'arrêter à une chose toute matérielle qui ne me semblait pas aimable. Seulement je me prenais à rire quand ma grand'maman me parlait de petits enfants trouvés sous des feuilles de choux, et je disais que mon *Ave Maria* m'apprenait qu'ils sortaient d'ailleurs, sans m'inquiéter comment ils y étaient venus. J'avais découvert, en furetant par la maison, une source de lectures que je ménageai assez longtemps. Mon père tenait ce qu'on appelait son *atelier* tout près du lieu que j'habitais durant le jour; c'était une pièce agréable, qu'on nommerait un salon et que ma modeste mère appelait la salle, proprement meublée, ornée de glaces et de quelques tableaux, dans laquelle je recevais mes leçons. Son enfoncement, d'un côté de la cheminée, avait permis de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre; là, était un lit si resserré dans l'espace que j'y montais toujours par le pied une chaise, une

petite table et quelques tablettes; c'était mon asile. Au côté opposé, une grande chambre dans laquelle mon père avait fait placer son *établi*, beaucoup d'objets de sculpture et ceux de son art, formait son atelier. Je m'y glissais le soir ou bien aux heures de la journée où il n'y avait personne; j'y avais remarqué une cachette où l'un des jeunes gens mettait des livres. J'en prenais un à mesure; j'allais le dévorer dans mon petit cabinet, ayant grand soin de le remettre aux heures convenables, sans en rien dire à personne. C'était en général de bons ouvrages; je m'aperçus un jour que ma mère avait fait la même découverte que moi; je reconnus dans ses mains un volume qui avait passé dans les miennes; alors je ne me gênai plus, et sans mentir mais sans parler du passé, j'eus l'air d'avoir suivi sa trace. Le jeune homme qu'on appelait *Coursou*, auquel il joignit le *de* par la suite en se fourrant à Versailles instituteur des pages, ne ressemblait point à ses camarades; il avait de la politesse, un tact décent, et cherchait de l'instruction. Il n'avait jamais rien dit non plus de la disparition momentanée de quelques volumes; il semblait qu'il y eût entre nous trois une convention tacite.

Je lus ainsi beaucoup de voyages que j'aimais passionnément, entr'autres ceux de *Renard* qui furent les premiers; quelques théâtres des auteurs du second ordre, et le Plutarque de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'au-

cune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchaient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de la Bédoyère que j'ai présente, quoique je ne l'aie pas relue depuis cet âge. Mais Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convînt; je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avais alors neuf ans), où je l'emportais à l'église en guise de semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir.

Télémaque et la Jérusalem délivrée vinrent un peu troubler ces traces majestueuses. Le tendre Fénélon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois, je lisais haut, à la demande de ma mère ; ce que je n'aimais pas; cela me sortait du recueillement qui faisait mes délices et m'obligeait à ne pas aller si vite; mais j'aurais plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de l'île de Calypso, et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevait, je sentais un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étais Eucharis pour Télémaque, et Herminie pour Tancrède, cependant, toute transformée en elles, je ne songeais pas encore à être moi-même quelque chose pour personne; je ne faisais point de retour sur moi, je ne cherchais rien autour de moi; j'étais elles et je ne voyais que les objets qui existaient pour

elles; c'était un rêve sans réveil. Cependant je me rappelle d'avoir vu avec beaucoup d'émotion un jeune peintre nommé *Taboral*, qui venait parfois chez mon père ; il avait peut-être vingt ans, une voix douce, une figure tendre, rougissant comme une jeune fille. Lorsque je l'entendais dans l'atelier, j'avais toujours un crayon ou autre chose à y aller chercher ; mais comme sa présence m'embarrassait autant qu'elle m'était agréable, je ressortais plus vite que je n'étais entrée, avec un battement de cœur et un tremblement que j'allais cacher dans mon petit cabinet. Je crois bien aujourd'hui qu'avec pareille disposition, du désœuvrement ou certaines compagnies, l'imagination et la personne pouvaient faire beaucoup de chemin.

Ces ouvrages dont je viens de parler firent place à d'autres, et les impressions s'adoucirent ; quelques écrits de Voltaire me servirent de distraction. Un jour que je lisais Candide, ma mère s'étant levée d'une table où elle jouait au piquet, la dame qui faisait sa partie m'appela du coin de la chambre où j'étais et me pria de lui montrer le livre que je tenais. Elle s'adresse à ma mère qui rentrait dans l'appartement, et lui témoigne son étonnement de la lecture que je faisais ; ma mère, sans lui répondre, me dit purement et simplement de reporter le livre où je l'avais pris. Je regardai de bien mauvais œil cette petite dame, à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et

depuis oncques je n'ai souri à madame Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à son allure fort singulière, et me laissa lire ce que je trouvais, sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'était. Au reste, jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous ma main ; aujourd'hui même je ne sais que les noms de deux ou trois, et le goût que j'ai acquis ne m'a point exposée à la moindre tentation de me les procurer.

Mon père se plaisait à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puisque je les préférais à tout ; mais comme il se piquait de seconder mes goûts sérieux, il me faisait des choix fort plaisants, quant aux convenances; par exemple, il me donna le traité de Fénélon sur l'éducation des filles, et l'ouvrage de Locke sur celle des enfants ; de manière qu'on donnait à l'élève ce qui est destiné à diriger les instituteurs. Je crois pourtant que cela réussissait très bien, et que le hasard m'a servie mieux peut-être que n'auraient fait les combinaisons ordinaires. J'avais beaucoup de maturité, j'aimais à réfléchir ; je songeais véritablement à me former moi-même, c'est-à-dire que j'étudiais les mouvements de mon âme ; que je cherchais à me connaître; que je commençais à sentir que j'avais une destination qu'il fallait me mettre en état de remplir. Les idées religieuses vinrent à fermenter dans ma tête, et produisirent bientôt une grande explo-

sion. Avant de les décrire, il faut savoir ce qu'est devenu notre latin. Les premières notions de la grammaire s'étaient fort bien rangées dans ma tête; je déclinais, je conjuguais, quoique cela me parût assez triste; mais l'espérance de lire un jour dans cette langue de fort belles choses dont j'entendais parler, ou dont mes lectures présentes me donnaient des idées, soutenait mon courage contre la sécheresse et les difficultés de ce genre d'étude. Il n'en était pas de même de mon petit oncle (c'est ainsi que j'appelais l'abbé Bimont), jeune, bon enfant, paresseux et gai, ne donnant pas la moindre peine à personne et ne se souciant guère d'en prendre aucune pour lui; fort ennuyé de son métier de pédagogue avec des enfants de chœur, il aimait mieux faire une promenade que de me donner une leçon, ou me faire rire et sauter que répéter mon rudiment; il n'était point exact à venir chez sa sœur, ni pour l'heure, ni pour les jours, et mille circonstances éloignaient ses leçons. Cependant je voulais apprendre, et je n'aimais point à laisser ce que j'avais entrepris. Il fut arrêté que j'irais chez lui, trois fois la semaine, dans la matinée; mais il ne savait pas s'assujettir à conserver sa liberté pour me consacrer quelques instants; je le trouvais occupé d'affaires de paroisse, distrait par ses enfants, ou déjeunant avec un ami: je perdais mon temps, la mauvaise saison survint, et le latin fut abandonné. Je n'ai

conservé de cette tentative qu'une sorte d'instinct ou commencement d'intelligence qui, dans le temps de ma dévotion, me permettait de répéter ou chanter les psaumes sans ignorer absolument ce que je disais, et beaucoup de facilité pour l'étude des langues en général, particulièrement pour l'italien, que j'ai appris, quelques années après, seule et sans peine.

Mon père ne me poussait pas vivement au dessin ; il s'amusait de mon aptitude plus qu'il ne s'occupait à développer chez moi un grand talent ; je compris même, par quelques mots échappés d'une conversation avec ma mère, que cette femme prudente ne se souciait pas que j'allasse très loin dans ce genre. « Je ne veux pas qu'elle devienne peintre, disait-elle ; il faudrait des études communes, et des liaisons dont nous n'avons que faire. » On me fit commencer à graver ; tout m'était bon, j'appris à tenir le burin, et je vainquis bientôt les premières difficultés. Lors de la fête de quelqu'un de nos grands parents, qu'on allait religieusement souhaiter, je portais toujours pour mon tribut, ou une jolie tête que je m'étais appliquée à bien dessiner dans cette intention, ou une petite plaque de cuivre bien propre, sur laquelle j'avais gravé un bouquet et un compliment soigneusement écrit dont monsieur *Doucet* m'avait tourné les vers. Je recevais en échange des almanachs qui m'amusaient beaucoup et quelque présent d'objets à mon usage,

destinés ordinairement à la parure que j'aimais. Ma mère s'y plaisait pour moi ; elle était simple dans la sienne et même souvent négligée ; mais sa fille était sa poupée, et j'avais dans mon enfance une mise élégante, même riche, qui semblait au-dessus de mon état. Les jeunes personnes portaient alors ce que l'on appelait des corps de robes ; c'était un vêtement fait comme les robes de cour, très juste à la taille, qu'il dessinait fort bien, très ample par le bas, avec une longue queue traînante et ornée de divers chiffons, suivant le goût ou la mode ; on me donnait les miens en belles étoffes de soie, légères pour le dessin, modestes pour la couleur, mais de prix et de qualité pareille aux robes de parure de ma mère. La toilette me coûtait bien quelques chagrins, car on me frisait souvent les cheveux avec des papillottes, des fers chauds, tout l'attirail ridicule et barbare dont on se servait dans ce temps-là ; j'avais la tête extrêmement sensible ; et le tiraillement qu'il fallait souffrir était si douloureux, qu'une grande coiffure me faisait toujours verser des larmes arrachées par la souffrance, sans être accompagnées de plaintes.

Il me semble que j'entends demander pour quels yeux était cette toilette dans la vie retirée que je menais? Ceux qui feraient cette question doivent se rappeler que je sortais deux fois la semaine · et s'ils avaient connu les mœurs de ce qu'on appelait les bourgeois de

Paris de mon temps, ils sauraient qu'il en existait des milliers dont la dépense, assez grande en parure, avait pour objet une représentation de quelques heures aux Tuileries tous les dimanches; leurs femmes y joignaient celle de l'église et le plaisir de traverser doucement leur quartier sous les yeux du voisinage. Joignez à cela les visites de famille, aux grandes époques *des fêtes* et du *premier de l'an*, une *noce*, un *baptême*, et vous verrez assez d'occasions d'exercer la vanité. Au reste, on pourra remarquer dans mon éducation plus d'un contraste. Cette petite personne, qui paraissait le dimanche à l'église et à la promenade dans un costume qu'on aurait pu croire sorti d'un équipage et dont l'apparence était fort bien soutenue par son maintien et son langage, allait fort bien aussi dans la semaine en petit fourreau de toile au marché avec sa mère; elle descendait même seule pour acheter, à quelque pas de la maison, du persil ou de la salade que la ménagère avait oublié. Il faut convenir que cela ne me plaisait pas beaucoup; mais je n'en témoignais rien, et j'avais l'art de m'acquitter de ma commission de manière à y trouver de l'agrément J'y mettais une si grande politesse, vec quelque dignité, que la fruitière ou autre personnage de cette espèce se faisait un plaisir de me servir d'abord, et que les premiers arrivés le trouvaient bon; je remboursais toujours quelque compliment sur mon passage, et je n'en

étais que plus honnête. Cette enfant, qui lisait des ouvrages sérieux, expliquait fort bien les cercles de la sphère céleste, maniait le crayon et le burin, et se trouvait à huit ans la meilleure danseuse d'une assemblée de jeunes personnes au-dessus de son âge, réunies pour une petite fête de famille ; cette enfant était souvent appelée à la cuisine pour y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de soins domestiques ordonnés, assaisonnés par la sagesse de ma mère, qui m'a rendue propre à tout, semblait prédire les vicissitudes de ma fortune et m'a aidée à les supporter. Je ne suis déplacée nulle part ; je saurais faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupait du bois ; mais personne n'imaginerait en me voyant que ce fût un soin dont il convînt de me charger.

On a pu juger, par ce que j'ai dit jusqu'à présent, que ma mère ne négligeait pas ce qu'on appelle la religion. Elle avait de la piété sans être dévote ; elle croyait ou tâchait de croire, et elle conformait sa conduite aux règles de l'Eglise, avec la modestie, la régularité d'une personne qui, ayant besoin pour son cœur d'adopter les grands principes, ne voulait pas chicaner sur les détails. L'air respectueux dont m'avaient été présentées les premières notions religieuses, m'avait disposée à les recevoir avec attention ; elles étaient de nature à faire de

grandes impressions sur une imagination vive; et malgré le trouble où me jetait parfois le raisonnement naissant qui me rendait surprise de la transformation du diable en serpent, et me faisait trouver Dieu cruel de l'avoir permise, je finissais par croire et adorer.

J'avais reçu la confirmation avec le recueillement d'un esprit qui calculait l'importance de ses actions et méditait sur ses devoirs : on parlait de me préparer à ma première communion; je me sentais pénétrée d'une sainte terreur. Je lisais des livres de dévotion, j'avais besoin de m'occuper de ces grands objets de bonheur ou de malheur éternel; toutes mes idées se tournaient insensiblement de ce côté.

Une circonstance trop importante par son influence sur mon moral pour que je doive la passer sous silence, vint se mêler à mes inquiétudes et m'inspirer une grande résolution.

Je suis un peu embarrassée de ce que j'ai à raconter ici, car je veux que mon écrit soit chaste, puisque ma personne n'a pas cessé de l'être, et pourtant ce que je dois dire ne l'est pas trop.

La disposition de l'appartement me permettait d'entrer aisément dans l'atelier de mon père, et quoique mes habitudes et l'intention de ma mère m'en retinssent éloignée, j'avais besoin d'y aller quelquefois : j'allais montrer à mon père mon ouvrage, remettre ou prendre des modèles de dessin qui m'étaient communs avec ses élè-

ves, faire aiguiser mes burins, petite opération qui demande un peu de force dans le poignet, et que je trouvais déplaisante parce qu'elle était sale. Parmi ces élèves, le plus jeune, garçon de quinze ou seize ans, et par conséquent celui qui pouvait se distraire avec le moins d'inconvénients, était aussi le plus empressé à le faire pour me rendre de petits services que je recevais avec politesse. Ses parents n'étaient point à Paris, et cette circonstance, jointe à son âge, était cause que ma mère avait pour lui plus de bontés. Quelquefois, dans les longues soirées des dimanches de l'hiver, elle le faisait entrer chez elle pour qu'il ne répugnât point à se retirer de bonne heure et ne courût pas le risque de fréquenter mauvaise compagnie. Il résultait de là que je le regardais comme moins étranger que les autres, et que j'avais avec lui plus de cette sorte d'aisance et de familiarité très convenables à l'innocence et pourtant très dangereuses pour elle. Je n'étais donc point effrayée d'entrer dans l'atelier, si j'avais sujet d'y aller, lors même qu'il y était seul, ce que je n'aurais osé faire à l'égard de tout autre dès que mon père était absent. Ma mère allait et venait dans son appartement, veillait souvent sa cuisine et n'apercevait pas toujours le moment où j'entrais dans l'atelier. Un soir que j'allais y chercher quelque chose, et que le jeune homme paraissait travailler seul à la lampe, je m'approche pour recevoir ce que je demandais : il prend ma main,

comme en jouant, et la tira sous l'établi près duquel il était. . . . .
Je fais un cri, en m'efforçant de la retirer, il se met à rire sans la relâcher, en criant tout bas : « Mais, paix donc! de quoi avez-vous peur? quelle folie? est-ce que vous ne me connaissez pas? Je ne suis point un méchant : vous allez faire venir Madame votre mère qui me grondera pour votre frayeur. » Agitée, mais interdite, je demandais ma main et voulais m'en aller : il laisse retirer ma main en la retenant toujours avec la sienne et fait un demi-tour sur son siége. J'eus à peine le temps de tourner la tête. « En vérité, Monsieur, cela est horrible! — Et je me débattais pour fuir. — Eh! bien, Mademoiselle, apaisez-vous, je suis fâché de vous avoir déplu, pardonnez-moi, ne dites rien; je n'avais pas intention de vous mettre en colère. Mais, soyez libre, et faites-moi punir. — Eh! mon Dieu! je ne dirai rien, laissez-moi donc aller. » Sa main relâche la mienne et je m'échappe. Je fuis dans mon cabinet toute émue; à peine avais-je eu le temps d'y entrer, que j'entends la voix de ma mère qui m'appelle; j'étais troublée, j'aurais eu besoin de réfléchir, mais il fallait aller; je cours à la chambre de ma mère toute étouffée. « Qu'as-tu donc, mon enfant, comme tu es pâle? — Je ne sais... j'ai besoin de prendre un verre d'eau. — Que sens-tu? — Rien, qu'un peu de malaise. » Mes jambes tremblaient sous moi; je bois un verre

d'eau, je reprends mes sens, rassure ma mère, je m'informe de la commission qu'elle voulait me donner, et reparais dans mon assiette.

J'eus beaucoup de peine à débrouiller dans ma tête ce que cette scène y avait laissé ; chaque fois que j'y voulais songer, je ne sais quel trouble importun me rendait la méditation fatigante. Au bout du compte, quel mal m'avait-il fait? Aucun. Irais-je parler de cela? Le seul embarras de savoir comment m'y prendre m'en aurait gardée. Devais-je lui en vouloir? Cela paraissait douteux. La curiosité venait s'en mêler, et ses petites inquiétudes dissipaient ma mauvaise humeur. Je fus plusieurs jours sans retourner dans l'atelier. Je voyais bien le jeune homme à dîner, où mon père l'avait à sa table ainsi que deux autres, mais rien de particulier ne pouvait augmenter la gravité patriarcale qui y régnait toujours. Le jeune homme impatient sut me guetter et me trouver seule dans la cuisine. « Vous êtes fâchée contre moi? — Sans doute. — Mais je n'ai point fait de mal, — Vous avez fait une vilaine chose. — Point du tout. — Fi donc! — Je ne vous dirai rien, mais vous ne serez pas fâchée, vous ne craindrez pas d'entrer dans l'atelier où l'on ne vous revoit plus ; vous y reviendrez, n'est-ce pas? — Oui, oui, adieu. » Et je me sauve.

Il parlait de m'instruire, j'aurais désiré de l'entendre sans que ce fût à moi qu'il le dît, et le monde commençait à me paraître bien étrange.

Je retournai quelquefois dans l'atelier, comme à l'ordinaire, pour y parler à mon père quand il y était, et y chercher ce dont j'avais besoin, soit qu'il y fût, soit qu'il ne s'y trouvât pas. Insensiblement ma peur se dissipa tout à fait; le jeune homme ne manquait pas de saisir l'occasion de m'en dire quelques mots comme d'un enfantillage risible dont il parvint à me faire rire moi-même, et il n'en résulta qu'un peu de familiarité, comme celle qui s'établit toujours entre deux personnes qui se sont dit, de quelque manière que ce soit, ce dont elles n'ont parlé à nulle autre.

Un jour, que mon père m'avait fait travailler quelques instants à ses côtés, et qu'il se trouva subitement appelé au dehors, j'allais sortir après lui de l'atelier, lorsque je ne sais quelle fanfare se fait entendre sur le Pont-Neuf près duquel était située la maison que nous habitions, quai de l'Horloge, au second étage. Je lève la tête et monte sur un tabouret, parce que ma petite taille et l'élévation de la fenêtre ne me permettaient pas de bien voir autrement. « Montez sur le bord de l'établi, » me dit le jeune homme, en m'aidant à le faire. Les autres sortent pour aller voir ce qui se passait; il se tient derrière moi et lorsque je suis pour descendre, plaçant ses mains sous mes bras, il m'enlève en me pressant sur lui de manière que je me trouvai presque à l'instant assise sur ses genoux, car il s'asseyait en même temps sur un siége...; —

Mais, Monsieur, laissez-moi donc! — Quoi! vous avez encore peur? je ne vous fais pas de mal. — Mais je veux m'en aller, mes habits... Eh bien! vos habits, je vais les ranger. » Il porte une main hardie sur moi, et cherche à la rendre caressante. Je voulais me débattre, et m'efforçant de repousser ses bras, de changer de situation, je glisse mes pieds à terre et jette un coup d'œil sur son visage, j'en eus horreur : les yeux semblaient lui sortir de la tête, ses narines étaient élargies; je fus prête à m'évanouir. Il s'aperçut de cette sensation, et prit un air doux, en employant tous ses soins à me calmer, ne voulant me laisser échapper qu'il n'y fût parvenu. Il y réussit enfin, mais au lieu d'avoir augmenté ma curiosité par cette entreprise, il avait excité ma répugnance pour sa liberté. Je ne le vis plus que d'un mauvais œil, sa présence me choquait. Je devins inquiète et triste, je me jugeais offensée, je voulais conter tout à ma mère, j'étais craintive et embarrassée. Elle distingua que j'étais affectée, et à sa première question sur l'altération de ma gaieté, je lui fis le récit de tout ce qui s'était passé.

L'émotion de ma mère et son air d'effroi m'accablèrent de douleur. Désespérée d'apercevoir combien près elle avait été de perdre le fruit de ses soins, craignant peut-être que je ne lui cachasse quelque chose, elle me faisait mille questions entortillées, pour ne pas m'en apprendre plus que je n'en savais et pour s'as-

surer si je n'étais pas plus instruite. Je n'avais rien à dire de plus que ce qu'on vient de lire. Elle profita très habilement de la répugnance que mon jeune âge et la pudeur naturelle m'avaient fait éprouver, pour élever l'une et l'autre au plus haut degré; elle me peignit ma faute d'avoir pu lui taire et regarder comme chose légère le premier excès du jeune homme sous des couleurs si terribles, que je me crus perdue. Religion, vertu, honneur, réputation, elle fit tout intervenir avec la chaleur d'une âme pénétrée, avec cette tendresse d'un cœur maternel, et d'un cœur comme le sien! pour faire servir les dangers que j'avais courus au plus sûr préservatif qu'il fût possible de me donner. Je ne sais si elle eut l'intention de pousser les choses à l'extrême, ou si ma sensibilité les y porta plus qu'elle n'avait imaginé; mais je me persuadai de bonne foi que j'étais la plus grande coupable de l'univers, et je n'eus plus de repos que ma mère ne m'eût menée à confesse, où depuis ma septième année elle me conduisait deux ou trois fois l'an.

Je trouvais affreux d'avoir à raconter chose semblable, mais puisque c'était un moyen d'expiation, il fallait bien l'employer, et le courage de m'y résoudre me faisait sentir une force consolante.

De ce moment les idées religieuses me dominèrent; le règne du sentiment, hâté par leur concours pour ma trempe déjà précoce, s'ou-

vrait par l'amour de Dieu, dont le sublime délire embellit, conserva les premières années de mon adolescence, résigna les autres à la philosophie, et semblait devoir ainsi me préserver à jamais de l'orage des passions, au milieu duquel avec la vigueur d'un athlète je sauve à peine l'âge mûr.

La dévotion dans laquelle je tombai me modifia étrangement; je devins d'une humilité profonde, d'une timidité inexprimable; je regardais les hommes avec une sorte de terreur qui s'augmenta lorsque quelques-uns me parurent aimables; je veillai sur mes pensées avec un scrupule excessif; la moindre image qui pouvait s'offrir à mon esprit, même confusément, me semblait un crime; je contractai l'habitude d'une telle réserve qu'en lisant l'histoire naturelle de Buffon, et n'étant plus dévote, je sautais sans le lire ce qui traitait de la génération de l'homme, et je glissais sur les planches relatives avec la promptitude et le tremblement de quelqu'un apercevant un précipice. Enfin, je ne me suis mariée qu'à vingt-cinq ans, et avec une âme telle qu'on peut la présumer, des sens très inflammables, beaucoup d'instruction sur divers objets, j'avais si bien évité l'augmentation de celle dont les commencements furent si prématurés, que les événements de la première nuit de mes noces me parurent aussi surprenants que désagréables.

En recevant mes douloureuses confidences,

ma mère n'avait pas manqué de me demander si j'aimais le jeune homme, si je le voyais avec plus de plaisir que d'autres? — Au contraire, c'est une peine pour moi que d'aller à table maintenant, parce que je l'y trouve. — Tu serais donc bien aise de ne plus le rencontrer? — Assurément.

Dès le jour même, ma mère prétextant la nécessité d'un nouvel ordre, à cause de mes exercices et de l'un de mes maîtres dont elle changea l'heure, établit que nous mangerions toutes deux seules dans sa chambre, et fit servir à l'ordinaire mon père avec ses élèves. Ce fut un grand soulagement pour moi; j'en aimai encore davantage ma divine maman. Cet arrangement a subsisté, tant que j'ai habité la maison, jusqu'à l'époque où mon père eut terminé ses engagements avec l'élève qu'il n'aurait pu renvoyer sans un éclat beaucoup plus sage à éviter.

Je n'ai plus revu ce jeune homme qu'une seule fois, à l'occasion que je vais citer, et je craignais autant de le rencontrer que je haïssais d'entendre prononcer son nom. Sept à huit ans après il se maria et fit un établissement assez avantageux; il fit prier ma mère de permettre qu'il lui présentât sa femme; elle y consentit; j'étais présente à la visite; elle fut courte et il m'adressa une sorte de compliment dont l'expression respectueuse annonçait l'intention de n'être pas jugé en mal. Il vit probablement

encore, père de famille sans doute, et c'est ma raison pour ne pas le nommer. L'impression de ce qui s'était passé demeura si forte chez moi, que même dans l'âge des lumières et de la raison je ne me le rappelais qu'avec peine; que je n'en ai jamais ouvert la bouche à une intime amie qui eut toute ma confiance; que je l'ai constamment tu à mon mari, à qui je ne cèle pas grand chose, et qu'il m'a fallu faire dans ce moment encore autant d'efforts pour l'écrire que Rousseau en fit pour consigner l'histoire de son ruban volé, avec laquelle la mienne n'a pourtant pas de comparaison.

Arrêtons-nous ici un moment, et que les mères considèrent avec effroi l'étendue de la vigilance qui leur est imposée. Tout conspire contre les tendres dépôts qui leur sont confiés, et la conservation de leur intégrité n'appartient qu'à une rare prudence. L'étourderie de l'enfance ou les inspirations précoces de la nature, l'ignorance ou l'inclination, l'ingénuité même de l'innocence, exposent un sexe timide, dès avant son adolescence, à l'ardeur inconsidérée, à la corruption si commune, aux dangereuses séductions ou aux entreprises audacieuses d'un autre sexe, impétueux et toujours brutal quand une heureuse éducation ne lui a pas donné des mœurs sévères ou inspiré une grande délicatesse. L'imminence des périls ne peut être balancée que par une grande confiance de la jeune fille dans l'institutrice qui doit la préserver;

l'art d'inspirer cette confiance est infiniment rare parce qu'il est difficile, et que peut-être aussi tous les caractères ne sont pas soumis à son influence. Mais ses premières règles se réduiront toujours à l'exemple qui imprime le respect en confirmant les préceptes, à cette volonté sincère et éclairée du bonheur de l'individu qu'on doit former; enfin à cette bonté qui bannit le caprice ou l'aigreur et que rien ne supplée.

Ma vie plus retirée me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion; cette grande affaire, qui doit tant influer sur le salut éternel, occupait toutes mes pensées. Je prenais goût à l'office divin, sa solennité me frappait; je lisais avec avidité l'explication des cérémonies de l'Eglise; je me pénétrais de leur signification mystique; je feuilletais chaque jour mes in-folio de Vies des saints, et je soupirais après ces temps où les fureurs du paganisme valaient aux généreux chrétiens la couronne du martyre. Je songeais sérieusement à prendre un nouveau genre de vie, et après des méditations profondes j'arrêtai mes projets. Jusque-là, l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisait verser des torrents de larmes; et quand on voulait s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisait élever sur mon front expressif, on plaisantait sur les couvents et l'utilité de les faire habiter durant quelque temps aux jeunes personnes.

Mais que ne doit-on pas sacrifier au Seigneur ! Je m'étais fait du cloître, de sa solitude et de son silence, les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvait enfanter. Plus son séjour était auguste, plus il convenait aux dispositions de mon âme touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et ma mère, je me jette à leurs genoux; mes pleurs s'échappent en même temps et me coupent la voix ; étonnes, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement. « Je veux vous prier, dis-je en sanglotant, de faire une chose qui me déchire, mais que demande ma conscience ; mettez-moi au couvent. » Ils me relèvent ; ma bonne mère s'émeut : elle aurait tremblé si, ne m'ayant pas quittée d'une minute depuis quelque temps, elle eût pu rien redouter : on me demande ce qui me fait désirer cette disposition, en observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable : je dis que c'est le désir de faire ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle, et ajoute qu'il veut le seconder. On délibère sur le choix d'une maison ; ma famille n'avait de relations dans aucune de celles de cette espèce : on se rappela que mon maître de musique avait cité un couvent où il enseignait de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison était honnête, l'ordre peu austère; les religieuses passaient

en conséquence pour n'avoir point de ces excès, de ces momeries qui caractérisaient le plus grand nombre : d'ailleurs elles faisaient profession d'instruire la jeunesse ; elles tenaient des écoles d'externes ou d'enfants du peuple qu'elles enseignaient *gratis* pour accomplir leurs vœux, et qui se rendaient du dehors à cet effet dans une salle qui leur était consacrée ; mais elles avaient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on voulait leur confier l'éducation. Ma mère fit les démarches nécessaires ; et après m'avoir conduite en visite chez tous mes grands parents en leur annonçant ma résolution qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Etienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée. Comme je pressai cette chère maman dans mes bras, au moment de me séparer d'elle pour la première fois ; j'étouffais, j'étais pénétrée ! mais j'obéissais à la voix de Dieu, et je passai le seuil de la porte de clôture en lui offrant avec larmes le plus grand sacrifice que je pusse lui faire. C'était le 7 mai 1765 ; — j'avais alors *onze ans* et deux mois.

Comment, du fond d'une prison, au milieu des bouleversements politiques qui ravagent mon pays et entraînent tout ce qui me fut cher, rappeler et peindre aujourd'hui ce temps de calme et de ravissements ? Quelle fraîcheur de pinceau peut rendre les douces émotions d'un

jeune cœur sensible et tendre, avide de bonheur, commençant à sentir la nature et n'apercevant que la divinité! La première nuit que je passai au couvent fut agitée; je n'étais plus sous le toit paternel; je me sentais loin de cette bonne mère qui sûrement pensait à moi avec attendrissement; une faible lueur éclairait la chambre où l'on m'avait mis coucher avec quatre autres enfants de mon âge; je me levai doucement; j'allai près de la fenêtre; le clair de lune permettait de distinguer le jardin sur lequel elle avait vue. Le plus profond silence régnait dans ces lieux; je l'écoutais pour ainsi dire avec une sorte de respect; de grands arbres projetaient çà et là leur ombre gigantesque, et promettaient un sûr abri à la méditation tranquille : je levai les yeux vers le ciel, il était pur et serein; je crus sentir la présence de la divinité qui souriait à mon sacrifice, et m'en offrait déjà la récompense dans la paix consolante d'un séjour céleste : des larmes délicieuses coulent lentement sur mon visage; je réitère mon dévouement avec un saint transport, et je vais goûter le sommeil des élus.

J'étais arrivée le soir; je n'avais point encore aperçu toutes mes compagnes; elles étaient au nombre de trente-quatre et réunies dans une seule classe, depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de dix-sept ou dix-huit, mais partagées en deux tables pour les repas, et comme en deux sections dans le courant du jour pour la suite

des exercices. La gravité de ma petite personne fit juger au premier coup d'œil que je devais être rangée parmi les plus grandes; je devins la douzième de leur table, et je me trouvai la plus jeune d'entre elles. Le ton de politesse que ma mère m'avait rendu familier, l'air posé dont j'avais contracté l'habitude, la manière de m'énoncer, douce et correcte, ne ressemblaient en rien à la bruyante étourderie de cette jeunesse folâtre. Les enfants s'adressèrent à moi avec une sorte de confiance, parce que je ne les rebutais jamais; les grandes demoiselles me traitèrent avec une sorte d'égards, parce que ma réserve ne me rendait pas moins obligeante avec elles, et me faisait distinguer des maîtresses. Elevée comme je l'avais été jusqu'à cette époque, il n'était pas fort étonnant que je me trouvasse mieux instruite que la plupart de mes compagnes, même les plus âgées.

Les religieuses trouvèrent qu'elles pourraient s'honorer de mon éducation, puisque j'étais chez elles, sans avoir aucune peine à prendre pour la continuer. Je savais déjà ou j'apprenais fort aisément ce qu'elles donnaient à étudier; je devins la favorite de toutes les nonnes; c'était à qui me ferait des caresses ou des compliments. Celle qui était chargée de montrer à écrire aux pensionnaires était une femme de soixante et dix ans qui s'était faite religieuse à cinquante par effet de chagrin ou suite d'infortune; elle avait reçu de l'éducation

et joignait à cet avantage tout ce que peut valoir la connaissance et l'usage du monde. Elle se piquait d'instruction ; elle avait encore pour l'écriture une très belle main, faisait des broderies superbes, donnait de bonnes leçons d'orthographe, et n'était pas étrangère à l'histoire. Sa petite taille, son âge même, un peu de pédanterie, étaient cause que la mère *Sainte-Sophie* n'était point considérée des petites folles qu'elle voulait instruire autant qu'elle méritait de l'être ; et, si je m'en souviens bien, la jalousie des chères sœurs qui, n'ayant pas autant de talents qu'elle, étaient bien aises de faire ressortir ses ridicules, y contribuait pour quelque chose. Cette bonne fille s'attacha bientôt à moi, à cause de mon goût pour l'étude ; après avoir donné leçon à toute la classe, elle me prenait en particulier, me faisait répéter la grammaire, suivre la géographie, extraire des morceaux d'histoire ; elle obtenait même la permission de m'emmener dans sa cellule où je lui faisais des lectures. J'avais conservé de mes maîtres celui de musique seulement, dont j'allais prendre leçon au parloir avec deux compagnes, sous l'inspection d'une religieuse, et l'on m'avait donné pour continuer le dessin une maîtresse qui entrait dans l'intérieur du couvent. La régularité d'une vie très remplie, partagée entre des exercices variés, convenait beaucoup à mon activité ainsi qu'à mon goût naturel pour l'ordre et l'applica-

tion ; j'étais l'une des premières à tout, et j'avais encore du loisir, parce que j'étais diligente et ne perdais pas un instant.

Aux heures de promenade ou de récréation, je ne savais pas courir et badiner avec la foule ; je me retirais solitairement sous quelques arbres pour lire ou rêver. Comme j'étais sensible à la beauté du feuillage, au souffle du zéphir, au parfum des plantes ! je voyais partout la main de la Providence, je sentais ses soins bienfaisants, j'admirais ses ouvrages ; pénétrée de reconnaissance, j'allais l'adorer à l'église où les sons majestueux de l'orgue, unis à la voix touchante des jeunes religieuses exécutant des *motets*, achevaient de me ravir en extase. Indépendamment de la messe où l'on conduisait toutes les pensionnaires le matin, il y avait dans l'après-midi des jours ordinaires une demi-heure consacrée à la méditation à laquelle on n'admettait que celles qui paraissaient capables de la faire ou d'en remplir l'intervalle avec recueillement par des lectures pieuses. Je n'eus pas même besoin de solliciter cette faveur dont on se hâta de récompenser mon zèle ; mais je demandai avec ferveur l'avantage de faire ma première communion à la solennité la plus prochaine ; c'était l'Assomption. Quoiqu'elle fût très voisine du moment de mon entrée, cette grâce me fut accordée du consentement unanime des supérieures et du directeur. Celui-ci était un homme de bons sens, religieux de Saint-

Victor où il remplissait les fonctions de curé; il avait accepté la charge de confesser les pensionnaires de la Congrégation, et il était propre à ce ministère par son âge de plus de cinquante ans, par son caractère modéré, son esprit sage, qui tempéraient l'austérité de ses mœurs et ds ses manières; lorsque j'avais été confiée à ses soins, mon curé, M. Garat, avait pris la peine de venir lui-même au couvent déposer sa petite ouaille entre les mains de son confrère; ils se virent au parloir en ma présence, se parlèrent en latin que je n'entendis pas parfaitement, mais dont je compris quelques mots à mon avantage. Ceux-là n'échappent jamais à une fille, telle jeune qu'elle soit, et dans quelque langue qu'ils soient dits. Je gagnai beaucoup au change; Garat n'était qu'un pédant dans lequel je révérais le juge spirituel; le Victorin était un homme juste, éclairé, qui dirigeait mes affections pieuses sur tout ce que la morale a de sublime, et qui se plaisait à développer par la religion le germe des vertus, sans y mêler une mysticité ridicule. Je l'aimai comme un père, et durant trois années qu'il a vécu après ma sortie du couvent, je venais de très loin à Saint-Victor, la veille des grandes fêtes, pour me confesser à lui.

Il faut avouer que la religion catholique, très peu convenable à un jugement sain, éclairé par des connaissances et soumettant les objets de sa croyance aux règles du raisonnement, est

très propre à captiver l'imagination qu'elle frappe par le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les sens par des cérémonies mystérieuses, alternativement douces et mélancoliques. L'*éternité*, toujours présente à l'esprit de ses sectateurs, les appelle à la contemplation; elle les rend sévères appréciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rites imposants viennent soulager l'attention, la soutenir et présenter des moyens faciles de s'avancer toujours vers le but proposé. Les femmes entendent merveilleusement à relever ces pratiques, à accompagner ces cérémonies de tout ce qui peut leur prêter des charmes ou de l'éclat, et les religieuses excellaient dans cet art.

Une novice prit le voile peu après mon arrivée au couvent. Les fleurs, les lustres brillants, les rideaux de soie, de superbes parements décorèrent l'église et l'autel; l'assemblée fut nombreuse; elle remplissait la partie extérieure, avec cet air de fête qu'une famille revêtait en pareille circonstance comme pour les noces d'un enfant; triomphante et parée, la jeune victime parut à la grille dans la plus grande pompe qu'elle dépouilla bientôt pour reparaître couverte d'un voile blanc et couronnée de roses; j'éprouve encore le tressaillement que me fit ressentir sa voix légèrement tremblante lorsqu'elle chanta mélodieusement le verset d'usage, *Elegit, etc.: c'est ici que*

j'ai choisi ma demeure, et que je l'établis pour jamais : je n'ai point oublié les notes de ce petit morceau, je le répète aussi exactement que si je l'eusse entendu hier, et je voudrais bien pouvoir le chanter en Amérique. Grand Dieu ! quel accent j'y mettrais aujourd'hui ! Mais lorsqu'après avoir prononcé ses vœux, la novice prosternée fut couverte d'un drap mortuaire sous lequel on aurait dit qu'elle était ensevelie, je frissonnai de terreur ; c'était pour moi l'image de la rupture absolue des liens du monde, du renoncement à tout ce qu'elle avait de cher ; je n'étais plus moi, j'étais elle ; je crus qu'on m'arrachait à ma mère, et je versais des torrents de larmes. Avec cette sensibilité qui rend les impressions si profondes et qui fait être frappé de tant de choses, lesquelles passent comme des ombres devant le vulgaire, l'existence ne languit jamais ; aussi j'ai réfléchi la mienne de bonne heure, sans l'avoir encore trouvée à charge, même au milieu des plus rudes épreuves ; et n'ayant point atteint quarante ans, j'ai prodigieusement vécu, si l'on compte la vie par le sentiment qui marque tous les instants de sa durée.

J'aurais à retracer trop de scènes semblables si je voulais rappeler toutes celles que les émotions d'une tendre piété ont gravées dans mon cœur ; le charme et l'habitude de ces sensations devinrent tels pour moi, qu'ils n'ont pu s'effacer. La philosophie a dissipé les illusions d'une

vaine croyance; mais elle n'a point anéanti l'effet de certains objets sur mes sens, et leur rapport avec les idées ou les dispositions qu'ils avaient coutume de faire naître. Je puis encore assister avec intérêt à la célébration de l'office divin quand elle se fait avec gravité; j'oublie le charlatanisme des prêtres, le ridicule de leurs histoires ou l'absurdité de leurs mystères; je ne vois que la réunion d'hommes faibles, implorant le secours d'un être suprême; les mystères de l'humanité, l'espoir consolant d'un puissant rémunérateur occupent ma pensée; les images étrangères s'évanouissent, les passions se calment, le goût de mes devoirs s'avive; si la musique fait partie des cérémonies, je me trouve transportée dans un autre monde, et je sors meilleure du lieu où le peuple imbécile est venu sans réflexion saluer un morceau de pain.

Il en est de la religion comme de tant d'autres institutions humaines; elle ne change point l'esprit d'un individu; elle s'assimile à sa nature, s'élève ou s'affaiblit avec lui. Le commun des hommes pense peu, croit sur parole et agit par instinct, de manière qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les préceptes reçus et la marche suivie. Les trempes fortes ont une autre allure; elles ont besoin d'harmonie, leur conduite est une traduction fidèle de leur *foi*. J'ai dû recevoir dans l'enfance celle qui m'était donnée; elle fut mienne jusqu'à ce que j'eusse assez

de lumières pour la discuter; mais alors même toutes mes actions en étaient des conséquences rigoureuses. Je m'étonnais de la légèreté de ceux qui, en professant une pareille, agissaient au contraire, comme je m'indigne aujourd'hui de la lâcheté de ces hommes qui veulent avoir une patrie, et compter encore leur vie pour quelque chose, quand il s'agit de la risquer à son service.

En évitant les répétitions du même sujet, je veux pourtant marquer d'un trait le moment de ma première communion; préparée par tous les moyens d'usage dans les couvents, retraites, longues prières, silence, méditation, il était pour moi celui d'un engagement solennel et le gage de l'éternelle félicité. Cette considération me pénétrait entièrement; elle avait tellement enflammé mon imagination, attendri mon cœur, que baignée de larmes et ravie d'amour céleste il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par-dessous les bras et m'aider à m'avancer à la sainte table. Ces démonstrations, que je ne cherchais point à faire, mais qui n'étaient que l'effet naturel d'un sentiment que je ne pouvais contenir, m'acquirent un grand crédit, et les bonnes vieilles que je rencontrais se recommandaient toujours à mes prières.

Il me semble voir ceux qui liront ceci, demander si ce cœur tendre, cette sensibilité si affectueuse n'ont pas enfin été exercés par des objets plus réels, et si après avoir sitôt rêvé le

bonheur, je ne l'ai pas réalisé dans une passion utile à quelque autre?

N'anticipons rien, leur dirai-je· arrêtez-vous avec moi sur ces temps paisibles de saintes illusions auxquels j'aime encore à me reporter : croyez-vous que dans un siècle aussi corrompu, dans un ordre social aussi mauvais, il soit possible de goûter le bonheur de la nature et de l'innocence? Les âmes vulgaires y trouvent le plaisir; mais les autres, pour lesquelles le plaisir seul serait trop peu de chose, atteintes par les passions qui promettent davantage, contraintes par les devoirs bizarres ou cruels que pourtant elles honorent, ne connaissent guère que la gloire, chèrement payée, de les remplir. Reposons-nous, quant à présent, sur la douce amitié qui vint m'offrir ses charmes et à laquelle j'ai dû tant d'heureux moments.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée au couvent; j'y vivais occupée comme on vient de voir; je recevais toutes les semaines les visites de mon père et de ma mère, qui me faisaient sortir le dimanche après l'office pour nous promener ensemble au jardin *du roi*, aujourd'hui des *plantes;* je ne les quittais jamais sans verser quelques pleurs; c'était de tendresse pour leurs personnes et non de regrets de ma situation; car je rentrais avec plaisir sous ces cloîtres silencieux que je traversais à petits pas pour mieux goûter leur solitude; je m'arrêtais quelquefois sur une tombe où était gravée l'éloge

d'une sainte fille : elle est heureuse ! me disais-je en soupirant ; puis une mélancolie qui n'était pas sans douceur s'emparait de mon âme, et me faisait chercher dans le sein de la divinité, dans l'espoir d'y être reçue un jour, ce parfait bonheur dont je sentais le besoin.

L'arrivée de nouvelles pensionnaires vint éveiller toute la petite troupe ; on avait annoncé des demoiselles d'Amiens ; la curiosité de jeunes filles de couvent sur des compagnes qu'on leur promet est plus vive qu'on ne peut imaginer. C'était vers le soir d'un jour d'été ; on se promenait sous des tilleuls... Les voilà, les voilà, fut le cri qui s'éleva tout à coup. La première maîtresse remit entre les mains de celle qui était alors en fonctions auprès des pensionnaires les deux arrivantes ; la foule se rassemble autour d'elles, s'éloigne, revient, se régularise enfin, et toutes les pensionnaires se promènent par groupes dans la même allée, pour examiner les demoiselles Cannet. C'étaient deux sœurs ; l'aînée avait environ dix-huit ans, une belle taille, l'air leste, la marche dégagée ; quelque chose de sensible, de fier et de mécontent, la faisait remarquer, la cadette n'en avait pas plus de quatorze, un voile de gaze blanche couvrait sa physionomie douce et cachait mal les pleurs dont elle était baignée. Je la fixai avec intérêt, je m'arrêtai pour mieux la considérer ; j'allai ensuite parmi les causeuses chercher à m'informer de ce qu'on savait d'elle.

C'était, disait-on, la favorite de sa maman qu'elle aimait tendrement, dont elle avait eu beaucoup de peine à se séparer, et avec qui l'on avait mis sa sœur pour lui aider à supporter cette séparation. Toutes deux furent placées le soir à la table où j'étais; *Sophie* mangea peu : elle avait une douleur muette qui n'avait rien de repoussant pour personne, et aurait touché tout le monde : sa sœur paraissait beaucoup moins occupée de la consoler que mécontente de partager le même sort. Elle avait bien quelque raison; une fille de dix-huit ans, arrachée au monde où elle était rentrée, pour retourner au couvent faire compagnie à sa jeune sœur, pouvait se regarder comme sacrifiée par sa mère qui véritablement n'avait cherché qu'à *mâter* un caractère impétueux qu'elle ne savait pas régler. Il ne fallait pas entendre longtemps la vive Henriette pour juger tout cela; franche jusqu'à la brusquerie, impatiente jusqu'à la colère, gaie jusqu'à la folie, elle avait tout l'esprit de son âge sans en avoir la raison; inégale, saillante, tantôt charmante, souvent insupportable, les retours les plus attendrissants succédaient à ses boutades; elle unissait le cœur le plus sensible à l'imagination la plus extravagante; il fallait l'aimer en la grondant, et pourtant il était difficile de vivre avec elle en la chérissant. La pauvre Sophie avait bien quelquefois à souffrir du caractère de sa sœur irritée contre elle par la jalousie, trop juste cependant pour ne pas l'es-

timer sa valeur, et trouvant par conséquent dans ses rapports avec elle tout ce qui pouvait multiplier ses propres inégalités dont elle était la première à gémir. Le calme d'une raison prématurée caractérisait Sophie; elle ne sentait pas très vivement parce que sa tête était froide, mais elle aimait à réfléchir et à raisonner; tranquille sans prévenance, elle ne séduisait personne; mais elle obligeait tout le monde dans l'occasion; et si elle n'allait au-devant de rien, elle ne refusait rien non plus. Elle aimait le travail et la lecture. Sa tristesse m'avait touchée, sa manière d'être me plut; je sentis que je rencontrais une compagne, et nous devînmes inséparables. Je m'attachai avec cet abandon qui suit le besoin d'aimer à la vue de l'objet propre à le satisfaire : ouvrages, lectures, promenades, tout me devint commun avec ma Sophie.

Elle était dévote, un peu moins tendre mais aussi sincère que moi, et ce rapport ne contribua pas peu à l'intimité de notre union. C'était, pour ainsi dire, sous l'aile de la Providence, et dans les transports d'un même zèle, que nous cultivions l'amitié; nous voulions nous soutenir réciproquement et nous avancer dans le chemin de la perfection. Sophie était une raisonneuse impitoyable; elle voulait tout analyser, tout savoir et tout discuter; je parlais beaucoup moins qu'elle, et je n'appuyais guère que sur les résultats. Elle se plaisait à m'entretenir, car je savais bien l'écouter; et quand je n'étais pas

de son avis, mon opposition était si douce par la crainte de la chagriner, que toutes les diversités possibles n'ont jamais produit entre nous un différend. Sa société m'était infiniment chère, parce que j'avais besoin de confier à quelqu'un qui m'entendît, les sentiments que j'éprouvais et que le partage semblait accroître. Plus âgée que moi d'environ trois ans et un peu moins humble, Sophie avait extérieurement une sorte d'avantage que je ne lui enviais pas ; elle *causait* joliment ; je savais seulement répondre : il est vrai qu'on aimait singulièrement à me questionner, mais cela n'était pas facile à tout le monde. Je n'avais de véritables communications qu'avec ma bonne amie ; tout autre ne faisait que m'entrevoir, à moins que ce ne fût quelqu'un d'assez habile pour lever le voile dont, sans prétendre me cacher, je m'enveloppais tout naturellement.

Henriette venait quelquefois, mais rarement, avec nous ; elle avait fait une liaison plus *sortable* pour elle avec Mademoiselle de Cornillon, fille de dix-huit ans, laide comme le péché, pétillante d'esprit et de malice, vrai lutin dont on faisait peur aux enfants, mais qui ne se serait pas jouée avec notre raison.

Je ne passerai pas sous silence le tendre intérêt que m'avait témoigné, dès les premiers jours de mon arrivée, une excellente fille dont le constant attachement a fait ma consolation dans plus d'une circonstance. Angélique *Bouf-*

flers, née sans fortune, s'était engagée par des vœux dès l'âge de dix-sept ans ; elle s'ignorait encore. La nature l'avait pétrie de soufre et de salpêtre ; son énergie contrainte porta au suprême degré la sensibilité de son cœur et la vivacité de son esprit. Le défaut de dot avait assigné sa place parmi les sœurs converses avec lesquelles elle n'avait de commun que leurs rudes exercices. Il est des âmes qui n'ont pas besoin de culture ; *Sainte-Agathe* (c'était son nom de religion), sans avoir reçu de grands secours de l'éducation, était supérieure non-seulement à ses compagnes, mais à la plupart des dames du chœur. Son prix était connu ; et quoique, suivant l'usage de ces sociétés dont le public est toujours ingrat, on abusât de son activité en la surchargeant d'occupations, elle jouissait pourtant de cette considération que s'attire le mérite. Elle était attachée pour lors au service des pensionnaires ; elle y était seule, indépendamment des autres soins qui lui étaient confiés, et elle suffisait à tout avec autant de diligence que de gaieté.

Je l'avais à peine observée qu'elle me distinguait déjà ; ses bontés me prévinrent et me la firent remarquer ; à table, elle épiait mes goûts à mon insu et cherchait à les satisfaire ; à la chambre, elle me faisait mon lit avec complaisance, et ne manquait pas une occasion de m'adresser quelque chose d'obligeant. Si je la rencontrais, elle m'embrassait avec tendresse,

m'emmenait quelquefois dans sa cellule où elle avait un serin charmant, familier, caressant, à qui elle avait appris à parler; elle me donna secrètement une seconde clef de cette cellule, pour que je pusse y entrer en son absence; j'y lisais les livres de sa petite bibliothèque, les poésies du père du Cerceau et des ouvrages de mysticité. Lorsque ses travaux ne lui avaient pas permis d'y passer quelques minutes avec moi ou devaient l'en empêcher, j'y trouvais un petit billet bien tendre auquel je ne manquais pas de répondre; elle gardait ces réponses comme de précieux bijoux, et me les montrait ensuite bien fermées dans son oratoire.

Bientôt il ne fut bruit au couvent que de l'attachement d'Agathe pour la petite Phlipon; mais on aurait dit que cela devait être ainsi; mes compagnes ne parurent jamais blessées des préférences qu'elle m'accordait; lorsque des religieuses lui en parlaient, elle leur demandait avec sa franchise naturelle si elles n'en feraient pas autant à sa place; et si quelque revêche octogénaire, comme la mère Gertrude, lui disait qu'elle m'aimait trop, elle répliquait que c'était faute de pouvoir aimer autant qu'elle jugeait de cette manière ;« et vous même, ajoutait-elle, la rencontrez-vous jamais sans l'arrêter? » Et la mère Gertrude s'en allait en marmottant; mais si elle me voyait une heure après, elle ne manquait pas de me donner quelques bonbons.

Lorsque les demoiselles Cannet arrivèrent,

et que je me liai avec Sophie, Agathe parut un peu jalouse; les religieuses se plurent à lui en faire la guerre : mais sa tendresse généreuse n'en fut pas affaiblie; il semblait qu'elle fût satisfaite que je me laissasse aimer, et qu'elle jouît des douceurs que me procurait l'amitié d'une personne plus rapprochée de mon âge, dont j'avais la société dans tous les moments du jour.

Agathe avait alors vingt-quatre ans; son caractère et son affection m'ont inspiré pour elle l'attachement le plus vrai; je me suis honorée de le lui témoigner sans cesse. Dans les dernières années de l'existence des couvents, ce n'était plus qu'elle seule que j'allais voir dans le sien. Maintenant, sortie de cet asile lorsque l'âge et les infirmités le lui rendaient nécessaire, réduite à la médiocre pension qui lui est assignée, elle végète non loin des lieux de notre ancienne demeure et de ceux où je suis prisonnière, et dans les disgrâces d'une situation mal aisée, elle ne gémit que de la détention de sa *fille*, car c'est ainsi qu'elle m'appelle toujours. Ames sensibles, vous cesserez quelquefois de me plaindre en appréciant les biens que le ciel m'a conservés; mes persécuteurs, au milieu de leur puissance, n'ont pas celui d'être aimés par une Agathe qui les chérirait plus encore s'ils tombaient dans l'infortune!

L'hiver s'était écoulé; j'avais un peu moins vu ma mère dans cette saison; mais mon père

n'aurait pas laissé passer un dimanche sans venir me visiter, et me faire faire une promenade au jardin du roi, pour peu que le temps le permît; nous y bravions la rigueur du froid en courant gaiement sur la neige. Promenades charmantes dont le souvenir me fut rappelé vingt ans après, en lisant ces vers de Thompson, que je ne répète jamais sans attendrissement :

Pleas'd was I, in my chearful morn of life,
When nurs'd by careless solitude I liv'd,
And sung of nature with unceasing joy,
Pleas'd was I wandering through your rough domain,
Through the pure virgin-snows, myself as pure, etc.[1]

Il avait été arrêté, dès mon entrée au couvent, que je n'y resterais qu'une année; je l'avais désiré moi-même; j'aimais à voir un terme au sacrifice que je faisais de me séparer de ma mère; les religieuses de leur côté, en accordant de me faire faire ma première communion au quatrième mois de mon séjour avec elles, avaient eu grand soin de stipuler que je ne les quitterais pas plus tôt pour cela et que j'achèverais mon année; cette année révolue, il fut question de sortir. Ma mère m'annonça que ma bonne-maman Phlipon qui m'aimait

[1] « Que de fois je me suis plu, au joyeux matin de ma vie, quand je me nourrissais de solitude et d'insouciance et que dans ma joie perpétuelle je chantais la nature; que de fois je me suis plu à errer dans les sauvages domaines, à fouler pure et virginale la pureté virginale des neiges!

beaucoup désirait que j'allasse lui faire compagnie durant quelque temps, et qu'elle en était convenue avec elle, comme d'un arrangement qui ne pourrait me faire de peine puisqu'elle me verrait là bien plus souvent qu'au couvent; arrangement qui d'ailleurs s'accordait parfaitement avec les circonstances. Mon père était entré dans les charges de sa communauté; il se trouvait ainsi souvent appelé au dehors; je compris aisément que la surveillance de ma mère devant dès lors se porter davantage sur les travaux confiés aux jeunes gens dont jusque là elle ne s'était jamais mêlée, elle avait un peu perdu de la liberté qu'elle voulait avoir toute entière pour s'occuper de moi.

La situation qu'elle me proposait était véritablement une douce transition de ma séparation d'avec elle à mon entier rapprochement de sa personne, et je l'acceptai d'autant plus aisément que j'étais attachée à ma bonne-maman. C'était une petite femme de bonne grâce et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli, le rire gracieux et le coup d'œil malin annonçaient encore quelques prétentions à plaire ou à faire souvenir qu'elle avait plu. Elle avait soixante-cinq ou six ans, donnait des soins à sa toilette appropriée d'ailleurs à son âge; car elle se piquait par-dessus tout de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort redressée, une petite

main dont elle faisait jouer les doigts avec grâce, le ton sentimental entremêlé de propos joyeux et décents, éloignaient d'elle les apparences de la vieillesse. Elle était aimable pour les jeunes personnes dont la société lui plaisait beaucoup et de qui elle mettait quelque orgueil à être recherchée.

Veuve au bout d'un an de mariage, elle avait eu mon père pour enfant unique et posthume; les revers du commerce dans lequel elle avait été établie l'ayant jetée dans l'infortune, elle avait été dans le cas de chercher des ressources chez des parents éloignés, opulents, qui la préférèrent à d'autres pour l'éducation de leur famille; c'est ainsi qu'elle avait élevé chez Madame de Boismorel son fils Roberge, dont j'aurai à parler dans la suite, et sa fille, devenue Madame de Favières. Une petite succession lui avait enfin assuré son indépendance; elle vivait dans l'île Saint-Louis, où elle occupait un logement décent avec sa sœur, Mademoiselle Rotisset, qu'elle appelait Angélique. Cette bonne fille, asthmatique et dévote, pure comme un ange, simple comme un enfant, était la très humble servante de son aînée; les soins du petit ménage roulaient uniquement sur elle; une domestique ambulante, qui venait deux fois le jour, était chargée des plus grossiers; mais Angélique suffisait au reste et habillait sa sœur avec révérence. Elle devint tout naturellement ma gouvernante, en même temps que Madame

Phlipon se faisait mon institutrice. Me voilà donc entre leurs mains, après avoir quitté la maison du Seigneur, regrettée, chérie, embrassée de toutes les religieuses, pleurée de mon *Agathe* et de ma *Sophie*, gémissant de leur séparation, et me promettant bien de l'adoucir par de fréquentes visites.

Cet engagement m'était trop cher pour que je ne fusse pas fidèle à le remplir. Les promenades se dirigèrent fréquemment du côté de la Congrégation; ma tante Angélique ou mon père se faisaient un plaisir de m'y conduire; mon arrivée au parloir s'annonçait dans toute la maison, j'y voyais vingt personnes en une heure; mais ces visites remplaçaient mal les communications de tous les jours et les confidences de l'amitié; elles devinrent plus rares; je les suppléai par des lettres dont le commerce s'établit principalement avec Sophie; origine de mon goût pour écrire, et l'une des causes qui par l'habitude en aient augmenté chez moi la facilité.

DEUXIÈME PARTIE

—

28 août.

Je sens s'affaiblir la résolution de poursuivre mon entreprise ; les maux de mon pays me tourmentent ; la perte de mes amis affecte mon courage ; une tristesse involontaire pénètre mes sens, éteint mon imagination et flétrit mon cœur. La France n'est plus qu'un vaste théâtre de carnage, une arène sanglante où se déchirent ses propres enfants.

L'ennemi, favorisé par les divisions intestines, s'avance de toutes parts ; les villes du Nord tombent en sa puissance ; la Flandre et l'Alsace vont devenir sa proie : l'Espagnol ravage le Roussillon ; les Piémontais repoussent une alliance que l'anarchie rend affreuse ; ils retournent à leur ancien maître dont les soldats franchissent nos frontières ; les rebelles de la Vendée continuent de désoler une grande étendue de territoire ; les Lyonnais, indiscrètement irrités, ont

développé leur résistance : Marseille vole à leur secours; les départements voisins s'ébranlent; et dans cette agitation universelle, dans ces déchirements multipliés, il n'est rien d'uniforme que la marche des puissances étrangères. Notre gouvernement est une espèce de monstre dont les formes et l'action sont également révoltantes; il détruit tout ce qu'il touche, et se dévore lui-même : ce dernier excès fait l'unique consolation de ses nombreuses victimes.

Les armées, aussi mal approvisionnées que mal conduites, se battent et fuient alternativement en désespérées; les généraux habiles sont accusés de trahison, parce que des *représentants*, qui n'entendent rien à la guerre, trouvent mauvais ce qu'ils ne comprennent point et jugent *aristocrates* tous les individus plus éclairés qu'eux. Un corps législatif, que la faiblesse caractérisa dès les premiers instants de son existence, offrait d'abord de très vifs débats tant qu'il exista dans son sein assez de lumières pour connaître les dangers et de courage pour les prédire; les hommes probes et généreux qui voulaient le bien de leur patrie, et osèrent tenter de l'établir, dénoncés audacieusement sous les plus odieuses couleurs et de la manière la plus contradictoire, furent enfin sacrifiés par l'ignorance et la peur à l'intrigue et au brigandage : chassés de ce corps dont ils étaient l'élite, ils ne laissèrent après eux qu'une foule extravagante et corrompue dont les sot-

tises et les crimes creusent son propre tombeau, mais en consommant la ruine publique. La nation, lâche et mal instruite, parce que l'égoïsme est paresseux et que la paresse ne se donne pas la peine de rien voir, a laissé recevoir une constitution vicieuse, qui, eût-elle été meilleure, devait être rejetée avec indignation parce qu'on ne peut sans s'avilir rien accepter de la scélératesse ; elle prétend à la sûreté, à la liberté, qu'elle a vu impunément violer dans la personne de ses représentants ! Elle ne peut changer que d'oppresseurs ; elle est déjà sous un joug de fer, et tout changement lui paraît un bien ; mais incapable d'en opérer un elle-même, elle l'attend du premier maître qui voudra la commander.

O Brutus ! dont la main hardie affranchit vainement les Romains corrompus, nous avons erré comme toi. Ces hommes purs dont l'âme ardente aspirait la liberté, que la philosophie avait préparés pour elle dans le calme de l'étude et l'austérité de la retraite, se sont flattés comme toi que le renversement de la tyrannie allait ouvrir le règne de la justice et de la paix ; il n'a été que le signal des passions haineuses et du débordement des vices les plus hideux. Tu disais, après les proscriptions des triumvirs, que tu avais plus de honte de ce qui avait causé la mort de Cicéron, que de douleur de sa mort même ; tu blâmais tes amis de Rome de ce *qu'ils se rendaient esclaves plus par leur faute que*

par celle des tyrans, et qu'ils avaient la lâcheté de voir et de souffrir des choses dont le seul récit aurait dû leur être insupportable et leur faire horreur. C'est ainsi que je m'indignais du fond de ma prison; mais l'heure de l'indignation est passée; car il est évident qu'on ne peut plus rien attendre de bien, ni s'étonner de rien de mal.

L'histoire peindra-t-elle jamais l'horreur de ces temps affreux, et des hommes abominables qui les remplissent de leurs forfaits? Ils outrepassent les cruautés de Marius, les sanguinaires expéditions de Sylla : celui-ci, faisant parquer et égorger six mille hommes qui s'étaient rendus à lui, près du sénat qu'il rassure et fait délibérer au bruit de leurs cris douloureux, se conduisait en tyran qui abuse froidement de son pouvoir usurpé; mais à quoi peut-on comparer la domination de ces hypocrites qui, toujours revêtus du masque de la justice, toujours parlant le langage de la loi, ont créé un tribunal pour servir leur vengeance, et envoient à l'échafaud avec des formes juridiquement insultantes tous les hommes dont la vertu les offense, dont les talents leur font ombrage, ou dont les richesses excitent leur convoitise?

Quelle Babylone présenta jamais le spectacle de ce Paris, souillé de sang et de débauches, gouverné par des magistrats qui font profession de débiter le mensonge, de vendre la calomnie, de préconiser l'assassinat? Quel peuple a ja-

mais corrompu sa morale et son instinct au point de contracter le besoin de voir des supplices. de frémir de rage quand ils sont retardés, et d'être toujours prêt à exercer sa férocité sur quiconque entreprend de l'adoucir ou de la calmer? Les journées de septembre ne furent que l'ouvrage d'un petit nombre de tigres enivrés; celles des 31 mai et 2 juin marquèrent le triomphe de la scélératesse, par l'apathie de tous les Parisiens et leur aveu tacite à l'esclavage : depuis cette époque la gradation est effrayante; ce qu'on appelle improprement encore la Convention ne présente que des brigands, vêtus et jurant comme les gens du port, prêchant le meurtre et donnant l'exemple du pillage. Un peuple nombreux environne le palais de la justice, et sa fureur éclate contre les juges qui ne prononcent pas assez vite la condamnation de l'innocence. Les prisons regorgent d'hommes en place, de généraux, de fonctionnaires publics, et d'individus à caractère qui honoraient l'humanité; la délation est reçue comme preuve de civisme, et le soin de rechercher ou de détenir les gens de bien ou les personnes riches fait l'unique fonction d'administrateurs ignares et vils.

Les victimes d'Orléans sont tombées. Marie *Corday* n'a pas produit le plus léger mouvement dans une ville qui ne méritait pas qu'elle la délivrât d'un monstre. *Brissot*[1], *Gensonné*

[1] Des femmes qui s'assemblent en club dans l'église de

une foule d'autres députés demeurent sous le décret d'accusation; les preuves manquent, mais la fureur s'accroit; et au défaut de raisons pour les condamner, on ménage la volonté du souverain qui demande leur tête comme une bête féroce qui attend sa proie. *Custine* a vécu[1]; *Robespierre* jouit; *Hébert* marque les victimes; *Chabot* les compte; le tribunal se presse, le peuple se prépare pour accélérer et généraliser les exécutions: cependant la disette se fait sentir; des lois meurtrières étouffent l'industrie, arrêtent la circulation, anéantissent le commerce; les finances se dilapident, la désorganisation est partout, et dans ce renversement absolu de la fortune publique, des hommes sans pudeur fondent leur opulence, mettent à prix

Saint-Eustache, disaient un jour en hurlant, qu'il fallait avoir la tête de Brissot, et ne pas souffrir que les juges apportassent dans son procès les lenteurs qu'ils mettaient dans celui de Custines. Deux mille âmes environnant le palais le jour du jugement de ce général, frémissaient de crainte qu'il échappât, et disaient hautement : S'il est blanchi, il faudra en faire comme de Montmorin, et avec lui, de tous les scélérats qui sont dans les prisons.

(*Note de Madame Roland.*)

1 Ses biens sont confisqués. Sa belle-fille, jeune et charmante femme, enceinte, qui partageait ses journées, entre son beau-père, traîné au tribunal, et son mari détenu à la Force, est emprisonnée sitôt après l'exécution du premier. Elle fait une fausse couche; qu'importe à ces tigres? L'accusateur public avait reçu deux cent mille livres pour sauver l'innocence : il les rend; mais il fait arrêter celle qui peut dénoncer son infamie.

(*Note de Madame Roland.*)

toutes leurs actions, et font un tarif pour la mort ou la vie de leurs concitoyens.

Dillon et *Castellane* sortent, l'un des Madelonnettes, l'autre de Sainte-Pélagie, en payant trente mille livres à *Chabot; Sillery* fait marchander sa liberté qu'il est assez riche pour acquérir, et deux cents bouteilles de son excellent vin de Champagne sont le surplus du marché auprès des *catins* du comité[1]. La femme de Roland, rappelée de temps en temps, par les soins du père *Duchêne*, à la fureur de la populace, en attend les derniers excès dans la même prison d'où une fille entretenue sort tranquille, après avoir payé sa sûreté et l'impunité de son complice fabricateur de faux assignats. *Henriot*, commandant la garde nationale, d'abord laquais, commis aux barrières, puis massacreur à Saint-Firmin, brise des scellés, vide des caves, enlève des meubles et n'en montre pas moins d'insolence ; chargé de faire garder ceux des députés détenus au Luxembourg, il ose les voir, les insulter, leur enlever de vive force plumes, livres, papiers, et joindre la menace à l'outrage. La su-

[1] L'argent et le vin ont été donnés et reçus ; Sillery n'y a gagné que la liberté de voir et d'entretenir qui lui plaît ; mais il est gardé au Luxembourg avec cet adoucissement. Trois ou quatre femmes perdues, appartenant aux misérables gangrenés des comités de Salut public et de Sûreté générale, forment la société marchande dans laquelle on stipule les moyens pécuniaires de salut de chaque individu remarquable. (*Note de Madame Roland.*)

bordination des autorités est une chimère qu'il n'est pas permis de rappeler sans encourir l'accusation d'incivisme, et se faire supposer des intentions contre-révolutionnaires.

Les députés fugitifs ont-ils enfin quitté cette terre inhospitalière qui dévore les gens de bien et s'imbibe de leur sang? O mes amis! puisse le ciel favorable vous faire aborder aux Etats-Unis, asile unique de la liberté! Mes vœux vous y conduisent, et j'ai quelque espérance que vous voguez actuellement vers ces contrées. Mais, hélas! c'en est fait pour moi, je ne vous reverrai plus; et dans cet éloignement, si vivement désiré pour votre salut, je sens pourtant notre séparation dernière! Et toi, vénérable époux, tu t'aigris et t'affaiblis dans une vieillesse prématurée que tu dérobes avec effort à la poursuite des assassins; me sera-t-il donné de te revoir encore et de porter quelque consolation dans ton âme abreuvée d'amertume? — Combien de jours me reste-t-il à être témoin de la désolation de mon pays, et de l'avilissement de mes concitoyens! — Environnée de ces tristes images, je n'ai pu me soustraire à la douleur; des larmes rares s'échappent de mes yeux appesantis, et j'ai laissé reposer ma plume légèr qui s'était promenée sur mes jeunes années.

Je veux tenter de les rappeler encore, et d'en suivre le cours; peut-être un jour mes récits ingénus charmeront les instants de quelque infortunée captive, qui oubliera son sort en s'atten-

drissant sur le mien; peut-être les philosophes qui veulent reconnaître le cœur humain dans la suite d'un roman et l'action d'un drame, trouveront-ils à l'étudier dans mon histoire.

Avant peu de jours peut-être, le défaut de subsistances irritant le peuple fatigué, le portera à des mouvements que ses conducteurs auront soin de rendre funestes. Le 10 août devait être la commémoration des ides de septembre; on menaçait hautement avant-hier de les renouveler, si *Custine* n'était condamné à mort : les *cordeliers* établissaient déjà la nécessité de se défaire des gens suspects; des punitions sont prescrites contre ceux qui ont mal parlé de ces fameuses journées : n'est-ce pas préparer la justification de leur retour? — Les individus qu'on envoie au tribunal révolutionnaire ne sont pas des accusés qu'on lui donne à juger; ce sont des victimes qu'il est chargé de faire périr. Les détenus pour toute autre cause que des crimes ne sont pas sous la sauvegarde de la loi; mais abandonnés à la merci des soupçons et de la calomnie, ils ne peuvent se croire à l'abri d'une aveugle fureur. Quittons cette époque malheureuse, comparable au règne de Tibère; renouvelez-vous pour moi, moments tranquilles de ma douce adolescence!

J'avais passé mes douze ans, et la troisième année de mon troisième lustre s'écoulait sous les yeux de ma bonne-maman. La paix de sa demeure [illegible] tante Angélique con-

venaient admirablement aux dispositions tendres et recueillies que j'avais rapportées du couvent. Tous les matins ma tante me conduisait à l'église pour y entendre la messe; j'y fus bientôt remarquée par ces accapareurs de consciences qui se faisaient un mérite devant Dieu de peupler les cloîtres. Monsieur l'abbé Géry, au col tors, à l'œil baissé, s'accoste de celle qu'il croyait être ma gouvernante pour la féliciter sur l'édification que produisait l'exemple de son élève, et témoigner le désir qu'il aurait d'être choisi pour la conduire dans les voies du Seigneur; il apprit avec regret que les grandes cérémonies étaient faites, et que j'avais donné ma confiance; alors il désira savoir de moi si je n'avais pas de projet pour ma destination future et le renoncement au monde : je lui répondis que j'étais trop jeune encore pour connaître ma vocation. Monsieur Géry soupira, me dit de belles choses, et ne manquait pas l'occasion de se trouver sur mon passage pour nous saluer dévotement. La piété de mon jeune cœur n'allait pas jusqu'au goût des affectations jésuitiques; elle était trop vraie pour s'allier avec les ridicules du bigotisme, et le col tors de M. Géry ne me plaisait nullement.

J'avais pourtant le secret dessein de me consacrer à la vie religieuse; saint François de Sales, l'un des plus aimables saints du paradis, avait fait ma conquête, et les dames de la Visitation, dont il était l'instituteur, étaient déjà

mes sœurs d'adoption. Mais je jugeais bien qu'étant fille unique, je n'obtiendrais pas de mes parents la permission de prononcer des vœux avant ma majorité; je ne voulais point les chagriner à l'avance : d'ailleurs, s'il arrivait que par la durée de l'épreuve ma vocation s'ébranlât, ce serait prêter des armes aux mondains; je résolus donc de taire ma résolution et de marcher au but en silence. Je mettais à contribution la petite bibliothèque de ma bonne-maman; la *Philotée* de saint François de Sales et le *Manuel* de saint Augustin devinrent les sources de mes méditations favorites; quelle doctrine d'amour et quel délicieux aliment pour l'innocence d'une âme ardente livrée aux célestes illusions! Des ouvrages de controverse de Bossuet m'offrirent une nouvelle pâture; tels favorables qu'ils fussent à la cause qu'ils avaient pour objet de défendre, ils faisaient connaître quelques-unes des objections contre elle et me mirent sur la voie de raisonner ma croyance. Ce fut le premier pas; il y eut bien loin de celui-là au scepticisme où je devais parvenir quelques années ensuite, après avoir été successivement janséniste, cartésienne et déiste! Que de chemin, pour finir par le patriotisme qui m'a fait jeter dans les fers!

Au milieu de tout cela, de vieux bouquins de voyage, force mythologie, amusèrent mon imagination, et les lettres de Madame de Sévigné fixèrent mon goût; son aimable facilité, ses

grâces, son enjouement, sa tendresse, me firent entrer dans son intimité; je connaissais sa société, j'étais familiarisée avec ses entours comme si j'eusse vécu avec elle. Ma bonne-maman voyait peu de monde et sortait rarement; mais son humeur agréable animait la conversation, lorsque je travaillais près d'elle aux petits ouvrages de main qu'elle se plaisait à m'enseigner ou à me faire faire. Madame Besnard, cette grand'-tante qui m'avait surveillée lorsque j'étais en nourrice, venait chez sa sœur tous les jours passer deux heures de l'après-dîner; son caractère austère était toujours accompagné de formes solennelles et d'un air de cérémonie dont Madame Phlipon plaisantait quelquefois, mais assez légèrement pour ne pas offenser sa sœur qui au reste payait son écot par quelque bonne vérité un peu brusquement dite, et dont son excellent cœur lui faisait pardonner la rudesse. Ma bonne-maman, qui mettait un grand prix aux grâces et à tout ce qui peut embellir la vie sociale, était infiniment sensible aux prévenances que mon caractère doux, l'envie de plaire à ceux avec qui je me trouve et que ses manières aimables m'inspiraient plus particulièrement pour elle, me faisaient avoir à son égard ; elle me disait quelquefois de jolies choses auxquelles je ne répondais pas mal elle se rengorgeait alors avec complaisance, et lançait un coup d'œil de satisfaction à Madame Besnard qui, haussant les épaules, saisissait l'instant où

j'étais un peu éloignée pour lui crier à voix basse que j'entendais fort bien: « En vérité, voue êtes insupportable; vous la gâterez: quel dommage! » Ma bonne-maman de se redresser davantage, d'un air de suppériorité, rassurant sa sœur sur son savoir-faire; la bonne Angélique, avec sa figure pâle, son menton avancé, ses lunettes sur le nez, son tricot à la main, leur disait tranquillement qu'il n'y avait pas de danger, que personne n'y ferait rien et que j'étais bien assez raisonnable pour m'élever toute seule. Cette dame Besnard, si austère et craignant le danger des propos flatteurs, s'inquiétait beaucoup de me voir coucher sur un lit dur, et s'il m'arrivait au doigt le plus petit mal, elle ne manquait pas de venir deux fois le jour pour juger de ses progrès : quelle franche inquiétude! quels soins empressés elle avait alors, et comme ils étaient touchants sous son apparente sévérité!

En vérité, je crois que le ciel m'avait environnée tout exprès de bonnes âmes pour rendre la mienne la plus aimante qu'il soit possible. Il prit un jour fantaisie à ma bonne-maman d'aller faire visite à Madame de Boismorel, soit pour le plaisir de la voir, soit pour celui de lui montrer sa petite-fille; préparatifs en conséquence; grande toilette dès le matin; nous voilà parties avec la tante Angélique pour arriver rue Saint-Louis, au Marais, vers midi.

En entrant dans l'hôtel, tous les gens, à com-

mencer par le portier, saluent affectueusement et avec un air d'égards Madame Phlipon; c'est à qui s'empressera de lui faire plus d'honnêtetés; elle répond à tous d'un ton caressant, avec dignité : c'était bien jusque-là. Mais on voit sa petite-fille, elle ne tient pas au petit plaisir de la faire remarquer; les *gens* veulent se mêler de faire des compliments; je commençai à sentir une sorte de malaise, difficile à m'expliquer et dans lequel je démêlai pourtant que les gens pouvaient me regarder, mais qu'il ne leur appartenait point de me complimenter. Nous parvenons plus avant, un grand laquais nous annonce, et nous entrons au salon où Madame de Boismorel assise avec son chien, sur ce qu'on appelait alors non pas une *ottomane*, mais un *canapé*, brodait gravement en tapisserie.

Madame de Boismorel était de l'âge, de la taille et de la corpulence de ma bonne-maman, mais son costume tenait moins du goût que de la prétention d'annoncer l'opulence et de marquer la qualité; et sa physionomie, loin d'exprimer le désir de plaire, annonçait la volonté d'être considérée, l'assurance de mériter qu'il en fût ainsi. Une riche dentelle chiffonnée en petit bonnet à papillons pointus comme des oreilles de lièvre, placée sur le sommet de la tête, laissait voir des cheveux peut-être empruntés, rangés avec cette feinte discrétion qu'il fallait bien revêtir après soixante ans; et

du rouge à doubles couches donnait à des yeux insignifiants beaucoup plus de dureté qu'il n'était nécessaire pour me faire baisser les miens. « Eh! bonjour, Mademoiselle Rotisset, s'écrie d'une voix haute et froide Madame de Boismorel en se levant à notre approche (Mademoiselle? quoi! ma bonne-maman est ici mademoiselle?). Mais vraiment, je suis bien aise de vous voir! et ce bel enfant; c'est votre petite-fille? elle sera fort bien! Venez ici, mon cœur, asseyez-vous à côté de moi. Elle est timide : quel âge a-t-elle, votre petite-fille, Mademoiselle Rotisset? Elle est un peu brune, mais le fond de la peau est excellent; cela s'éclaircira avant peu : elle est déjà bien formée! vous devez avoir la main heureuse, ma bonne amie; n'avez-vous jamais mis à la loterie? — Jamais, Madame; je n'aime pas les jeux de hasard. — Je le crois; à votre âge on imagine avoir jeu sûr : quel son de voix! il est doux et plein : mais comme elle est grave! N'êtes-vous pas un peu dévote? — Je connais mes devoirs, je tâche de les remplir. — Fort bien! Vous avez envie d'être religieuse, n'est-ce pas? — J'ignore ma destination; je ne cherche point encore à la juger. — Comme c'est sentencieux! Elle lit, votre petite-fille, Mademoiselle Rotisset? — La lecture est son plus grand plaisir; elle y emploie une partie des jours. — Oh! je vois cela; mais prenez garde qu'elle ne devienne une savante, ce serait grand'pitié. »

La conversation s'établit entre ces dames sur la famille et la société de la maîtresse de la maison; ma bonne-maman demandait des nouvelles de l'oncle et du cousin, de la bru et de l'amie, et de l'abbé Langlois, et de la marquise Lévi, et du conseiller Brion, et du curé Parent. On parlait de leur santé, de leurs alliances et de leurs travers comme de ceux de Madame Roudé, par exemple, qui malgré son âge aimait encore à faire belle gorge et portait toujours la sienne à découvert, excepté lorsqu'elle montait en voiture ou qu'elle en descendait; car elle la cachait alors d'un grand mouchoir qu'elle tenait à sa poche dans cette intention, parce que, disait-elle, cela n'est pas fait pour montrer à des laquais. Durant ce dialogue, Madame de Boismorel faisait quelques points sur le canevas, une caresse à son chien, et me fixait le plus souvent. J'avais soin d'éviter ses regards qui me déplaisaient beaucoup, en portant les miens dans l'appartement dont la décoration me paraissait plus agréable que la dame qui l'habitait; mon sang circulait avec plus de rapidité que de coutume, je sentais mes joues animées, mon cœur palpitant et oppressé; je ne me demandais pas encore pourquoi ma bonne-maman n'était point sur le canapé et Madame de Boismorel dans le rôle de Mademoiselle Rotisset; mais j'avais le sentiment qui conduit à cette réflexion, et je vis terminer la visite comme on reçoit un soulagement à l'in-

stant de la souffrance. « Ah! çà! n'oubliez pas de me faire prendre un billet de loterie ; que ce soit votre petite-fille qui choisisse le numéro, entendez-vous, Mademoiselle Rotisset? je veux avoir l'étrenne de sa main : embrassez-moi donc; et vous, mon petit cœur, ne baissez pas tant les yeux; ils sont fort bons à voir ces yeux-là, et un confesseur ne défend pas de les ouvrir : ah! Mademoiselle Rotisset, vous aurez des coups de chapeau, je vous le promets et de bonne heure. Bonjour, Mesdames; » et Madame de Boismorel tire sa sonnette, ordonne à Lafleur d'aller dans deux jours chercher un billet de loterie chez Mademoiselle Rotisset, fait taire son chien, et elle était déjà replacée sur son canapé avant que nous eussions gagné l'antichambre.

Nous marchions en silence pour revenir à la maison, où j'avais hâte de retrouver des livres qui me fissent oublier Madame de Boismorel, dont je ne goûtais pas plus les compliments que ceux de ses gens. Ma bonne-maman, demi-satisfaite, parlait d'elle quelquefois et de ses singularités, de son égoïsme qui lui faisait dire que les enfants n'étaient que des causes secondes, lorsque ma bonne-maman se permettait de lui représenter les intérêts des siens pour arrêter ses grandes dépenses; de sa manière libre, mais ordinaire parmi les femmes de la bonne compagnie, qui lui faisait recevoir son confesseur et d'autres à sa toilette et passer sa

chemise en leur présence, etc. Ce ton, ces mœurs, me paraissaient étranges; je faisais causer ma bonne-maman sur tout cela avec curiosité; mais je gardais pour moi les impressions que j'en recevais, et il me semblait que je ne pouvais pas me permettre de les lui faire toutes connaître.

Quinze jours après notre visite, nous reçûmes celle de M. de Boismorel fils, qui ne s'était pas trouvé chez sa mère lorsque nous nous y étions rendues; c'était un homme de trente-sept à trente-huit ans, d'une physionomie grave et douce, d'un ton décent et noble; ses regards s'échappaient en longs éclairs d'un œil très ouvert et un peu trop gros; sa voix mâle et forte, que l'on sentait adoucie par égard, avait l'accent de l'âme et l'expression gracieuse d'une politesse qui n'est point en superficie. Il aborda ma bonne-maman avec respect, l'appelant sa bonne amie, me salua avec cette sorte de révérence que les hommes sensibles s'honorent de témoigner aux jeunes personnes de notre sexe : la conversation devint facile autant qu'elle était mesurée; il ne perdait pas l'occasion de rappeler avec grâce les obligations qu'il devait aux soins de ma bonne-maman, et je compris qu'il lui disait d'une manière enveloppée, mais délicate, que la Providence récompensait ses soins généreux pour les enfants d'autrui, par la satisfaction qu'elle lui préparait dans le seul qui lui eût été donné.

Je trouvai M. de Boismorel bien plus aimable que sa mère, et j'étais charmée de le voir revenir, ce qui lui arrivait tous les deux ou trois mois. Il avait épousé, fort jeune, une femme charmante ; il en avait un fils dont l'éducation l'occupait beaucoup ; il voulait la faire lui-même ; il la dirigeait d'après des idées philosophiques que les préjugés de sa mère et la grande dévotion de sa femme ne contrariaient pas peu : on l'accusait de singularité ; il avait eu des attaques de nerfs à la suite d'une maladie inflammatoire et terrible, et les vieilles comtesses, les grands robins, les petits abbés de sa famille ou de la société de sa mère, attribuaient à une affection de cerveau, comme suite de sa maladie, les opinions et le régime qu'il avait adoptés et prétendait suivre dans l'éducation de son fils. Toutes ces circonstances m'attachèrent beaucoup quand elles furent venues à ma connaissance ; je trouvais que cet homme singulier raisonnait fort pertinemment ; je commençai à soupçonner qu'il y avait une raison du monde et une raison de cabinet, pour ainsi dire, une morale de principe et une morale pratique, de la contradiction desquelles résultaient tant de bizarreries dont j'entrevoyais quelques-unes ; enfin que la société appelait fol celui qui n'était pas fol de la folie commune ; et les matériaux de la réflexion s'amassaient insensiblement dans ma tête rêveuse.

Ma bonne-maman opposait quelquefois aux

sentiments, à la conduite de M. de Boismorel la conduite et les sentiments de sa sœur Madame de Favières, dont elle avait à se plaindre, à qui son frère avait eu besoin de rappeler que Mademoiselle Rotisset était leur parente (circonstance que leur mère, disais-je en moi-même, a l'air d'ignorer ou de vouloir méconnaître), et chez qui elle n'avait nulle envie de me présenter, à ma grande satisfaction; ce qu'elle jugea si bien, qu'il ne fut jamais non plus question de retourner chez Madame de Boismorel.

Mon père étant sorti de charge, l'année que j'avais dû passer chez ma bonne-maman était finie; je retournai près de mon excellente mère. Je ne quittai pas sans quelque regret le beau quartier de l'Ile-Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille sur lequel je prenais l'air tous les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière et la campagne qui se dessinait au loin : ces quais que je traversais dans un saint zèle pour aller à l'église m'attendrir au pied des autels, sans rencontrer dans ce chemin solitaire aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne-maman prêtait des charmes à son appartement où j'avais passé tant de jours riants et paisibles : je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère, dont le mérite bien plus solide avait un extérieur plus imposant, avec lequel

je n'avais pas fait jusqu'alors de comparaison qui le rendît moins attrayant, comme je le sentis confusément dans cet instant.

Enfant de la Seine, c'était toujours sur ses bords que je venais habiter : la situation du logis paternel n'avait point le calme solitaire de la demeure de ma bonne maman; les tableaux mouvants du Pont-Neuf variaient la scène à chaque minute, et je rentrais véritablement dans le monde, au propre et au figuré, en revenant chez ma mère. Cependant beaucoup d'air, un grand espace s'offraient à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois de ma fenêtre, exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le pont au Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot! Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être et reconnaissant d'exister, offrait à l'Etre suprême un hommage pur et digne de lui. Je ne sais si la sensibilité du cœur prête à tous les objets une couleur plus vive, ou si telle situation, qui ne paraît point très remarquable, concourt puissamment à la développer, ou si l'une ou

l'autre ne sont pas réciproquement cause et effet; mais lorsque je repasse sur ma vie, je suis embarrassée d'assigner aux circonstances ou à mon caractère cette variété, cette plénitude d'affection qui marquaient si bien tous les points de sa durée, et qui m'ont laissé un souvenir si présent de tous les lieux où je me suis trouvée.

Cajou [1] avait toujours continué de m'enseigner la musique; il aimait à m'en faire raisonner la théorie ou plutôt le mécanisme; car en étant un peu compositeur, il n'était guère mathématicien, et avait encore moins de métaphysique; mais il mettait quelque gloire à me donner toute sa science. Il s'affligeait presque autant de ma froideur à chanter, qu'il s'émerveillait de ma facilité à suivre un raisonnement. « Mettez donc de l'âme! me répétait-il continuellement ; vous chantez une ariette comme les religieuses psalmodient *magnificat.* » Le pauvre homme ne voyait pas que j'avais trop d'âme pour la mettre dans une chanson : effectivement je me sentais autant d'embarras pour donner de l'accent à un morceau tendre, que j'en aurais eu autrefois pour lire tout haut à quelqu'un l'épisode d'Eucharis ou d'Herminie. Toujours subitement transformée dans la personne qui était censée s'exprimer, je ne savais point imiter; j'éprouvais le sentiment à pein-

[1] Selon d'autres Cajon.

dre; ma respiration était précipitée, ma voix tremblante; il en résultait des difficultés que je ne pouvais vaincre qu'avec effort, par un chant sérieux et plat, car je n'irais pas être passionnée. *Mignard*, dont ma bonne-maman estimait beaucoup la politesse espagnole, avait commencé chez elle à m'enseigner la guitare; il continua de me donner des leçons à mon retour chez mon père; il ne m'avait pas fallu beaucoup de mois pour exécuter les accompagnements ordinaires : Mignard s'amusait à me rendre forte, et je devins effectivement plus habile que lui. Le malheureux en perdit la tête, comme on verra quand il sera temps de le dire. *Mozon* fut rappelé pour me perfectionner dans la danse, ainsi que M. *Doucet* pour l'arithmétique, la géographie, l'écriture et l'histoire.

Mon père me rendit le burin; il me borna dans un petit genre auquel il crut m'intéresser en y attachant du profit; car, m'ayant mis bientôt en état d'être utile, il me donnait à faire de petits ouvrages dont il partageait le prix avec moi, comptant à la fin de la semaine suivant le livre qu'il m'engageait à tenir. Cela m'ennuya; je ne trouvais rien de si insipide que de graver les bords d'une boîte de montre, ou de *friser* un étui; j'aimais mieux lire un bon livre que de m'acheter un ruban : je ne cachai pas mon dégoût; je ne fus point contrainte; je renfermai les burins, les onglettes, et je ne les ai jamais touchés depuis.

Je sortais tous les matins avec ma mère pour aller à la messe, après laquelle nous faisions quelquefois des emplettes ; passé ce temps, celui des leçons de mes maîtres et les repas, je me retirais dans mon cabinet pour lire, écrire et méditer. Les longues soirées me firent reprendre l'habitude du travail des mains, durant lequel ma mère avait la complaisance de lir tout haut plusieurs heures de suite. Ces lectures me plaisaient beaucoup ; mais comme elles ne me laissaient pas digérer les choses assez parfaitement à mon gré, elles m'inspirèrent l'idée de faire des extraits. Dans mon premier travail du matin, je couchai donc sur le papier ce qui m'avait le plus frappée la veille ; puis je reprenais le livre pour saisir les liaisons, ou pour copier un morceau que je voulais avoir dans son entier. Ce goût devint une habitude, besoin et passion ; mon père n'ayant qu'une petite bibliothèque que j'avais épuisée autrefois, je lisais des livres d'emprunt ou de louage ; je ne pouvais supporter l'idée de les rendre sans m'être approprié ce que j'en estimais le meilleur. Je coulai à fond de cette manière *Pluche*, *Rollin*, *Crévier*, le *père d'Orléans*, *Saint-Réal*, l'abbé de *Vertot* et *Mézeray* qui ressemble si peu au dernier ; Mézeray, le plus sec des écrivains, mais l'historien de mon pays que je voulais connaître. Ma bonne-maman Bimont n'était plus du monde ; mon petit oncle, fixé à Saint-Barthélemy, dans une meilleure

place que celle de maître des enfants de chœur, s'était fait pensionnaire du premier vicaire, l'abbé le Jay, qui tenait assez bonne maison, et chez lequel nous allions avec lui passer les soirs des dimanches et fêtes après l'office.

L'abbé le Jay était un bon vieillard, tout rond de taille et d'esprit, détestable prédicateur, confesseur impitoyable, casuiste, que sais-je encore! mais il entendait fort bien ses affaires; il avait su pousser et établir notaires à Paris ses deux frères, qui faisaient figure dans leur état, alors lucratif et considéré. Lui-même avait appelé pour tenir son ménage une de ses parentes, demoiselle d'Hannaches, grande haquenée sèche et jaune, à la voix rêche, fort entêtée de sa noblesse, ennuyant tout le monde de ses talents économiques et de ses parchemins. Mais enfin c'était une femme, et cela anime toujours la maison d'un prêtre; d'ailleurs elle savait entretenir l'abondance et la propreté sur la table de son cousin, grand amateur en ce genre. L'abbé le Jay trouvait agréable d'avoir un pensionnaire aimable comme l'abbé Bimont; sa table en était plus gaie, sa cousine de meilleure humeur, et sa partie de tric-trac immanquable: ma mère et la cousine devinrent partners; quant à moi, qui semble ainsi délaissée, je m'accommodais à merveille de la préoccupation de ces quatre personnes; car l'abbé le Jai tenait salon dans une grande bibliothèque que je mettais à contribution suivant mon bon plaisir

Ce fut une source où je puisai tant qu'il vécut : cela ne dura pas trois ans ; l'un de ses frères fit de mauvaises affaires; il en perdit l'esprit, languit six semaines, se jeta par la fenêtre et mourut de sa chute. Mademoiselle d'Hannaches, alors en procès pour la succession de son oncle *le capitaine*, fut accueillie par ma mère et fit chez elle un séjour de dix-huit mois. Dans cet intervalle, je fus son secrétaire ; j'écrivais ses lettres d'affaires ; je lui copiai sa chère généalogie ; je dressais des placets qu'elle présentait au premier président et au procureur général du parlement de Paris, établis administrateurs de pensions fondées par un Monsieur de Saint-Vallier, pour les pauvres demoiselles nobles; et je l'accompagnai quelquefois lorsqu'elle allait solliciter différentes personnes. Je remarquai fort bien que, malgré son ignorance, sa tournure empesée, son mauvais langage, son antique toilette et tous ses ridicules, on faisait honneur à son origine; on écoutait gravement les noms de ses auteurs dont elle répétait toujours l'énumération, et l'on s'employait pour appuyer ses demandes. Je rapprochais la réception décente qui lui était faite, de celle de Madame de Boismorel qui m'avait laissé des traces profondes ; je ne pouvais dissimuler que je valais mieux que Mademoiselle d'Hannaches, dont les quarante ans et la généalogie ne lui donnaient pas la faculté de faire une lettre qui eût le sens commun, ni qui fût lisible ; je trouvais le monde

bien injuste et les institutions sociales bien extravagantes.

Mais voyons un peu ce qu'étaient devenues mes amies de couvent. Mon *Agathe* m'écrivait de temps en temps de ces lettres tendres dont l'accent tout particulier à ces colombes gémissantes qui ne pouvaient se permettre que l'amitié, était encore avivé chez elle par son âme ardente; les petits coffres, les jolies pelotes et les bonbons les accompagnaient toutes les fois qu'il lui était possible de les y joindre : j'allais la voir de temps en temps; j'entrai même au couvent lors d'une fête qu'on donnait à la supérieure; privilége qu'on avait eu soin de m'assurer par une permission de l'archevêque, sollicitée à mon insu et présentée ensuite comme une faveur speciale dont je sentais bien le prix. Tout était en mouvement, les jeunes personnes bien parees, la salle commune ornée de fleurs, le réfectoire garni de friandises; il faut avouer que dans ces têtes de pauvres recluses, où l'on pouvait trouver de l'enfantillage, il régnait aussi je ne sais quoi d'aimable, d'ingénu, de gracieux, qui n'appartient qu'à la douceur des femmes, à la vivacité de leur imagination, à l'innocence de leurs ébats lorsqu'elles s'égayent entre elles loin de la présence d'un sexe qui les rend toujours plus sérieuses quand il ne les fait pas delirer. Un petit drame, fort médiocre, mais animé par les voix de jeunes filles exécutant en chœur quelques couplets, fut le premier

point du rassemblement; des danses folâtres lui succédèrent; des plaisanteries quelquefois heureuses, un rire badin, d'autant plus vif qu'il contrastait davantage avec la gravité habituelle, réalisaient les saturnales pour toutes les chères sœurs et leurs élèves. Le médecin de la maison vint à l'infirmerie visiter quelques malades; il fallut bien lui donner le spectacle de la fête; on l'amena sous un cloître décoré de guirlandes de verdure où l'on avait établi une sorte de foire : là, des jeunes professes vendaient des chansons, d'autres distribuaient des gâteaux; celle-ci tirait une loterie; celle-là disait la bonne aventure; les petits enfants portaient des corbeilles de fruits, et de ce côté l'on formait un concert. A l'arrivée de la perruque doctorale, les novices baissent leur voile; les grandes pensionnaires regardent si leur parure n'est pas dérangée; les plus jeunes filles prennent un air composé; moi-même je tiens ma guitare avec moins de négligence. Elle était suspendue devant moi par un ruban passé sur l'épaule; on avait voulu m'entendre, et les circonstances m'avaient inspiré deux couplets médiocres dont l'à-propos fut d'un grand effet. *Cajon* eût été content de ma manière de les chanter; car n'exprimant que des sentiments auxquels je pouvais m'abandonner, rien n'avait contraint mes accents. On désirait que je les répétasse devant le médecin; ce ne fut plus la même chose; la voix était moins sûre et l'expression comme

voilée; une vieille sœur le remarqua d'un air malin, en disant que ma figure en était plus touchante. Le médecin s'en alla; chacune fut bien aise qu'il partît, mais personne n'aurait voulu qu'il ne fût pas venu.

Sophie était retournée à Amiens dans sa famille; avant son départ, nous avions obtenu que nos mères se vissent; elles avaient, pour ainsi dire, consacré notre liaison, s'étaient réciproquement applaudies du choix de leur fille, et avaient souri aux promesses dont nous les avions faites témoins, de ne nous oublier jamais. Ç'a été plus vrai qu'elles ne le croyaient alors, malgré les modifications dont on jugera par la suite. Ma correspondance avec ma bonne amie devint très régulière; je lui écrivais toutes les semaines, plutôt deux fois qu'une : et que disiez vous donc, me demandera-t-on? — Tout ce que je voyais, pensais, sentais, appréciais; et certes! j'avais beaucoup à dire. Ces communications se facilitaient et se nourrissaient par elles mêmes; j'apprenais à réfléchir davantage en communiquant mes réflexions; j'étudiais avec plus d'ardeur, parce que je trouvais du plaisir à partager ce que j'avais acquis, et j'observais avec plus d'attention, parce que je me plaisais à décrire. Sophie m'écrivait moins; une famille nombreuse, une maison fréquentée,

beaucoup de devoirs de société, cette vie de province, très occupée de petites choses et remplie de visites qui n'apprennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée au jeu par amour du prochain, ne lui laissaient pas le temps de me dire, ni la faculté de recueillir autant de choses. Elle en mettait peut-être un plus grand prix à celle qu'elle recevait de moi et m'intéressait d'autant plus à les lui envoyer.

La mort de l'abbé le Jay m'ayant privée du secours de sa bibliothèque où j'avais trouvé des historiens, des mythologues, des Pères de l'Église et des littérateurs; *Catrou* et *Rouillé* qui appellent Horatius Coclès un généreux borgne; *Maimbourg*, d'aussi bon goût; *Berruyer*, qui écrivit l'histoire du peuple de Dieu, du style dont *Bitaubé* a écrit le poëme de Joseph: le chevalier *de Folard*, d'une toute autre tournure, et dont les détails militaires me paraissaient plus raisonnables que les réflexons des jésuites; l'abbé *Banier* qui m'amusait bien davantage que l'abbé *Fleury: Condillac* et le père *André* dont la métaphysique appliquée à l'éloquence, au *beau* dans tous les genres, me plut singulièrement, quelques poésies de *Voltaire*, et les Essais de morale de *Nicole:* les vies des *Pères du désert.* et celle de *Descartes* par *André Baillet;* l'histoire universelle de *Bossuet;* des lettres de *saint Jérôme,* et le roman de *Don Quichotte;* mille autre choses aussi

concordantes; il fallut bien avoir recours aux libraires.

Mon père n'étant pas dans le cas de choisir, demandait ce que je lui indiquais; mon choix se portait sur les ouvrages dont j'avais pris quelque idée, par citation ou autrement, dans ceux que j'avais déjà lus : je notai ainsi les traductions des anciens historiens, *Diodore de Sicile*, et autres; je voulus revoir l'histoire de mon pays dans un autre écrivain que Mézeray; je choisis l'abbé *Velly* et ses continuateurs, bien moins intéressants que lui en traitant des époques d'après lesquelles ils auraient dû l'être davantage s'ils avaient eu le même talent; *Pascal*, *Montesquieu*, *Locke*, *Burlamaqui;* nos principaux auteurs de *théâtre;* je n'avais point de plans ni de but que de connaître et de m'instruire; j'avais besoin d'exercer l'activité de mon esprit, d'alimenter mes goûts sérieux; j'avais besoin de bonheur, je ne pouvais le trouver que dans un grand développement de mes facultés; il résidait pour moi dans l'application. Je ne sais pas ce que je fusse devenue, si j'eusse été dans les mains de quelque habile instituteur; il est probable que, fixée sur un objet unique ou principal, j'aurais pu porter loin un même genre de connaissance ou acquérir un grand talent : en aurais-je été meilleure ou plus utile? c'est une question que je laisse à résoudre; mais certainement je n'eusse pas été plus heureuse; je ne connais rien de compara-

ble à la plénitude de vie, de paix, de satisfaction, de ce temps d'innocence et d'étude. Il n'était pourtant pas sans quelque trouble; la vie de l'homme sur la terre en est-elle jamais exempte?

J'avais ordinairement plusieurs lectures en train à la fois; les unes servant de travail, les autres tenant lieu de récréation; les ouvrages historiques de longue haleine étaient lus à voix haute, comme je l'ai indiqué, dans les soirées, qui devinrent presque le seul temps où je restasse avec ma mère; je passais tout le jour dans la solitude de mon cabinet, à extraire, à m'amuser, ou à réfléchir.

Dans les jours de repos de la belle saison, nous allions aux promenades publiques; mon père me conduisait avec soin pour voir toutes les expositions de tableaux ou de divers objets d'arts fréquentes à Paris dans le siècle du luxe et de cette espèce de prospérité. Il avait beaucoup de plaisir dans ces occasions, car il exerçait agréablement sa supériorité en me faisant remarquer ce qu'il connaissait mieux que moi, et il jouissait du goût qu'il me trouvait comme de son ouvrage. C'était là notre point de contact; nous étions dans ce cas véritablement en rapport. Il n'était insensible à aucune espèce de représentation, et l'on voyait aisément qu'il aimait assez à se montrer en public, donnant le bras à une jeune personne bien mise, dont la fraîcheur faisait quelquefois bourdonner à

ses oreilles des mots agréables ; si quelqu'un l'abordait avec incertitude sur la qualité de celle qu'il accompagnait, il disait *c'est ma fille*, avec un air modestement triomphant, dont je n'étais pas la dernière à m'apercevoir, et qui me touchait beaucoup sans m'enorgueillir ; car je n'y remarquais que sa tendresse. Si je venais à parler, on le voyait examiner dans les autres l'effet du son de ma voix, du bon sens que je pouvais montrer, et leur dire par ses regards : N'ai-je pas raison d'être fier ? Je sentais tout cela ; j'en étais quelquefois plus timide, sans malaise ; il me semblait que j'avais besoin de racheter par ma modestie la petite superbe de mon père.

Cependant ce monde, ces arts, l'imagination qu'ils éveillent, le goût de plaire, si naturel et si vif chez les femmes, mes études, la raison et la foi, comment tout cela s'arrangeait-il ? Voilà précisément l'origine de ce trouble dont je parlais tout à l'heure, et dont l'accroissement, les effets, méritent bien quelque développement, assez difficile à donner.

Chez le commun des hommes, naturellement faits pour sentir plus que pour penser, les passions portent les premières atteintes à la croyance, lorsque celle-ci a été donnée par l'éducation ; eh ! ce sont encore elles qui font naître des contradictions entre les principes qu'on a pu adopter, les désirs qu'ils ne sauraient éteindre, et les institutions d'un régime

mal calculé pour les accorder. Mais, dans une jeune tête réfléchissante, placée loin des écueils de la société, la raison s'inquiète la première, et elle fait examiner même avant d'avoir intérêt de douter. Cependant, si mes inquiétudes n'avaient pas pour objet des considérations personnelles, elles n'étaient pas pour cela indépendantes de ma sensibilité; je pensais par mon cœur, et ma raison en se conservant impartiale ne fut jamais indifférente.

La première chose qui m'ait répugné dans la religion que je professais avec le sérieux d'un esprit solide et conséquent, c'est la damnation universelle de tous ceux qui la méconnaissent ou l'ont ignorée. Lorsque, nourrie de l'histoire, j'eus bien envisagé l'étendue du monde, la succession des siècles, la marche des empires, les vertus publiques, les erreurs de tant de nations, je trouvai mesquine, ridicule, atroce, l'idée d'un créateur qui livre à des tourments éternels ces innombrables individus, faibles ouvrages de ses mains, jetés sur la terre au milieu de tant de périls et dans la nuit d'une ignorance dont ils avaient déjà tant souffert. — Je suis trompée sur cet article, c'est évident ; ne le suis-je pas sur quelqu'autre? Examinons. — Du moment où tout catholique a fait ce raisonnement, l'Eglise peut le regarder comme perdu pour elle. Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une soumission aveugle, et prêchent si ardemment cette foi religieuse qui

adopte sans examen et adore sans murmure ; c'est la base de leur empire ; il est détruit dès qu'on raisonne.

Après la cruauté de la damnation, l'absurdité de l'infaillibilité fut ce qui me frappa davantage, et je ne tardai pas à rejeter l'une comme l'autre. Que reste-il donc de vrai ? — Voilà ce qui devint l'objet d'une recherche continuée durant plusieurs années, avec une activité, quelquefois une anxiété d'esprit difficile à peindre. Les ouvrages critiques, les philosophes, les moralistes, les métaphysiciens devinrent mes lectures favorites ; j'étais à la piste de ce qui pouvait me les indiquer ; leur comparaison, leur analyse m'occupèrent essentiellement. J'avais perdu le Victorin, mon confesseur ; il était mort ce bon M. Lallement, à l'honnêteté, à la sagesse duquel j'aime à rendre encore ici témoignage. Dans la nécessité de lui choisir un successeur, mes vues s'étaient portées sur l'abbé Morel, attaché à ma paroisse et que j'avais vu chez mon oncle ; c'était un petit homme qui ne manquait pas d'esprit, et qui professait une grande austérité de principes ; ce fut ma raison déterminante. Lorsque ma foi s'ébranla, il en fut instruit tout le premier, car je n'ai jamais su dire que ce qui est : il s'empressa de me faire passer des apologistes et des défenseurs de la religion chrétienne ; me voilà donc avec l'abbé *Gauchat*, l'abbé *Bergier*, *Abbadie*, *Holland*, *Clarke*, etc. — Je les étudiais sévère-

ment; je faisais quelquefois des notes que je laissais dans le livre en le renvoyant à l'abbé Morel qui me demandait avec étonnement si c'était moi qui les avais écrites et conçues. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que ce fut dans ces ouvrages que je pris connaissances de ceux qu'ils prétendaient réfuter, et que j'y recueillais leurs titres pour me les procurer. Ainsi, le traité de la *Tolérance*, le *Dictionnaire* philosophique, les *Questions* encyclopédiques, le *Bon sens* du marquis d'Argens, les *Lettres juives*, l'*Espion Turc*, les *Mœurs*, l'*Esprit*, *Diderot*, *Dalembert*, *Raynal*, le *Système de la Nature*, passèrent successivement entre mes mains.

Les progrès de l'esprit ne se faisaient pas seuls : la nature avait aussi les siens dans tous les genres. Un premier de mai, à quatorze ans, elle avait fleuri tout à coup sans aucun effort ; comme une rose vive et fraîche qui s'entr'ouvre aux rayons puissants du soleil printanier. Quoique ma mère ne m'eût jamais dit précisément ce que je devais attendre, elle en avait assez exprimé en ma presence dans l'occasion, et ma bonne-maman surtout s'était trop amusée à me faire certaines prophéties, pour que je fusse etonnée de l'événement.

Je le remarquai avec une sorte de joie,

comme une initiation dans la classe des grandes personnes, et je l'annonçai à ma bonne mère qui m'embrassa tendrement, ravie de me voir passer si brillamment une époque dont elle s'inquiétait pour ma santé. Avant ce temps, j'avais été quelquefois tirée du plus profond sommeil d'une manière surprenante. L'imagination n'y était pour rien ; je l'exerçais sur trop de choses graves, et ma conscience timorée la gardait trop soigneusement de s'amuser à d'autres, pour qu'il lui fût possible de me représenter ce que je ne me permettais pas de chercher à comprendre. Mais un bouillonnement extraordinaire soulevait mes sens dans la chaleur du repos, et par la force d'une constitution excellente, opérait de soi-même un épurement qui m'était aussi inconnu que sa cause. Le premier sentiment qui en résulta fut, je ne sais pourquoi, une sorte de crainte : j'avais remarqué dans ma *Philotée*, qu'il ne nous est pas permis de tirer de nos corps aucune espèce de plaisir, excepté en légitime mariage ; ce précepte me revint à l'esprit : ce que j'avais éprouvé pouvait s'appeler un plaisir ; j'étais donc coupable, et dans le genre qui pouvait me causer le plus de honte et de douleur, puisque c'était celui qui déplaisait le plus à l'Agneau sans tache ! Grande agitation dans mon pauvre cœur, prières et mortifications. Comment éviter pareille chose ? car enfin je ne l'avais pas prévu ; mais à l'instant où je l'avais éprouvé, je ne m'étais pas

mise en peine de l'empêcher. La surveillance devint extrême. Je m'aperçus que telle situation m'exposait plus que telle autre ; je l'évitai scrupuleusement. L'inquiétude fut telle, qu'elle parvint ensuite à me réveiller avant la catastrophe. Lorsque je n'avais pu la sauver, je sautais au bas du lit, les pieds nus sur un carreau frotté, malgré le froid de l'hiver, et, les bras en croix, je priais le Seigneur de me garder des piéges du démon ; je m'imposais aussitôt quelque privation ; et il m'est arrivé de pratiquer à la lettre ce que le prophète-roi ne nous a transmis peut-être que comme une figure du style oriental, de mêler la cendre avec mon pain, en l'arrosant de mes larmes. J'ai fait plus d'un déjeuner en mettant de la cendre, au lieu de sel, sur une rôtie de beurre, par esprit de pénitence ; ces déjeuners ne me faisaient pas plus de mal que les accidents nocturnes pour la réparation desquels je me mettais à cet extravagant régime.

Je compris enfin que ce pouvait être des épreuves que le ciel permettait, pour nous tenir dans une humble défiance de nous-mêmes ; je me ressouvins des plaintes et des prières de saint Paul, pour être délivré de certain démon et de ses aiguillons importuns ; j'imaginais que c'était pour *cela* que saint Bernard se jetait quelquefois dans la neige ; que saint Jérôme couvrait son corps du cilice et de la haire, et que le jeûne était si fort recommandé aux aspi-

rants à la perfection. Comme j'étais humble et fervente, lorsque cela m'était arrivé ! Combien ma voix, ma contenance timide, ce teint encore plus animé, ces yeux humides et brillants, devaient ajouter d'expression à une physionomie où respiraient la candeur et la sensibilité ! Quel mélange d'innocence, de sentiments prématurés, de bon sens et de simplicité ! — En vérité, je suis presque heureuse d'être en prison pour me rappeler ces singularités piquantes que je ne m'étais jamais amusée à considérer, et qui me divertissent véritablement.

Je vois déjà les curieux s'inquiéter de ce que je pouvais en dire à confesse ; assurément ils n'ont pas plus de peine à l'imaginer que j'eus d'embarras pour m'en tirer. Le plus scrupuleux examen avait beau rassurer ma conscience sur la volonté. je revenais toujours au principe de *Philotée*, à l'argument en conséquence, et enfin si c'était une épreuve, encore fallait-il en parler au directeur. Comment s'y prendre ? quel nom donner ? quoi décrire ? Que pouvais-je exprimer ? « Mon père, je m'accuse... — Eh bien ! Que dire après ? » Le cœur me battait, le feu me montait au visage ; certaine sueur se répandait partout. « Je m'accuse... d'avoir eu des mouvements contraires à la chasteté chrétienne. » Ah ! la bonne phrase ! Santeuil ne fut pas plus content d'avoir trouvé sa rime, et Archimède la solution de son problème, que je me sentis aise de l'expression. Mais s'il m'en

demandait davantage ? — mais c'est à lui de savoir; moi, c'est tout ce que je puis dire. Je tremblai ce jour-là bien plus fort, en m'agenouillant dans le saint tribunal, et j'étais voilée jusqu'au menton. Je me dépêchai de soulager mon cœur de la plus grave de mes accusations. « Y avez-vous contribué ? — Je ne sache pas ; mais il n'y avait point de volonté. — N'avez-vous pas fait de mauvaises lectures ? — Jamais. — N'avez-vous pas nourri de mauvaises pensées ? — Oh non ! elles me font peur. — Hem ! après. » Je ne sais si le bon abbé Morel n'avait pas à se défendre alors de quelque mauvaise pensée; mais sa sage discrétion n'ajoutant rien de plus, je trouvai que son *Hem ! après*, valait un passé à l'ordre du jour, et qu'il fallait bien que je ne fusse pas coupable, comme j'avais eu peur de l'être ; cependant il eut soin, dans l'exhortation finale, de me recommander de veiller beaucoup sur moi-même, de me rappeler que la pureté angélique était la vertu la plus agréable au Seigneur, et autres banalités que je lisais tous les jours : je m'assurai que j'avais bien deviné, en jugeant que c'était une épreuve, et en faisant telles et telles applications de saint Paul et autres. Ma conscience fut délivrée d'un scrupule très fatigant, et je fus vigilante sans être agitée.

On ne sait pas le bien que produit pour toute la vie l'habitude de cette retenue, n'importe

comment elle est contractée; elle a pris sur moi un tel empire, que j'ai conservé par morale et par délicatesse la sévérité que j'avais par dévotion. Je suis demeurée maîtresse de mon imagination, à force de la gourmander; j'ai acquis une sorte d'éloignement pour tout plaisir brutal ou solitaire; et dans des situations périlleuses je suis restée sage par volupté, lorsque la séduction m'aurait entraînée à oublier la raison ou les principes. Je ne vois le plaisir, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme les sens, et ne point coûter de regrets. Avec une telle manière d'être, il est difficile de s'oublier et impossible de s'avilir; mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir. Je pourrais ajouter ici, comme en géométrie, C. C. Q. F. D. [1] Patience! nous avons le temps d'arriver à la preuve.

Aux sensations nouvelles d'un physique bien organisé, se joignirent insensiblement les modifications du désir de plaire : j'aimais à paraître *bien*, je me plaisais à l'entendre dire, et je m'occupais avec complaisance de ce qui pouvait m'en procurer l'agrément. C'est peut-être ici le lieu de faire mon portrait; autant le placer là qu'ailleurs. A quatorze ans, comme aujourd'hui, j'avais environ cinq pieds, ma taille avait acquis

[1] C'est ce qu'il fallait démontrer.

toute sa croissance; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très relevées; la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère : voilà pour le premier coup d'œil.

Ma figure n'avait rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression; à détailler chacun des traits, on peut se demander où donc en est la beauté? aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande; on en voit mille de plus jolies; pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand, son iris est d'un gris châtain; mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun, comme les cheveux, et bien dessiné, il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements; sérieux et fier, il étonne quelquefois; mais il caresse bien davantage, et réveille toujours. Le nez me faisait quelque peine, je le trouvais un peu gros par le bout; cependant considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. Le front large, peu couvert à cet âge, soutenu par l'orbite très élevé de l'œil, et sur le milieu duquel des veines en Y grec s'épanouissaient à l'émotion la plus légère, était loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physiono-

mistes indiquent pour ceux de la volupté. Lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle et l'ait moins goûtée. Le teint vif, plutôt que très blanc, des couleurs éclatantes, fréquemment renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, excitée par les nerfs les plus sensibles; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable, sans être petite, parce que ses doigts allongés et minces annoncent l'adresse et conservent de la grâce; des dents saines et bien rangées; l'embonpoint d'une santé parfaite; tels sont les trésors que la bonne nature m'avait donnés. J'en ai perdu beaucoup, surtout de ceux qui appartiennent à l'embonpoint et à la fraîcheur; ceux qui me sont restés cachent encore, sans que j'y emploie aucun art, cinq à six de mes années; et les personnes même qui me voient tous les jours, ont besoin que je leur apprenne mon âge pour me croire plus de trente-deux à trente-trois ans. Ce n'est que depuis mes pertes que je connais tout ce que j'avais; je ne savais pas son prix lorsque je le possédais, et peut-être cette ignorance en augmentait-elle la valeur : je ne le regrette point aujourd'hui, parce que je n'en ai pas abusé; mais si le devoir pouvait s'accorder avec mon goût pour laisser moins inutile ce qui me reste, je n'en serais pas fâchée.

Mon portrait a été dessiné plusieurs fois, peint et gravé : aucune de ces imitations ne

donne l'idée de ma personne[1]; elle est difficile à saisir, parce que j'ai plus d'âme que de figure, plus d'expression que de traits. Un artiste ordinaire ne peut la rendre; il est même probable qu'il ne la voit pas. Ma physionomie s'anime en raison de l'intérêt qu'on m'inspire, de même que mon esprit se développe en proportion de celui qu'on emploie avec moi. Je me trouve si bête avec tant de gens, que m'apercevant de mes ressources avec les personnes spirituelles, j'ai cru longtemps, dans ma bonhomie, que c'était à leur habileté que j'en étais redevable. Je plais généralement, parce que je craindrais d'offenser qui que ce fût; mais il n'appartient pas à tous de me trouver jolie et de sentir ce que je vaux. Il est tel vieillard, épris de lui-même, jaloux d'étaler sa petite science longuement acquise, qui pourrait me voir dix ans sans se douter que je susse autre chose que faire une addition et coudre une chemise. Camille Desmoulins a eu raison de s'étonner de ce qu'*à mon âge, et avec si peu de beauté*, j'avais ce qu'il appelle des adorateurs : je ne lui ai jamais parlé; mais il est à parier qu'avec un personnage de son espèce je serais froide et silencieuse, si je n'étais repoussante. Il n'a pas rencontré juste en me donnant une cour; je hais autant les galants que je méprise les esclaves, et j'entends

[1] Le camée de Langlois est la moins mauvaise
(*Note de Madame Roland.*)

parfaitement à éconduire les complimenteurs. J'ai besoin avant tout d'estime et de bienveillance; on m'admire après si l'on veut; mais il faut qu'on me distingue et me chérisse; cela ne manque guère quand on me voit souvent et qu'on a du bon sens et un cœur.

Ce goût de plaire qui soulève un sein naissant, qui fait éprouver une douce émotion aux regards flatteurs dont on s'aperçoit être l'objet, combiné singulièrement avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes principes, répandait sur ma personne, comme il prêtait à ma toilette, un charme tout particulier. Rien de plus décent que ma parure. de plus modeste que mon maintien; j'aimais qu'ils annonçassent la retenue; je n'y voulais que la grâce, et l'on en vantait l'agrément. Cependant ce renoncement au monde, ce mépris de ses pompes et de ses œuvres, continuellement recommandé par la morale chrétienne, s'accordaient mal avec les inspirations de la nature; leur contradiction me tourmentait d'abord; mais le raisonnement s'étendit nécessairement sur les règles de conduite, comme sur les mystères objets de la foi; je m'appliquai avec une égale attention à rechercher ce que je devais faire, et à examiner ce que je pouvais croire : l'étude de la philosophie, considérée comme la science des mœurs et la base de la félicité, devint mon unique étude; je lui rapportais mes lectures et mes observations.

Il m'arriva en métaphysique, en systèmes, ce que j'éprouvais en lisant des poëmes ; je me croyais transformée dans le personnage du drame qui avait le plus d'analogie avec moi, ou que j'estimais davantage : j'adoptais les opinions dont la nouveauté ou l'éclat m'avait frappée ; elles étaient miennes jusqu'à discussion nouvelle ou plus profonde. Ainsi, dans le genre controversiste, je me rangeai avec les auteurs de Port-Royal ; leur logique et leur austérité convenaient à ma trempe, tandis que je me trouvais un éloignement naturel pour le faux-fuyant et le doucereux jésuitisme. Lorsque je suivis les anciennes sectes des philosophes, je donnai la palme aux stoïciens ; je m'essayai comme eux à soutenir que la douleur n'était point un mal ; et cette folie ne pouvant durer, je m'obstinai du moins à ne jamais me laisser vaincre par elle ; mes petites expériences me persuadèrent que je pourrais endurer les plus grandes souffrances sans crier. Une première nuit de mariage renversa mes prétentions, que j'avais gardées jusque-là ; il est vrai que la surprise y fut pour quelque chose, et qu'une novice stoïcienne doit être plus forte contre le mal prévu, que contre celui qui frappe à l'improviste lorsqu'elle attend tout le contraire.

Durant deux mois, lisant Descartes et Mallebranche, j'avais regardé mon chat, quand il miaulait, comme une mécanique qui faisait son jeu ; mais en détachant ainsi le sentiment de

ses signes, il me semblait que je disséquais le monde et n'y voyais plus rien d'attachant; je trouvais bien plus doux de prêter à tout une âme, et j'aurais adopté celle de Spinosa plutôt que de m'en passer.

Helvétius me fit du mal; il anéantissait les plus ravissantes illusions; il me montrait partout un intérêt repoussant : que de sagacité pourtant! quels développements heureux! je me persuadai qu'Helvétius peignait les hommes tels qu'ils étaient devenus dans la corruption de la société; je jugeai qu'il était bon de se nourrir de cet auteur pour fréquenter sans être dupe ce qu'on appelle le monde; mais je me gardai bien d'adopter ses principes pour connaître l'homme proprement dit et m'apprécier moi-même; je me serais crue avilie; je me sentais capable d'une générosité qu'il ne reconnaît point. Avec quel charme je lui opposais les grands traits de l'histoire et les vertus des héros qu'elle a célébrés! je ne lisais point le récit d'une belle action que je ne me disse : « C'est ainsi que j'aurais agi. » Je me passionnais pour les républiques où je rencontrais le plus de vertus qui excitassent mon admiration, et des hommes dignes de mon estime; je me persuadais que leur régime était le seul convenable aux uns et aux autres; je ne me trouvais pas au-dessous des premières, je repoussais avec indignation l'idée de m'unir à un individu qui ne valût pas les seconds, et je me demandais en

gémissant pourquoi je n'étais pas née dans leur sein?

Nous fîmes un voyage à Versailles, ma mère, le petit oncle, Mademoiselle d'Hannaches et moi; ce voyage n'avait d'autre but que de me montrer la cour, le lieu qu'elle habitait, et de s'amuser de ce spectacle. Nous logeâmes dans le château. Madame Legrand, femme de la Dauphine, connue de l'abbé Bimont par son fils dont il était camarade et dont j'aurai à parler, n'étant pas de quartier, nous prêta son appartement. Il était sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché, qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler; la même précaution nous était nécessaire. Deux chambres, médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord était détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisance, telle était l'habitation dont un duc et pair de France s'honorait d'avoir la pareille pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des Majestés: c'était pourtant le rigoriste Beaumont. Les petits et grands couverts de toute la famille séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. Les connaissances de Madame Legrand nous procuraient des facilités; Mademoiselle d'Hannaches pénétrait partout fièrement, prête

à jeter son nom par la figure de quiconque lui aurait opposé de la résistance, et croyant que l'on devait lire sur son grotesque visage les six cents ans de sa noblesse prouvée. Elle reconnut deux ou trois gardes du roi dont elle nous donna fort exactement la généalogie, se trouvant précisément la parente de celui dont le nom était le plus ancien, et qui ne m'en paraissait pas moins fort petit garçon à la cour. La belle figure d'un petit collet tel que l'abbé Bimont, l'imbécile fierté de la laide d'Hannaches, n'étaient point trop déplacées dans ces lieux; mais le visage sans rouge de ma respectable maman et la décence de ma parure annonçaient du bourgeois; si mes yeux ou ma jeunesse faisaient dire quelques mots, cela sentait presque la protection, et me causait autant de déplaisir que les compliments de Madame de Boismorel. La philosophie, l'imagination, le sentiment et le calcul étaient également exercés chez moi. Je n'étais point insensible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignais qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissants et fort peu remarquables par eux-mêmes; j'aimais mieux voir les statues des jardins que les personnes du château; et ma mère me demandant si j'étais contente de mon voyage? — Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois, que je ne saurai que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc? — Sentir l'injustice

et contempler à tout moment l'absurdité. »

Je soupirais en songeant à Athènes, où j'aurais également admiré les beaux-arts, sans être blessée par le spectacle du despotisme ; je me promenais en esprit dans la Grèce, j'assistais aux jeux olympiques, et je me dépitais de me trouver française. Ainsi frappée de tout ce que m'avait offert le beau temps des républiques, je glissais sur les orages dont elles avaient été agitées : j'oubliais la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savais pas que le ciel me réservait pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent les victimes, et participer à la gloire d'une persécution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arrachent point un regret ni un soupir ; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlements, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers ; je me procurais toutes leurs remontrances, et celles-là me plaisaient davantage dont les vérités étaient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendait toujours davantage ; mon propre bonheur et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de très bonne heure ; le besoin de connaître me fit ensuite dévorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnait ; les rapports de mon es-

pèce avec la divinité si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon attention; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

Au milieu des doutes, de l'incertitude et des recherches relatives à ces grands objets, je résumai promptement que l'*unité* du moi personnel, si je puis ainsi parler, c'est-à-dire le plus grand accord entre les opinions et la conduite, était nécessaire au bien-être individuel; il faut donc bien examiner ce qui est juste, et quand il est une fois reconnu, le pratiquer rigoureusement. Or, il est une sorte de justice à observer avec soi-même, quand on vivrait seul au monde; il faut régler ses propres affections, ses habitudes, pour n'être l'esclave d'aucune. Un être est *bon* en soi, lorsque toutes ses parties concourent à sa conservation, à son maintien ou à sa perfection : cela est vrai au moral comme au physique. La justesse de l'organisation, l'équilibre des humeurs, constituent la santé; des aliments sains, un exercice modéré la conservent. La proportion des désirs, l'harmonie des passions forment la constitution morale dont la sagesse peut seule assurer l'excellence et la durée. Ses premiers principes se fondent dans l'intérêt même de l'individu; et, à cet égard, il est vrai de dire que la vertu n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs.

Mais la vertu proprement dite ne prend naissance que dans les rapports d'un être avec ses

semblables; on est sage pour soi, et vertueux avec autrui. En société, tout devient relatif; il n'est plus de bonheur indépendant; on est obligé de sacrifier une partie de celui dont on pourrait jouir, pour ne point s'exposer à le perdre entièrement, et s'assurer d'en conserver toujours une bonne portion à l'abri de toute atteinte. Ici, le calcul même est encore en faveur de la raison; quelque laborieuse que soit la vie des gens de bien, elle l'est moins que celle des méchants. On est rarement tranquille quand on se met en opposition avec l'intérêt du plus grand nombre; il est impossible de se dissimuler qu'on est environné d'ennemis ou d'individus prêts à le devenir; et cette situation est toujours pénible, quelque flatteuses que soient ses apparences. Ajoutez à ces considérations le sublime instinct que la corruption peut égarer, mais qu'une fausse philosophie ne saurait anéantir, qui nous porte à admirer et aimer la sagesse et la générosité dans les actions, comme la symétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts [1], et nous

[1] J'écris ceci le 4 septembre, à 11 heures du soir, au bruit des rires qui se font dans la pièce voisine. Les actrices du théâtre Français arrêtées hier, amenées à Sainte-Pélagie, ont été conduites aujourd'hui chez elles, pour la levée des scellés, et réintégrées dans la prison où l'officier de paix soupe et se divertit avec elles. Le repas est joyeux et bruyant: on entend voltiger les gros propos, et les vins étrangers petillent. Le lieu, les objets, les personnes, mon occupation forment un contraste qui me paraît piquant.

(*Note de Madame Roland.*)

aurons la source des vertus humaines, fort indépendante de tout système religieux, des billevesées de la métaphysique et des impostures des prêtres.

Dès que je me fus bien démontré ces vérités, je respirai avec joie; elles m'offraient un port dans la tourmente, et je pouvais maintenant examiner avec moins d'anxiété ce qu'il y avait d'erreurs dans la croyance des nations et dans les institutions sociales. La belle idée d'un Dieu créateur dont la providence veille sur le monde, la spiritualité de l'âme, son immortalité, cet espoir consolateur de la vertu persécutée, ne seraient-elles que d'aimables et brillantes chimères? Que de nuages environnent ces questions difficiles! Que d'objections multipliées lorsqu'on veut les traiter avec une rigueur mathématique! — Non, l'esprit humain n'est point appelé à les voir jamais dans le jour d'une parfaite évidence: mais qu'importe à l'âme sensible de ne pouvoir les démontrer! ne lui suffit-il pas de les sentir!

Dans le silence du cabinet et la sécheresse de la discussion, je conviendrai avec l'athée ou le matérialiste de l'insolubilité de certaines questions; mais au milieu de la campagne et dans la contemplation de la nature, mon cœur ému s'élève au principe vivifiant qui les anime, à l'intelligence qui les ordonne, à la bonté qui m'y fait trouver tant de charmes; lorsque des murs immenses me séparent de ce que j'aime,

quand tous les maux de la société nous frappent ensemble comme pour nous punir d'avoir voulu son plus grand bien, je vois au delà des bornes de la vie le prix de nos sacrifices et le bonheur de nous réunir.

Comment? de quelle manière? je l'ignore; je sens seulement que cela doit être ainsi.

L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit, je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage; mais il lui manque un sens, et mon âme ne se fond point entièrement avec la sienne: il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâce. Je ne suis pas parvenue tout à coup à cette assiette ferme et paisible dans laquelle, jouissant des vérités qui me sont démontrées, m'abandonnant avec confiance aux sentiments heureux, je me résigne à ignorer ce que je ne saurais connaître, sans m'inquiéter jamais des opinions d'autrui. Je trace en peu de mots le résultat de quelques années de méditation, d'étude, dans le courant desquelles j'ai quelquefois participé à l'exigence du déiste, la rigueur de l'athée, l'insouciance du sceptique. Mais toujours de bonne foi, parce que je n'avais aucun intérêt à changer ma croyance pour relâcher mes mœurs dont la règle était établie pour moi au delà de tous les préjugés possibles, j'ai eu l'agitation du doute, sans les tourments de la crainte. Je me conformais au culte établi, parce que mon âge mon

sexe, ma situation m'en faisaient un devoir; incapable de tromper, je disais à l'abbé Morel Je viens à confesse pour édifier mon prochain et ne pas inquiéter ma mère, mais je ne sais trop ce dont je puis m'accuser; mon état est si calme et mes goûts sont si simples, que ma conscience ne me reproche rien, quoique je n'aie pas grand mérite à bien faire. Cependant je suis quelquefois trop occupée du désir de plaire, et je m'abandonne à de trop vives impatiences contre ma bonne ou tout autre, quand il se fait quelque chose de travers. Je n'apporte peut-être pas non plus assez d'indulgence dans mes jugements, et sans la manifester, je prends trop aisément en aversion les personnes qui me paraissent sottes ou maussades; je veux m'observer à cet égard. Enfin, dans les exercices de religion, j'apporte trop de distraction et de froideur, car je conviens qu'il faut mettre de l'attention à tout ce qu'on croit utile de faire, par quelque raison que ce puisse être.

Le bon abbé Morel, qui avait épuisé sa bibliothèque et sa rhétorique pour me conserver croyante, s'accommodait avec bon sens de me trouver raisonnable; il m'exhortait à me défier de l'esprit d'orgueil, me représentait de son mieux les douceurs de la religion, me donnait l'absolution dans sa sagesse, et était encore assez content que j'allasse deux ou trois fois l'an à la sainte table, par tolérance philosophique, puisque ce n'était plus l'œuvre de la foi. J'allais

prendre la divine nourriture en songeant à ce qu'avait dit Cicéron, qu'après toutes les folies des hommes à l'égard de la divinité, il ne leur restait plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. Ma mère prenait chaque jour un caractère de piété qui me permettait moins de m'éloigner des pratiques ordinaires, et je ne craignais rien tant que de l'affliger. Cependant elle me laissait lire tout ce que je voulais.

L'abbé Legrand, ami de l'abbé Bimont, venait quelquefois chez elle; c'était un homme d'un excellent jugement, qui n'avait de son état que la robe dont il était encore assez embarrassé. Sa famille l'avait fait prêtre, parce que de trois frères il fallait en mettre un dans l'église; aumônier du prince de Lamballe, pensionné après sa mort par Penthièvre, il s'était fixé dans une paroisse pour être quelque part et rapproché de son ami pour le plaisir de le voir. Affecté d'une grande faiblesse de vue, il devint aveugle très jeune, et cette circonstance, ajoutant à son goût pour la réflexion, acheva de le rendre très méditatif. Il aimait à causer avec moi et m'apportait souvent des livres; c'était presque toujours des ouvrages de philosophie sur les principes desquels il s'entretenait fort librement. Ma mère ne discutait guère; je n'osais pas pousser les choses très loin; mais enfin elle ne m'empêchait pas de lire et ne blâmait pas ce choix de lectures.

Un Genevois, horloger, en relation d'affaires

avec mon père, bon homme qui avait toujours un livre parmi ses outils et une assez jolie bibliothèque qu'il connaissait mieux que maints grands seigneurs ne connaissaient la leur, m'offrit l'usage de ce petit trésor de mon goût, et je profitai de sa complaisance. Ce bon M. Moré avait un sens droit et ne raisonnait pas seulement son art, mais encore la morale et la politique; et s'il s'exprimait avec difficulté, avec une lenteur que mon impatience avait quelque peine à supporter, du moins il partageait avec la plupart de ses compatriotes cette solidité de raison qui fait pardonner l'absence des agréments. C'est de lui que j'eus Buffon et beaucoup d'autres ouvrages; je cite celui-là pour rappeler ce que j'ai dit plus haut de la discrétion avec laquelle je le lus; la philosophie, en développant la force de mon âme et me donnant de la hardiesse dans l'esprit, n'ôtait rien aux scrupules du sentiment et à la susceptibilité de mon imagination de laquelle j'avais tant à me défendre.

La physique d'abord, puis les mathématiques, exercèrent pendant quelque temps mon activité; *Nollet*, *Réaumur*, *Bonnet*, qui rêve quand les autres décrivent, m'amusèrent à leur tour, ainsi que *Maupertuis*, qui fait des jérémiades même en décrivant les plaisirs des limaçons; enfin *Rivard* m'inspira l'envie de devenir géomètre. Guéring, marbrier et arpenteur, homme sage et doux dans sa simplicité, venant un jour pour entretenir mon père, me trouva tellement

collée sur l'in-4° de Rivard, que je ne m'étais pas aperçue de son arrivée. Il entra en conversation avec moi, et m'observa que les éléments de *Clairaut* me conviendraient beaucoup mieux pour les notions que je désirais prendre; le lendemain, il m'apporta l'exemplaire qui était en son pouvoir. Je trouvai véritablement une réduction simple des premiers principes, et combinant à la fois que cet ouvrage m'était utile et qu'il ne me convenait point d'en priver le propriétaire aussi longtemps que j'aimerais à le conserver, je pris tout uniment le parti de le copier d'un bout à l'autre, y compris ses six planches. Je ris de cette opération chaque fois que je me la rappelle. Tout autre que moi aurait désiré de faire acheter l'ouvrage; l'idée ne s'en présenta même pas; celle de le copier me vint aussi naturellement que celle de piquer un patron de dessin, et fut presque aussitôt réalisée : c'était un petit in-8°. Je dois avoir encore dans mes paperasses ce plaisant manuscrit. La géométrie m'amusa tant qu'il ne fut pas besoin d'algèbre; la sécheresse de celle-ci me dégoûta dès que j'eus passé les équations du premier degré; j'envoyai par delà les ponts, la multiplicité des fractions, et je trouvai qu'il valait mieux lire de beaux vers que de me dessécher sur des *radicaux*. En vain, quelques années après, M. Roland, me faisant la cour, tenta de rappeler cet ancien goût; nous fîmes beaucoup de chiffres; mais la raison par x ne me parut ja-

mais assez aimable pour me fixer longtemps.

---

5 septembre. *Je coupe ce cahier pour joindre dans la petite boîte ce qui en est écrit; car, lorsque je vois décréter une armée révolutionnaire, former de nouveaux tribunaux de sang, la disette menacer, et les tyrans aux abois, je me dis qu'ils vont faire de nouvelles victimes, et que personne n'est assuré de vivre vingt-quatre heures.*

La correspondance de Sophie faisait toujours l'un de mes grands plaisirs; les liens de notre amitié s'étaient resserrés dans les voyages qu'elle avait faits plusieurs fois à Paris. Mon cœur sensible avait besoin, je ne dirai pas d'une chimère, mais d'un objet principal et surtout de confiance et de communications; l'amitié me les présentait, je la nourrissais avec délices. Ma façon d'être avec ma mère, si douce qu'elle fût, ne m'aurait pas tenu lieu de cette affection; elle conservait quelque chose de cette gravité qu'emporte le respect d'une part et l'autorité de l'autre. Ma mère pouvait tout savoir, je n'avais rien à lui cacher; mais je ne pouvais pas tout lui dire : une mère reçoit des aveux, on ne fait de confidence qu'à son égale.

Aussi, sans me demander à lire les lettres

que j'écrivais à Sophie, ma mère était bien aise que je les lui laissasse voir, et notre arrangement à cet égard avait quelque chose de plaisant ; nous nous étions entendues sans nous rien dire. Lorsqu'il m'arrivait des nouvelles de ma bonne amie, régulièrement toutes les semaines, je lisais quelques phrases de sa lettre, mais je ne la communiquais point. Lorsque je lui avais écrit, je laissais sur ma table durant un jour ma lettre toute pliée et suscrite sans être cachetée ; ma mère ne manquait guère de saisir un instant pour y jeter les yeux, rarement en ma présence ; ou s'il lui arrivait de le faire ainsi, j'avais aussitôt quelque raison de m'éloigner ; qu'elle l'eût fait ou non, l'intervalle supposé nécessaire pour qu'elle le fît s'étant écoulé, je fermais ma lettre, non pas toujours sans y avoir ajouté un *post-scriptum*. Il ne lui est jamais arrivé de me parler de ce qu'elle avait ainsi lu ; mais je ne manquais point de faire connaître par là tout ce que je voulais qu'elle sût de mes dispositions, de mes goûts, de mes opinions[1] ; je les exposais avec une liberté que je n'aurais osé prendre avec elle. Ma franchise n'y perdait rien ; car je sentais avoir droit de l'exercer, sans qu'on eût celui de ne pas la trouver bonne.

[1] La correspondance de Madame Roland avec les demoiselles Cannet a été publiée en 1841, 2 vol. in-8°. On peut juger par cette phrase mieux que par toute autre, quel doit être l'intérêt de ces lettres si nombreuses.

J'ai souvent réfléchi depuis que si j'avais été à la place de ma mère, j'aurais voulu devenir entièrement l'amie de ma fille; or si j'ai des regrets aujourd'hui, c'est que la mienne ne me ressemble pas davantage; nous irions de pair à compagnon, et je serais heureuse. Mais ma mère, avec beaucoup de bonté, avait de la froideur; elle était plus sage encore que sensible, plus mesurée qu'affectueuse. Peut-être encore apercevait-elle chez moi un essor qui me conduirait plus loin qu'elle; sa manière me laissait aller sans contrainte et sans familiarité. Elle n'était point caressante, quoique ses yeux respirassent la tendresse et fussent ordinairement fixés sur moi; je sentais son cœur, il pénétrait le mien; mais la réserve de sa personne m'en inspirait une que je n'aurais point eue avec elle; on eût dit qu'une plus grande distance se trouvait entre nous depuis que j'étais sortie de l'enfance. Ma mère avait une dignité, touchante il est vrai, mais enfin c'était la dignité; les transports de mon âme brûlante en étaient réprimés, et je n'ai bien connu toute l'étendue de mon attachement pour elle que par le désespoir et le délire où me jeta sa perte.

Nos journées s'écoulaient dans un calme délicieux; j'en passais la plus grande partie à mes études solitaires, toute transportée dans l'antiquité dont je suivais l'histoire et les arts, dont j'examinais les opinions et les préceptes. La messe le matin, quelques heures de lecture

commune, les repas et les sorties étaient les seules époques de ma réunion avec ma mère. Les sorties étaient rares; et lorsqu'il venait des visites que je ne goûtais pas, je savais fort bien rester dans mon petit cabinet que ma bonne mère n'aurait pas voulu me jouer le mauvais tour de me faire quitter. Tous les dimanches et fêtes étaient consacrés à la promenade; souvent elle se faisait au loin; bientôt elle s'y dirigea plus constamment par la préférence que je témoignai pour la campagne sur les jardins parés de la capitale. Je n'étais point insensible au plaisir de paraître quelquefois dans les promenades publiques; elles offraient alors un spectacle très brillant, dans lequel la jeunesse avait toujours un rôle agréable. Les grâces de la personne y recevaient constamment des hommages que la modestie ne peut se dissimuler, et dont le cœur d'une jeune fille est toujours très avide. Mais ils ne suffisaient point au mien; j'éprouvais, après ces promenades, durant lesquelles mon amour-propre fort éveillé était aux aguets de tout ce qui pouvait me faire paraître avec avantage, et m'assurer que je n'avais pas perdu mon temps, un vide insupportable, une inquiétude et un dégoût qui me faisaient payer trop cher les plaisirs de la vanité. Habituée à réfléchir, à me demander compte de mes sensations je recherchais péniblement les causes de ce malaise et ma philosophie s'exerçait alors pleinement

Est-ce donc pour briller aux yeux, comme les fleurs d'un parterre, et recevoir quelques vains éloges, que les personnes de mon sexe sont formées à la vertu, qu'elles acquièrent des talents! — Que signifie ce désir extrême de plaire dont je me sens dévorée, et qui ne me rend point heureuse lors même qu'il semblerait devoir être satisfait? Que m'importe les regards curieux, les compliments doucement murmurés d'une foule que je ne connais point, et qui est peut-être composée de gens que je n'estimerais guère s'ils m'étaient connus? Suis-je donc au monde pour dépenser mon existence en soins frivoles, en sentiments tumultueux?

— Ah! sans doute, j'ai une meilleure destination; cette admiration qui m'enflamme pour tout ce qui est beau, sage, grand et généreux, m'apprend que je suis appelée à le pratiquer, les devoirs sublimes et ravissants d'épouse et de mère seront un jour les miens : c'est à me rendre capable de les remplir que doivent être employées mes jeunes années; il faut que j'étudie leur importance, que j'apprenne, en réglant mes propres inclinations, comment diriger un jour celles de mes enfants; il faut que dans l'habitude de me commander, le soin d'orner mon esprit, je m'assure les moyens de faire le bonheur de la plus douce des sociétés, d'abreuver de félicité le mortel qui méritera mon cœur, de faire rejaillir sur tout ce qui nous environ-

nera celle dont je le comblerai et qui devra être tout entière mon ouvrage.

Mon sein s'agitait à ces pensées; mon cœur ému, gonflé, attendri, me faisait verser des larmes abondantes; il s'élevait alors à l'intelligence suprême, à cette cause première, cette providence, que sais-je? ce principe du sentiment et de la pensée qu'il avait besoin de croire et de reconnaître : — O toi! qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte, et la plus convenable au bien de mes frères! — Cette prière naïve, simple comme le cœur qui la dictait, est devenue ma seule prière; jamais la philosophie dissertante, ni aucune espèce d'égarement n'a pu en dessécher la source. Du milieu du monde et du fond d'une prison, je l'ai faite avec le même abandon : je la prononçai avec transport dans les circonstances brillantes de ma vie; je la répète dans les fers avec résignation; jalouse, dans les premières, de me défendre de toute affection qui n'eût point été à la hauteur de ma destinée; soigneuse, dans les autres, de conserver la force nécessaire pour soutenir les épreuves auxquelles je suis exposée. Persuadée qu'il est, dans le cours des choses, des événements que la sagesse humaine ne saurait prévenir; convaincue que les plus malheureux ne peuvent accabler une âme saine; qu'enfin la paix avec soi-même, la soumission à la nécessité, sont les

éléments du bonheur et constituent la véritable indépendance du sage et du héros.

La campagne me présentait des objets bien plus analogues à mes habitudes méditatives, à cette disposition recueillie, tendre et mélancolique, fortifiée par la réflexion et les développements d'un cœur sensible. Nous allions souvent à *Meudon*, c'était ma promenade favorite; je préférais ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne, aux décorations de Bellevue, aux allées peignées de Saint-Cloud. « Où irons-nous demain, s'il fait beau, disait mon père, le soir des samedis d'été? » Puis il me regardait en souriant. « A Saint-Cloud? Les eaux doivent jouer, il y aura du monde! — Ah, papa!... Si vous vouliez aller à Meudon, je serais bien plus contente! » A cinq heures du matin, le dimanche, chacun était debout; un habit léger, frais, très simple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçaient les projets du jour. Les odes de Rousseau, un volume de Corneille ou autre, faisaient tout mon bagage. Nous partions tous les trois; on allait s'embarquer au Pont-Royal que je voyais de mes fenêtres, sur un petit batelet qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide, nous conduisait aux rivages de Bellevue, non loin de la verrerie dont on aperçoit d'une grande distance l'épaisse et noire fumée. Là, par des sentiers es-

carpés, nous gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle, sur la droite et un peu élevée, nous remarquâmes une petite maisonnette qui devint l'une de nos stations. C'était le logis d'une laitière, femme veuve qui vivait là avec deux vaches et quelques poules. Comme il était pressant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous servirait de pause au retour, et que la ménagère nous y donnerait une jattée de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon que toutes les fois que nous montions l'avenue, nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le soir ou le lendemain elle nous verrait, et qu'elle n'oubliât point la jattée de lait. Cette bonne vieille nous accueillait fort bien; le goûter rustique assaisonné d'un peu de pain bis et de fort bonne humeur se passait toujours comme une petite fête qui laissait quelques souvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner se faisait chez l'un des suisses du parc; mais l'envie que j'avais de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts.

Un jour, après avoir longtemps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans un espace solitaire, fort dégagé, auquel aboutissait une allée de grands arbres, sous lesquels on voyait rarement des promeneurs; quelques autres arbres épars sur une pelouse charmante voilaient pour ainsi dire une petite

maison à deux étages fort proprement bâtie — Qu'est-ce que cela ? — Deux jolis enfants jouaient devant la porte ouverte ; ils n'avaient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère, si communes dans les campagnes : nous approchons, nous apercevons sur la gauche un jardin potager où travaillait un vieillard. Entrer, converser avec lui fut bientôt fait ; nous apprîmes que ce local s'appelait *Ville-Bonne* ; que celui qui l'habitait était *Fontainier* du *Moulin-Rouge*, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisaient les eaux dans quelques parties du parc : que les faibles appointements de cette place soutenaient en partie un jeune ménage dont nous voyions les petits enfants, et dont lui vieillard était le grand-père ; que les soins de la famille occupaient la femme, tandis qu'il cultivait ce jardin dont son fils allait vendre les produits à la ville dans ses moments de loisir. Le jardin était un carré long, divisé en quatre portions, autour desquelles étoit ménagée une allée assez large ; un bassin occupait le centre et fournissait des moyens d'arrosement ; au fond, une niche d'ifs, sous laquelle était un grand banc de pierre offrait le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes rendaient l'aspect du jardin riant et gracieux ; le vieillard, robuste et content, me rappelait celui des bords du Galéze, que Virgile a chanté ; il causait avec plaisir et bon sens et s'il ne fallait que des goûts simples pour apprécier une telle

rencontre, mon imagination ne manquait pas d'y joindre tout ce qui pouvait lui prêter des charmes. Nous nous informons si l'on n'est pas dans l'usage de recevoir des étranger ? « Il n'en vient guère, nous dit le vieillard, ce lieu est peu connu; mais quand il s'en présente, nous ne refusons pas de leur servir ce que renferment la basse-cour et le jardin. » Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la salade, sous un joli berceau de chèvrefeuille derrière la maison. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable, mon cœur se dilatait dans l'innocence et la joie d'une situation charmante. Je caressai beaucoup les petits enfants; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien aise de nous avoir reçus : on parla de deux chambres de leur maison dont ils pourraient disposer pour les personnes qui voudraient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper.

Ce doux projet n'a point été réalisé; jamais je ne suis retournée à Ville-d'Avray, car nous visitions Meudon depuis longtemps lorsque nous fîmes cette découverte, et nous avions adopté une auberge du village pour y coucher lorsque deux fêtes de suite nous permettaient de prolonger notre absence. C'est dans cette auberge qu'on appelait je crois la *Reine de France*, qu'il nous arriva une chose plaisante. Nous occupions une chambre à deux lits dans le plus grand

desquels je couchais avec ma mère ; l'autre, dans un coin de la chambre, servait à mon père seul : il venait de se coucher certain soir, lorsque l'envie d'avoir ses rideaux très exactement fermés les lui fit tirer si ferme, que le ciel du lit tomba et lui fit couverture complète ; après un petit mouvement de frayeur, nous nous prîmes tous à rire de l'aventure, tant le ciel avait tombé juste pour envelopper mon père sans le blesser. Nous appelions de l'aide pour le débarrasser : la maîtresse du logis arrive ; étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie avec l'air de la plus grande ingénuité : « Ah ! mon Dieu, comment cela est-il possible ! il y a dix-sept ans qu'il est posé ; il n'avait jamais bougé ! » Ce raisonnement me fit plus rire encore que la chute du ciel de lit ; j'ai trouvé souvent à l'appliquer, ou plutôt à lui comparer les arguments que j'entendais faire en société ; et je disais tout bas à ma mère : « Cela vaut les dix-sept ans du lit pour prouver son inébranlabilité. »

Aimable Meudon ! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourrait la compléter un jour ; mais avec ce charme d'un désir sans impatience, qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir ! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillants orchis ! Comme j'aimais à me reposer sous ces grands arbres, non loin de clairières

où je voyais quelquefois passer la biche timide et légère! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe, et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avais préparé, se livraient au sommeil de l'après-dîner, je contemplais la majesté de tes bois silencieux, j'admirais la nature, j'adorais la Providence dont je sentais les bienfaits; le feu du sentiment colorait mes joues humides, et les charmes du paradis terrestre existaient pour mon cœur dans tes asiles champêtres! Le récit de mes promenades et du bonheur qu'elles me faisaient goûter avait sa place dans ma correspondance avec Sophie; quelquefois ma prose était coupée de vers; enfants irréguliers, mais faciles et parfois heureux, d'une âme pour qui tout était vie, tableau, félicité.

Sophie, comme je l'ai déjà observé, se trouvait jetée dans un monde où elle n'avait point les agréments dont elle me voyait jouir dans ma solitude; je connus quelques personnes de sa famille, et j'appris dans leur société à goûter plus encore le prix de ma retraite.

Elle descendait à Paris, dans ses voyages avec sa mère, chez des cousines, qu'on appelait les demoiselles *de Lamotte;* c'étaient deux vieilles filles; l'une, dévote atrabilaire, ne quittait point sa chambre où elle disait des orémus, grondait les domestiques, tricotait des bas, et raisonnait assez pertinemment de ses affaires d'intérêt;

l'autre, bonne personne, se tenait au salon, faisait les honneurs du logis, lisait des psaumes, et jouait sa partie : toutes deux mettaient beaucoup d'importance à l'avantage d'être nées *demoiselles*, concevaient difficilement qu'on pût faire sa société de personnes dont le père n'eût pas été du moins ennobli; et, sans oser s'en servir, gardaient le *sac* que leur mère s'était fait porter à l'église, comme un titre de famille. Elles avaient pris auprès d'elles une jeune personne, leur parente, dont elles se proposaient d'augmenter la petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme. Mademoiselle d'*Hangard*, c'était cette jeune personne, était une grosse brune, très fraîche, d'une santé robuste et presque effrayante, dont la tournure provinciale ne cachait point du tout un caractère un peu brusque et un esprit fort commun. La pièce la plus curieuse de la maison était l'avocat *Perdu*, homme veuf qui avait mangé son bien à ne rien faire; que sa sœur (la mère de ma Sophie) avait mis en pension chez les cousines, pour qu'il passât décemment les dernières années de sa vie inutile. M. Perdu, gras et pouponné par merveilles, consacrait la plus grande partie de la matinée à soigner sa personne, mangeait longuement en médisant des mets, passait à disserter au Luxembourg plusieurs heures de chaque journée qu'il terminait par un piquet. Il attachait à la *gentilhommerie* plus d'importance encore que ses vieilles cousines,

et se piquait d'en avoir les airs, d'en dicter les préceptes. Je ne l'appelais jamais que le *commandeur* quand je parlais à Sophie de son oncle, tant il me paraissait ressembler au *commandeur* du Père de famille. Le *commandeur* donc avait toujours avec ses nièces ce ton de supériorité qu'il prétendait assaisonner de tous les égards de la politesse; mais ses procédés étaient bizarres avec Mademoiselle d'Hangard, dont la fraîcheur et la vue habituelle réveillant son imagination, lui inspirait je ne sais quoi qu'il n'aurait osé avouer, et qui lui donnait quelquefois de l'humeur contre son neveu.

Ce neveu, qu'on appelait *Selincourt*, était un grand jeune homme, de figure et de voix douces, ressemblant un peu à sa sœur Sophie, causant avec esprit, ayant des manières agréables qu'une sorte de timidité ne déparait point; du moins elle me semblait ainsi, lors même que je m'apercevais qu'elle était plus marquée avec moi. Les vraisemblances et les vœux de la famille paraissaient en faire le prétendant de Mademoiselle d'Hangard.

Quant à la société des demoiselles de Lamotte, elle était formée d'un comte d'*Essales*, devenu chevalier de Saint-Louis au Canada, où il avait épousé la fille du gouverneur; se tenant toujours à cent lieues du canon, ignorant, avantageux, bavard, il venait faire sa partie avec une marquise de *Caillavelle*, espèce de douairière, près de laquelle il avait plus d'un jeu que ne

distinguaient point les bonnes vieilles. Madame *Bernier*, grande janséniste, femme de bon sens d'ailleurs, dont le mari avait quitté le parlement de Bretagne lors de l'affaire de la Chalotais [1], paraissait mais plus rarement dans cette maison avec ses deux filles, la savante et la dévote. Le cœur tendre de celle-ci m'aurait attirée; mais son col penché portait difficilement une tête si fort absorbée qu'il n'y avait plus de place pour aucune espèce de raisonnement; la savante, avec un peu trop de babil, avait du jugement et du goût, assez pour racheter une figure repoussante.

M. de *Vouglans* brochait sur le tout; il n'est pas nécessaire de tracer son portrait pour quiconque a lu les *Motifs de ma foi en Jésus-Christ, par un magistrat*, et le recueil des *Lois criminelles*, compilation laborieuse, où le fanatisme et l'atrocité le disputent au travail. Je n'ai jamais rencontré d'homme dont la sanguinaire intolérance m'ait plus révoltée; il se plaisait

[1] Des noms comme celui de la Chalotais ne doivent pas passer dans un récit sans attirer l'attention du lecteur. — Né en 1701, mort en 1785, il refusa en 1765 avec d'autres membres du parlement de Bretagne d'enregistrer les actes du gouvernement qui portaient atteinte aux droits de cette province. Enfermé dans la citadelle de Saint-Malo, il souleva en sa faveur l'opinion publique. Voltaire a dit de lui : « La Chalotais écrivit en prison avec un cure-dents, et de la suie délayée des mémoires plus éloquents que les discours de Démosthènes, mais la France dîne, soupe, s'amuse et oublie. » E. D.

beaucoup dans l'entretien du père *Romain Joly* petit vieux capucin, confesseur de Mesdemoiselles de Lamotte, qui faisait contre *Voltaire* des vers, où il le comparait à *Satan*, et citait perpétuellement en chaire les *capitulaires* de Charlemagne et les *ordonnances de nos rois* : j'ai eu l'avantage de dîner avec lui chez les cousines, de l'entendre à ma paroisse, et de lire son *Phaéton*[1]; il m'offrirait de quoi faire une bonne caricature, si j'avais le courage de secouer de sa robe la sottise et la cafarderie, jointes au savoir le plus puéril.

La bonne amie de Sophie figurait plaisamment dans cette société, où l'on gémissait derrière elle de ce qu'une jeune personne si bien élevée n'était pas née demoiselle. Je ne doute même pas que le *commandeur* n'eût délibéré dans sa sagesse s'il convenait à sa nièce de cultiver semblable liaison. Mais la jeune personne avait un très bon ton, une décence dont les vieilles cousines faisaient grand cas; et à l'exception de quelques tournures de phrases qui *sentaient l'esprit*, et que le commandeur faisait épiloguer à sa nièce, il ne pouvait se défendre de lui donner quelques éloges. Il lui arrivait même de se charger quelquefois des épîtres de sa nièce dans son absence, et de les apporter lui-même à ma mère; cela serait arrivé bien plus souvent à Se-

[1] Satire contre Voltaire.

lincourt, si sa sœur avait consenti à le charger de cette commission.

L'insignifiance, les travers de ces personnages, auxquels ressemblaient sans doute beaucoup de gens du monde, me faisaient réfléchir sur le vide des sociétés et l'avantage de n'être point tenue à les fréquenter. Sophie me faisait l'énumération des personnes qu'elle voyait à Amiens, me traçait à peu près leur caractère, me donnait à juger du peu de ressources de la plupart d'entre elles; et, tout compte fait, il se trouvait qu'au bout de l'année j'avais vu dans ma solitude plus de gens de mérite qu'elle n'en avait aperçu dans son tourbillon. Cela n'est pas difficile à concevoir si l'on se rappelle que mon père n'avait de relations qu'avec des artistes, dont aucun ne venait chez lui habituellement, mais dont plusieurs s'y trouvaient parfois. Ceux qui habitent la capitale, lors même qu'ils ne seraient pas de la première volée, ont une somme de connaissances et un genre de politesse qu'on ne trouvait assurément point ni dans les gentillâtres de province, ni dans les commerçants pressés de faire fortune pour acheter un ennoblissement. La conversation du bon *Jollain*, peintre de l'Académie, de l'honnête l'*Epine*, élève de Pigal, de *Desmarteau*, confrère de mon père, du fils de *Falconet*, de d'*Hauterne*, que ses talents eussent porté de plein vol à l'Académie, si sa qualité de protestant ne l'en eût exclu, des Genevois horlogers, *Ballexserd*

et *Moré*, dont le premier a écrit sur l'éducation physique, valait certainement beaucoup mieux que celle du millionnaire *Cannet*, qui, voyant les succès de la tragédie de son parent du Belloy et calculant le profit qu'il devait en tirer, disait fort sérieusement et avec humeur : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à composer des tragédies? J'en aurais fait le dimanche ! » Et cependant ces hommes *riches*, ces pitoyables *ennoblis*, ces impertinents *militaires* comme d'Essales, ces pauvres *magistrats* comme Vouglans, se croyaient les soutiens de la société civile, et jouissaient véritablement de priviléges refusés au mérite! Je rapprochais ces sottises de l'orgueil humain des tableaux de *Pope* retraçant ses effets dans la satisfaction de l'artisan qui étale son tablier comme le roi porte sa couronne ; je tâchais de trouver avec lui que tout est bien ; mais ma fierté concluait que tout était mieux dans une république.

Il n'est pas douteux que notre situation influe beaucoup sur notre caractère et nos opinions; mais on dirait que dans l'éducation que j'ai reçue, que dans les idées que j'ai acquises par l'étude ou avec le secours du monde, tout avait été combiné pour m'inspirer l'enthousiasme républicain, en me faisant juger le ridicule ou sentir l'injustice d'une foule de prééminences et de distinctions. Aussi, dans mes lectures, je me passionnais pour les réformateurs de l'inégalité ; j'étais *Agis* et *Cléomènes* à Sparte ; j'étais

Gracque à Rome ; et comme *Cornélie* j'aurais reproché à mes fils qu'on ne m'appelait que la belle-mère de Scipion. Je m'étais retirée avec le peuple sur le mont Aventin, et j'aurais voté pour les tribuns. Aujourd'hui que l'expérience m'a appris à tout peser avec impartialité, je vois dans l'entreprise des Gracques et dans la conduite des tribuns des torts et des maux dont je n'étais point assez frappée.

Lorsque je me trouvais témoin de cette sorte de spectacle que présentait souvent la capitale dans les *entrées* de la reine ou des princes, les *actions de grâces* après une couche, etc., je rapprochais avec douleur ce luxe asiatique, cette pompe insolente, de la misère et de l'abjection du peuple abruti qui se précipitait sur le passage des idoles de ses mains, en applaudissant sottement au brillant appareil dont il payait les frais de son propre nécessaire. La dissolution de la cour dans les dernières années du règne de Louis XV ; — ce mépris pour les mœurs qui gagnait toutes les classes, ces excès qui faisaient le sujet de toutes les conversations particulières, m'inspiraient de l'indignation et de l'étonnement. Ne voyant point encore les germes d'une révolution, je me demandais comment les choses pouvaient subsister dans cet état ? Je voyais dans l'histoire s'agiter et tomber tous les empires parvenus à ce degré de corruption, et j'entendais les Français rire et chanter de leurs propres maux : je trouvais que

leurs voisins les Anglais avaient raison de les regarder comme des enfants. Je m'attachais à ces voisins; l'ouvrage de *Delolme*[1] m'avait familiarisée avec leur constitution; je cherchais à connaître leurs écrivains, et j'étudiais leur littérature, mais seulement alors dans les traductions.

Les raisonnements de Ballexserd n'ayant pu vaincre dans mon enfance la répugnance de mes parents à me faire inoculer, je tombai malade de la petite vérole à dix-huit ans. Cette époque m'a laissé de profonds souvenirs, non par les craintes que m'inspirait la maladie, j'avais déjà trop de philosophie pour ne pas subir cette épreuve avec constance, mais par l'incroyable et touchante sollicitude de ma mère. Quelle douleur et quelle activité! Comme l'inquiétude la tenait agitée! Comme la tendresse se peignait dans tous ses soins! Dans la nuit même, lorsque je croyais recevoir quelque chose de ma garde, je trouvais la main, j'entendais la voix de ma mère; à chaque instant, hors de son lit pour s'approcher de mon chevet, ses yeux avides dévoraient les gestes et pour ainsi dire les paroles du médecin; des larmes furtives s'échappaient malgré elle quand ils se fixaient sur moi, qui cherchais en vain à la calmer par mon sourire. Elle n'avait jamais eu la petite vérole,

[1] Sur *la Constitution anglaise.*

non plus que mon père; l'un et l'autre n'auraient pas laissé passer un jour sans baiser mon visage malade que je voulais leur dérober, dans la crainte que ces approches ne leur devinssent funestes.

Mon *Agathe*, désolée d'être retenue par la clôture, m'envoya l'une de ses parentes, mère aimable de quatre enfants, à qui elle avait inspiré une partie de son attachement pour moi et qui s'obstina à me voir et m'embrasser, sans considération pour elle-même. Il fallut cacher à *Sophie*, alors à Paris, l'état de sa bonne amie; on me supposa partie subitement pour la camgne, afin de laisser écouler le temps du danger sans communication. Mais Selincourt venait s'informer chaque jour pour sa mère de mon état; j'entendis de ma chambre son exclamation douloureuse lorsqu'on lui apprit que l'on craignait complication de fièvre putride et de petite vérole. J'eus la fièvre miliaire, et l'éruption qui lui est particulière contrariant l'autre, je n'eus de la petite vérole que des boutons extrêmement gros et rares qui s'aplatirent insensiblement sans suppuration et ne laissèrent qu'une peau sèche qui tomba facilement. C'est, me dit le docteur *Missa*, la petite vérole que les Italiens appellent *ravaglioni*, boutons de fausse suppuration; elle ne laisse point de traces; et véritablement le poli de la peau ne fut pas même altéré chez moi par cette maladie, mais les ravages de l'humeur me jetèrent apres les dangers

dans une langueur dont je ne sortis qu'au bout de quatre ou cinq mois.

Recueillie dans l'état de santé, trop tendre pour être gaie, mais patiente dans la douleur, je ne songe plus en maladie qu'à me distraire de mes propres souffrances, et à rendre agréables les soins pénibles que ceux qui m'environnent sont obligés de me donner : j'abandonne alors les rênes de mon imagination, je dis des folies, et c'est moi qui fais rire les autres. Le docteur *Missa*, homme d'esprit, me plaisait beaucoup, il était assez avancé en âge pour que je ne souffrisse point avec lui l'espèce de contrainte où me tenaient les individus de son sexe : nous causions agréablement dans ses visites qu'il prolongeait volontiers, et nous nous liâmes d'amitié. « L'un ou l'autre de nous, me dit-il un jour, a de grands torts : je suis venu trop tôt ou vous êtes venue trop tard. » Quoique Missa m'intéressât par son esprit, son âge m'avait dispensée de m'apercevoir que j'eusse eu tort d'être venue plus tard que lui ; je ne lui répondis que par un sourire. Il élevait des nièces avec lesquelles il voulut me faire faire connaissance ; nous nous vîmes quelquefois, mais comme elles ne marchaient pas plus sans leur gouvernante que je ne marchais sans ma mère, et que l'état de l'oncle ne lui laissait guère la liberté de soutenir cette liaison, elle ne se forma point à raison de la difficulté des distances et de nos habitudes réciproques et séden-

taires. Missa me gronda beaucoup un jour qu'il trouva sur mon lit *la Recherche de la Vérité*, du Père Malebranche. « Eh, mon Dieu! lui dis-je, si tous vos malades s'amusaient à pareille chose, au lieu de s'impatienter contre leurs maux et vous-même, vous n'auriez pas tant à faire. » Quelques personnes se trouvaient dans ma chambre; on s'entretint de je ne sais quel emprunt, dont l'édit de création ne faisait que de paraître, et auquel tout Paris courait déjà « Les Français, dit Missa, donnent tout à la *confiance*. — Dites à la *vraisemblance*, lui observai-je. — Oui, répliqua Missa, le mot est juste et profond. — Ne me grondez donc point d'étudier Malebranche, interrompis-je avec vivacité ; vous voyez bien que je ne perds pas mon temps. »

Missa était alors suivi dans ses visites par un jeune médecin nouvellement reçu docteur; il lui arrivait quelquefois de me l'envoyer à l'avance, attendre son arrivée. Celui-là, pour me servir de son expression, n'aurait pas eu le tort d'être venu trop tôt; mais, quoiqu'il fût assez bien de figure, il avait quelque chose d'important qui me déplaisait. J'ai une aversion naturelle si décidée pour l'affectation et les airs avantageux, que je les prends constamment pour l'enseigne de la médiocrité, même de la sottise, quoiqu'il fût vrai dans l'ancien régime qu'ils n'étaient quelquefois qu'un travers de la jeunesse. Bref, loin de me séduire, ils m'indisposent, et je juge toujours en mal les personnes

qui les manifestent. C'est tout le souvenir qui m'est resté du jeune docteur, que je n'ai pas revu depuis cette époque et que je ne verrai probablement jamais.

La campagne étant nécessaire à mon parfait rétablissement, nous allâmes respirer son air bienfaisant auprès de M. et de Madame Besnard ; déjà, depuis deux ans, nous passions chez eux, ma mère et moi, tout septembre. Leur situation avait encore quelque chose de très propre à nourrir ma philosophie et à fixer mes méditations sur les vices de l'organisation sociale.

Madame Besnard, dans l'infortune qui lui avait été commune avec ses sœurs, était entrée chez un fermier général dont elle régissait la maison ; c'était celle du vieil Haudry ; là elle avait épousé un intendant, Monsieur Besnard, avec lequel, retirée depuis longtemps, elle vivait modestement dans la paix et le bonheur.

La fierté assez déplacée de Madame Phlipon rappelait quelquefois en ma présence, et dans le secret de la famille, combien ce mariage lui avait déplu ; assurément elle avait tort, autant que j'en ai pu juger. M. Besnard avait de l'honnêteté, des mœurs ; l'une et l'autre devaient le rendre d'autant plus recommandable qu'elles étaient plus rares dans son état ; aussi les procédés les plus délicats ont caractérisé sa conduite à l'égard de sa femme ; il est im-

possible de porter plus loin la vénération, la tendresse, le dévouement; c'est dans la douceur d'une union parfaite que tous deux prolongent une carrière où, nouveaux Philémon et Baucis, ils s'attirent le respect de quiconque peut être témoin de leur simplicité, de leurs vertus : je m'honore de leur appartenir, et je le ferais également lors même qu'avec leur caractère et leur conduite, M. Besnard eût été laquais.

Le vieil Haudry, artisan de sa fortune, était mort; il avait laissé de grands biens à un fils qui, né dans l'opulence, devait les dissiper. Ce fils, déjà veuf d'une femme charmante, faisait beaucoup de dépenses et passait, suivant l'usage des gens riches, quelques moments de l'année au château de Soucy où se transportait avec lui la manière de vivre de la ville, bien plus qu'il n'y prenait celle qui convient à la campagne. Ses possessions comprenaient plusieurs terres réunies; la plus voisine de Soucy (Fontenay) avait un château antique dans lequel il aimait à mettre des habitants; il y avait logé un notaire, un régisseur, et il engagea Monsieur et Madame Besnard à y prendre un appartement où ils passassent une partie de la belle saison. C'était bien entendu pour la conservation des lieux; et il y gagnait encore un air de magnificence dout il était jaloux. Monsieur et Madame Besnard, bien logés, jouissaient de la promenade d'un parc dont le négligé faisait un

aimable contraste avec les jardins de Soucy, et me plaisait encore plus que le luxe qui distinguait le séjour du fermier général. Lorsque nous étions arrivés chez Madame Besnard, elle désirait que nous allassions faire une visite à Soucy, où la belle-mère et la belle-sœur d'Haudry se tenaient avec lui et faisaient les honneurs de sa maison. Cette visite se rendait modestement avant dîner; j'entrais sans nul plaisir dans le salon où Madame Pénault et sa fille nous recevaient avec une grande politesse, il est vrai, mais qui sentait un peu la supériorité. Le ton de ma mère, le caractère même que je portais sous l'air d'une timidité qui naît du sentiment de ce que l'on vaut et du doute d'être appréciée, ne permettaient guère de l'exercer; je recevais des compliments qui me flattaient peu, et que je relevais avec quelque finesse, lorsque certains parasites à croix de Saint-Louis, toujours errants chez l'opulence comme les ombres sur les bords de l'Achéron, se mêlaient de les renforcer.

Peu de jours après, ces dames ne manquaient pas de nous rendre notre visite; elles étaient suivies de la compagnie qui se trouvait au château; on faisait un but de promenade de la visite à Fontenay : j'étais alors plus aimable, et je savais mettre dans ma part de réception la dose de politesse modeste et digne qui rétablissait l'équilibre. Il arriva une fois à Madame Pénault de nous inviter à dîner; je ne fus ja-

mais plus étonnée que d'apprendre que c'était, non pas avec elle, mais à l'*office*. Je sentais bien que M. Besnard y ayant fait autrefois son rôle, je ne devais pas par égard pour lui paraître mécontente de m'y trouver; mais je jugeais aussi que Madame Pénault devait arranger les choses différemment, ou nous épargner cette politesse malhonnête. Ma grand'tante le voyait du même œil ; mais, pour éviter tout petit choc, nous nous rendîmes à l'invitation. Ce fut un spectacle nouveau pour moi que celui de ces déités du second ordre; je ne me doutais pas de ce qu'étaient des femmes de chambre jouant la grandeur. Elles s'étaient préparées pour nous recevoir, et faisaient véritablement bien doublure. Toilette, maintien, petits airs, rien n'était oublié. Les dépouilles encore fraîches de leurs maîtresses prêtaient à leur parure une richesse que l'honnête bourgeoisie s'interdisait; la caricature du bon ton y joignait un genre d'élégance aussi étrangère à la modestie bourgeoise qu'au goût des artistes; cependant le caquet et la tournure en auraientencore imposé à des provinciales. C'était pis chez les hommes : l'épée de *M. le maître*, les soins de *M. le chef*, les politesses et les vêtements brillants des valets de chambre, ne pouvaient racheter la gaucherie des manières l'embarras du langage quand ils voulaient le faire paraître distingué, ou la trivialite des expressions lorsqu'ils oubliaient de s'observer. La conversation fut toute remplie

de marquis, de comtes et de financiers, dont les titres, la fortune, les alliances paraissaient être la grandeur, la richesse et l'affaire de ceux qui s'en entretenaient. Les superfluités de la première table refluaient sur cette seconde, avec un ordre, une propreté qui leur conservaient l'apparence d'une première apparition et une abondance qui devait servir à la troisième table, celle proprement des *domestiques;* car les individus de la seconde s'appelaient des *officiers.*

Le jeu suivit le repas; le taux en était élevé; c'était celui de la partie ordinaire de ces *demoiselles*, qui ne manquaient pas de la faire chaque jour. J'aperçus un nouveau monde, dans lequel je trouvais la répétition des préjugés, des vices ou des sottises d'un monde qui ne valait guère mieux, pour paraître davantage. J'avais entendu parler mille fois de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village, parvenu à rassembler des millions aux dépens du public, ayant marié sa fille à *Montule*, ses petites-filles au marquis *Duchillau*, au comte *Turpin*, et laissé son fils héritier de ses trésors. Je songeais au mot de Montesquieu, que les financiers soutiennent l'Etat comme la corde soutient le pendu. Je concevais que des publicains, qui trouvaient moyen de s'enrichir à ce point et de se servir de cette opulence pour s'unir à des familles que la politique des cours faisait regarder comme essentielles à l'éclat du royaume et utiles à sa défense, ne pouvaient appartenir qu'à

un régime détestable et à une nation bien corrompue. Je ne savais pas qu'il était un régime plus affreux encore et une corruption plus hideuse; mais qui l'aurait imaginé? Tous les philosophes y ont été trompés comme moi.

Le dimanche, on dansait à Soucy, au bel air, sans autre abri que celui des arbres; là, le plaisir effaçait la plus grande partie des distinctions; et, dès qu'il était question de valoir par soi-même, je n'avais pas peur de manquer le rang qui pouvait me convenir. Les nouveaux arrivés se demandaient à l'oreille qui j'étais; mais je ne rassasiais personne de ma présence; et, après une heure de délassement, j'échappais aux curieux, en me retirant avec mes parents pour la promenade, dont je n'aurais pas sacrifié les doux instants au plaisir bruyant et toujours vide pour mon cœur, d'une sorte de représentation. J'apercevais quelquefois Haudry, jeune encore, tranchant du grand seigneur, donnant carrière à ses fantaisies, voulant paraître généreux et noble; il commençait à inspirer de l'inquiétude à sa famille; ses folies avec la courtisanne Laguerre préparaient sa ruine : on le plaignait comme étourdi, sans le blâmer comme méchant; c'était un enfant gâté de la fortune, qui, s'il fût né dans la médiocrité, aurait certainement beaucoup mieux valu. Brun de visage, la tête haute, les manières protectrices avec l'air gracieux, il était peut-être aimable avec ceux qu'il estimait être ses égaux : mais je dé-

testais de le rencontrer, et sa présence me donnait toujours un sérieux très fier.

L'année dernière, sortant de cette belle salle à manger que l'élégant Calonne a fait disposer dans l'hôtel du contrôle général, occupé depuis par le ministre de l'intérieur, je trouve sur mon passage dans le second antichambre, un grand homme à cheveux blancs, d'un air décent, qui m'aborde avec respect. « Madame, j'espérais parler au ministre lorsqu'il sortirait de table; j'avais à l'entretenir. — Monsieur, vous allez le voir dans l'instant; il a été arrêté dans la pièce précédente, mais il va passer. » Je salue, et je continue mon chemin pour rentrer dans mon appartement. Quelque temps après, Roland y paraît; je lui demande s'il a vu une personne que je lui dépeins, qui paraissait craindre de ne pas le rencontrer? « Oui, c'est M. Haudry. — Quoi! ci-devant fermier-général, qui a mangé tant de bien? — Lui-même. — Et qu'a-t-il à faire avec le ministre de l'intérieur? — Il a des rapports à cause de la manufacture de Sèvres à la tête de laquelle il est placé. »

Quel jeu de la fortune! nouveau texte à méditation; j'en avais trouvé un bien grand lorsque j'entrai pour la première fois dans ces appartements qu'habitait Madame Necker aux jours de sa gloire; je les occupe pour la seconde fois, et ils ne m'attestent que mieux l'instabilité des choses humaines; mais du moins les revers ne me prendront jamais à l'improviste.

J'étais alors au mois d'octobre; Danton me donnait de la célébrité en cherchant à diminuer le mérite de mon mari, et il préparait sourdement les calomnies par lesquelles il voulait nous attaquer tous deux. J'ignorais sa marche, mais j'avais vu celle des choses dans les révolutions; je n'ambitionnais que de conserver mon âme pure et de voir la gloire de mon mari intacte; je savais bien que ce genre d'ambition mène rarement à d'autres succès. Mon vœu est rempli : Roland, persécuté, proscrit, ne mourra point dans la postérité; je suis prisonnière, et je périrai probablement victime; ma conscience me tient lieu de tout. Il m'arrivera comme à Salomon, qui ne demandait que la sagesse et qui eut encore d'autres biens; je ne voulais que la paix des justes; et *moi aussi* j'aurai quelque existence dans la génération future.

Mais en attendant, retournons à Fontenay. La petite bibliothèque de mes parents m'y fournissait encore quelques ressources; j'y trouvai tout *Puffendorf*, passablement ennuyeux dans son Histoire universelle, et plus attachant pour moi dans ses Devoirs de l'homme et du citoyen · la *Maison rustique* et divers ouvrages d'agri culture ou d'économie que j'étudiais faute d'autres, parce qu'il fallait toujours que j'apprisse quelque chose; les jolies bagatelles qu'a rimées *Bernis* lorsqu'il n'était pas affublé de la pourpre romaine; une vie de *Cromwel*, et mille

autres bigarrures. J'ai bien envie de faire remarquer que dans cette foule d'ouvrages que le hasard ou les circonstances avaient déjà fait passer dans mes mains et dont j'indique vaguement ceux que les lieux ou les personnes me rappellent les premiers, il n'y a point encore du *Rousseau;* c'est qu'effectivement je l'ai lu très tard, et bien m'en a pris; il m'eût rendue folle; je n'aurais voulu lire que lui; peut-être n'a-t-il que trop fortifié mon faible, si je puis ainsi parler.

J'ai lieu de présumer que ma mère avait pris quelque soin pour l'écarter; car son nom ne m'étant pas inconnu, j'avais cherché ses ouvrages, et je ne connaissais que ses *Lettres de la montagne*, et celle à Christophe de Beaumont, lorsque je perdis ma mère, ayant lu alors tout Voltaire et Boulanger, et le marquis d'Argens, et Helvétius, et beaucoup d'autres philosophes et critiques. Probablement mon excellente mère, qui voyait bien qu'il fallait laisser exercer ma tête, ne trouvait pas grand inconvénient que j'étudiasse sérieusement la philosophie, au risque même d'un peu d'incrédulité; mais elle jugeait sans doute qu'il ne fallait pas entraîner mon cœur sensible trop prêt de se passionner. Ah! mon Dieu! que de soins inutiles pour échapper à sa destinee! Le même esprit l'avait dirigée lorsqu'elle avait empêché que je m'abandonnasse à la peinture; il la fit encore s'opposer à ce que j'étudiasse le clavecin, malgré la

plus belle occasion du monde pour cela. Le voisinage nous avait donné la connaissance d'un abbé Jeauket, grand musicien, laid comme le péché, bonhomme, ami de la table : il était né aux environs de Prague, avait passé plusieurs années à Vienne, attaché à des grands de la cour, et avait donné quelques leçons à Marie-Antoinette. Conduit à Lisbonne par circonstances, il avait enfin choisi Paris pour y manger dans l'indépendance les pensions qui faisaient sa petite fortune. Il désirait extrêmement que ma mère lui permît de m'enseigner le clavecin; il prétendait que mes doigts et ma tête auraient bientôt fait un grand chemin, et que je ne manquerais pas de m'adonner à la composition. Quel dommage, disait-il, de fredonner sur une guitare avec des moyens d'inventer et d'exécuter de belles choses sur le premier des instruments !

Cet enthousiasme et des instances réitérées jusqu'à la supplication ne purent vaincre ma mère; quant à moi, toujours prête à profiter de ce qu'il me serait permis d'apprendre, mais habituée à respecter les décisions de ma mère comme à chérir sa personne, je ne demandais jamais rien ; d'ailleurs l'étude en général m avait offert un champ si vaste, que je ne connaissais point les peines de l'oisiveté. Je me disais souvent : Lorsque je serai mère à mon tour, ce sera le cas de faire usage de ce que j'aurai acquis; je ne pourrai plus étudier

et je me dépêchais d'enployer mon temps avec crainte d'en perdre une minute.

L'abbé Jeauket voyait de loin en loin des personnes de bon genre; et lorsqu'il les réunissait, il s'empressait de nous y joindre : j'ai aperçu de cette manière, parmi quelques individus qui ne valent pas d'être rappelés, le savant *Roussier*, l'honnête d'*Odimont;* mais je n'ai point oublié l'impertinent *Paradelle* et Madame de *Puisieux*. Ce Paradelle était un grand diable vêtu en abbé, fat et hâbleur plus qu'aucun sot que j'aie jamais rencontré, qui disait avoir roulé carrosse sur le pavé de Lyon pendant vingt ans, et qui, pour nepas mourir de faim à Paris, faisait des cours de langue italienne qu'il ne savait guère. Madame de Puisieux, passant pour l'auteur des *Caractères* qui portent son nom, conservait à soixante ans, avec un dos voûté, une bouche dégarnie, les petits airs et les prétentions dont l'affectation ne se pardonne guère, même à la jeunesse. Je m'étais figuré qu'une femme auteur devait être un personnage fort respectable, surtout lorsqu'elle avait écrit de la morale : les ridicules de Madame Puisieux me donnèrent à rêver; sa conversation n'annonçait pas plus d'esprit que ses travers ne montraient de jugement; je compris qu'il était possible de faire de la raison pour en montrer, sans en user beaucoup pour soi-même, et que les hommes qui se moquaient des femmes auteurs n'avaient peut-être d'autres torts

que de leur appliquer exclusivement ce qu ils partageaient eux-mêmes. C'est ainsi que dans une vie très concentrée je trouvais cependant à fournir mon magasin d'observations : j'étais placée dans la solitude, mais sur les confins du monde, et de manière à distinguer beaucoup d'objets sans être obsédée par aucun.

Les concerts de Madame Lépine me présentèrent un nouveau point de vue. J'ai déjà dit que Lépine était un élève de Pigal, auquel il servait de bras droit ; il avait épousé à Rome une femme qui, à ce que je présume, avait été *cantatrice*, que sa famille ici n'avait pas vue d'abord d'un très bon œil, mais qui prouvait par sa bonne conduite que ce dédain était mal fondé. Elle avait formé chez elle un concert d'amateurs, composé d'habiles gens et dans lequel elle n'admettait que ce qu'elle appelait bonne compagnie ; il avait lieu tous les jeudis ; ma mère m'y conduisait assez souvent. C'est là que j'ai entendu *Jarnewick*, *Saint-George*, *Duport*. *Guérin* et beaucoup d'autres ; c'est là que j'ai aperçu de beaux esprits des deux sexes, Mademoiselle de *Morville*, Madame *Benoît*, *Sylvain-Maréchal*, etc., et d'insolentes baronnes, et de jolis abbés, de vieux chevaliers et de jeunes plumets. Quelle plaisante lanterne magique! L'appartement de Madame Lépine, rue Neuve Saint-Eustache, n'était pas fort beau ; la salle du concert était un peu resserrée, mais elle s'ouvrait sur une autre pièce dont les

grandes portes demeuraient ouvertes ; là, rang en cercle, on avait le double avantage d'entendre la musique, de voir les acteurs, et de pouvoir causer dans les intervalles. Toujours près de ma mère, dans le silence que l'usage prescrit aux demoiselles, j'étais tout yeux, tout oreilles ; mais lorsqu'il nous arrivait de nous trouver dans le particulier avec Madame Lépine je faisais quelques questions dont les réponses éclairaient mes observations.

Cette dame proposa un jour à ma mère d'aller dans une assemblée *charmante* qui se tenait chez un homme d'esprit que nous avions vu quelquefois chez elle : il s'y reunissait des personnes éclairées, des femmes de goût ; on y faisait des lectures agréables, c'était vraiment *délicieux !* La proposition fut réitérée avant d'être acceptée : Voyons cela, disais-je à maman ; je commence à juger assez le monde pour présumer que ce doit être, ou fort aimable ou très ridicule; et dans la dernière supposition, il y a toujours de quoi s'amuser une fois. La partie est arrêtée. Le mercredi était le jour des assemblées littéraires de M. Vâse, nous nous rendons chez lui à la barrière du Temple avec Madame Lépine. Nous montons au troisième étage; nous parvenons dans un appartement assez vaste, meublé suivant l'ordonnance; des chaises de paille, serrees sur plusieurs rangs, attendaient les spectateurs et commençaient à être occupées; des flambeaux de cui-

vre, fort sales, éclairaient avec des chandelles ce réduit dont la grotesque simplicité ne démentait point la rigueur philosophique et la pauvreté d'un bel esprit. Des femmes élégantes, de jeunes filles, quelques douairières, force petits poëtes, des curieux ou des intrigants formaient la société.

Le maître du logis, placé devant une table qui faisait bureau, ouvrit la séance par la lecture d'une pièce de vers de sa façon ; elle avait pour sujet un joli petit sapajou que la vieille marquise de Préville portait toujours dans son manchon, et qu'elle fit voir à toute la compagnie ; car elle était présente et crut devoir exposer aux regards empressés de chacun le héros de la pièce. Les *bravo* et les applaudissements rendirent hommage à la verve de M. Vâse qui, fort content de lui-même, voulut céder sa place à M. Delpêches, je crois, qui composait pour le théâtre d'Audinot[1] de petits drames comiques sur lesquels il avait coutume de prendre les avis de la société, c'est-à-dire l'encouragement de ses éloges ; mais il fut empêché ce jour-là ; je ne sais si c'était par un mal de gorge, ou le manque de quelques vers dans plusieurs scènes. Imbert prit donc le fauteuil ; Imbert, l'auteur du *Jugement de Pâris*, lut une

[1] Né en 1741, mort en 1801, fonda un theatre de marionnettes, qui devint, en 1770, le théâtre de l'Ambigu-Comique.

bagatelle agréable, aussitôt portée aux nues : la récompense était là. Mademoiselle de la Cossonnière vint après lui lire des *Adieux à Colin ;* ils étaient, sinon fort ingénieux, du moins assez tendres. On sut d'abord qu'ils s'adressaient à Imbert prêt à partir pour un voyage; les compliments tombèrent à foison. Imbert acquitta sa muse et lui-même, en embrassant toutes les femmes de la société. Cette cérémonie leste et gaie, pourtant avec décence, ne plut point du tout à ma mère et me sembla si étrange que j'avais l'air embarrassée. Après je ne sais quelles épigrammes ou quatrains peu remarquables, un homme à grande déclamation lut des vers à la louange de Madame Benoît. Elle était là ; il faut bien dire un mot d'elle pour ceux qui n'ont pas lu ses romans, déjà morts longtemps avant la révolution et sur lesquels reposeront des monceaux de cendres, quand on trouvera mes mémoires.

Albine était née à Lyon, suivant ce que j'ai lu dans l'*Histoire des femmes illustres françaises*, par une société de gens de lettres; histoire où j'ai été toute étonnée de trouver des femmes que je voyais par le monde, comme celle-ci, comme Madame de Puisieux, Madame Champion et autres, dont quelques-unes vivent peut-être encore à l'heure où j'écris, ou n'ont quitté cette demeure terrestre que depuis peu d'années. Mariée au dessinateur Benoît, elle avait été avec lui à Rome, et y avait mérité l'association à

l'Académie des Arcades; veuve nouvellement, encore en deuil de son mari, elle était fixée à Paris; elle y faisait des vers et des *romans*, — quelquefois sans les écrire, — donnait jouer, et voyait des femmes de qualité qui payent en présents d'argent ou de chiffons le plaisir d'avoir à leur table une femme bel esprit[1].

Madame Benoît avait été belle; les soins de la toilette et le désir de plaire, prolongés au delà de l'âge qui assure d'y réussir, lui valaient encore quelques succès. Ses yeux les sollicitaient avec tant d'ardeur, son sein toujours découvert jusqu'au delà de cette petite rose dont la fleur se réserve ordinairement pour les secrets mystères, palpitait si vivement pour les obtenir, qu'il fallait bien accorder à la franchise du désir et à la facilité de le satisfaire, ce que les hommes accordent d'ailleurs si aisément dès qu'ils ne sont pas tenus à la constance. L'air ouvertement voluptueux de Madame Benoît était tout nouveau pour moi; j'avais vu dans les promenades ces prêtresses du plaisir dont l'indécence annonce la profession d'une manière choquante; il y avait ici une autre nuance; je ne fus pas moins frappée de l'encens poétique qui lui était prodigué et des expressions de *sage Benoît*, *chaste Benoît*, plusieurs fois répétées

1 Nous ne donnons pas la liste des romans de Madame Benoît, qui sont, comme le préjugeait Madame Roland, complétement oubliés.

dans ces vers, qui lui faisaient porter de temps en temps devant ses yeux un modeste éventail; tandis que quelques hommes applaudissaient avec transports à des éloges qu'ils trouvaient sans doute bien appliqués. Je me rappelai ce que mes lectures m'avaient mise à portée de juger de la galanterie, ce que les mœurs du siècle et les désordres de la cour devaient y ajouter de corruption du cœur, de fausseté de l'esprit; je voyais des hommes efféminés prodiguer leur admiration à des vers légers, à des talents futiles; à la passion de les séduire tous, sans les aimer sans doute; car quiconque se dévoue au bonheur d'un objet préféré, ne se prodigue point aux regards de la foule. Je sentais les atteintes du dégoût et de la misanthropie au milieu d'objets qui éveillaient mon imagination, et je rentrais dans ma solitude avec une douce mélancolie.

Nous ne retournâmes point chez M. Vâse; j'en avais assez d'une fois, et l'embrassade d'Imbert, l'éloge de Madame Benoît auraient guéri ma mère de l'envie de m'y conduire davantage. Le concert du baron de Back, très plaisant, mais parfois aussi très ennuyeux par les prétentions de ce mélomane, ne nous vit guère non plus, malgré les billets, les liaisons que la politesse de Madame Lépine nous faisait souvent offrir. La réserve fut la même à l'égard de celui très nombreux connu sous le nom *des amateurs*. Nous y fûmes une fois, accompagnées

d'un M. Boyard de Creusy, qui s'était amusé à faire une méthode de guitare dont il avait prie ma mère de permettre qu'il m'offrît un exemplaire; il avait les manières extrêmement honnêtes; je le cite parce qu'il a eu le bon esprit de penser que dans une situation que le vulgaire regardait encore comme élevée, je verrais avec plaisir les personnes à qui je n'avais pas été inconnue dans ma jeunesse. Il s'est présenté à moi lorsque j'étais au ministère, et mon accueil a dû lui prouver que j'attachais du prix et de l'agrément au souvenir d'un temps dont je puis m'honorer, comme de toutes les autres époques de ma vie.

Quant aux spectacles, c'était bien pis; ma mère n'y allait jamais; je fus conduite une seule fois de son vivant à l'Opéra et aux Français; j'avais alors seize ou dix-sept ans. L'*Union de l'amour et des arts*, par Floquet, ne me présenta rien ni dans la musique, ni bien moins encore dans le drame, qui fût capable de me faire illusion, et de soutenir l'idée que je m'étais formée d'un spectacle enchanteur; la froideur du sujet, le décousu des scènes, le peu d'à-propos des ballets me déplut; le costume des danseurs me choqua davantage; ils portaient encore des paniers; je n'ai jamais rien vu de si ridicule : aussi la critique de Piron des merveilles de l'Opéra me paraissait-elle bien supérieure à ce spectacle. Je vis aux Français l'*Ecossaise;* ce n'était pas non plus très propre

à m'enthousiasmer; le jeu de la Dumesnil seul me ravit. Il prit quelquefois fantaisie à mon père de me faire entrer à certains spectacles de foire; leur médiocrité me dégoûtait. Je me trouvai donc prémuni contre le ridicule du bel esprit, précisément comme les enfants de Lacédémone étaient prémunis contre l'ivresse par le spectacle de ses excès; et mon imagination ne reçut pas les grands ébranlements que la séduction des spectacles aurait pu produire si j'avais assisté à leurs plus belles représentations; ce que j'en avais vu me faisait contenter de lire dans le cabinet les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et d'en savourer à loisir toutes les beautés.

Un jeune homme, fort assidu aux concerts de Madame Lepine, avait imaginé de venir de sa part chez ma mère, s'informer de nos santés lorsqu'une absence un peu longue pouvait faire supposer qu'elles étaient altérées. Un ton honnête, une vivacité agréable, de l'esprit, et surtout la rareté des visites, faisaient pardonner cette petite tournure assez adroitement prise pour avoir entrée dans la maison; enfin *Lablancherie* hasarda sa déclaration. Mais puisque me voici arrivée à l'histoire des prétendants, il faut les faire défiler *en masse;* expression mignonne qui pourra servir de date à mon écrit et rappeler les jours fameux où l'on ordonne tout *en masse*, en dépit de la plus grande subdivision possible des goûts et des volontés.

On n'a point oublié le colosse espagnol aux mains d'Esaü, ce M. Mignard si poli dont le nom contrastait plaisamment avec la figure. Après avoir confessé de lui-même qu'il ne pouvait plus rien m'apprendre sur la guitare, il avait demandé la permission de venir quelquefois m'entendre, et il se présentait à des intervalles fort éloignés, sans parvenir toujours à nous rencontrer. Flatté du talent de sa jeune écolière, le regardant comme son ouvrage, et partant de ce principe pour s'attribuer une sorte de droit ou d'excuse, s'étant annoncé comme un noble de Malaga que les malheurs avaient obligé de faire ressource de son savoir en musique, il commença par perdre la tête, et finit par déraisonner pour se justifier à lui-même ses prétentions, d'après quoi il s'arrêta à la résolution de me faire demander en mariage, n'ayant pourtant pas le courage de s'exprimer en personne. Les représentations de celui qu'il avait chargé de cette commission n'ayant pu le faire changer de dessein, elle fut remplie; il s'ensuivit la recommandation de ne plus remettre les pieds à la maison, accompagnée de la politesse qu'on doit aux malheureux. Les plaisanteries de mon père m'apprirent ce qui s'était passé; il aimait à m'entretenir des prières qui lui étaient adressées à mon sujet, et comme il était un peu glorieux, il n'épargnait point les personnages qui prêtaient au ridicule.

Le pauvre Mozon était devenu veuf; il s'é-

tait fait extirper la petite loupe ornement de sa joue gauche; il songeait à prendre cabriolet, j'avais quinze ans; il se trouvait rappelé pour me perfectionner; son imagination s'échauffa; la bonne opinion de son art ne lui manquait pas; il aurait estimé Morel fort raisonnable : artiste pour artiste, pourquoi ne se serait-il pas mis sur les rangs ? Il fit exposer ses vœux, et fut congédié comme Mignard.

Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendants s'attache à ses pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore.

Elevée d'une manière austère et vivant très retirée, je ne pouvais inspirer qu'un seul projet, et le caractère respectable de ma mère, l'apparence de quelque fortune, la qualité de fille unique, pouvaient le rendre très séduisant pour bien des gens.

Ils se présentèrent en foule ; et dans la difficulté d'avoir une entrée, la plupart prenaient le parti d'écrire à mes parents. Mon père m'apportait toujours les lettres de cette nature. Fort indépendamment de l'énoncé de l'état et de la fortune, la manière dont elles étaient tournées influençait d'abord mon opinion ; je me chargeais de tracer le brouillon de la réponse que mon père copiait très fidèlement ; je lui faisais congédier les demandeurs avec dignité, sans espoir et sans offense. La jeunesse de mon

quartier passa ainsi en revue ; je n'eus pas de peine à faire goûter mes refus pour le plus grand nombre. Mon père n'avait guère égard qu'à la richesse ; il y avait des prétentions pour moi ; ainsi, quiconque était trop nouvellement établi, et dont l'avoir actuel ou les espérances très prochaines n'assuraient pas une grande aisance, n'obtenait point son suffrage : mais aussi, lorsque ces données étaient favorables, il voyait avec peine que je ne voulusse pas me déterminer. Ici commencèrent à se développer des différends qui n'ont plus fait que s'accroître entre mon père et moi. Il aimait, il estimait le commerce, parce qu'il le regardait comme la source de la richesse ; je le détestais, parce qu'il était à mes yeux celle de l'avarice et de la friponnerie.

Mon père sentait bien que je ne pouvais agréer ce qui tient à des métiers proprement dits, et son amour-propre ne lui eût pas non plus permis d'y songer ; mais il ne concevait pas que l'élégant joaillier, qui ne touche que de belles choses sur lesquelles il fait de gros gains, ne pût me convenir lorsqu'il se présentait avec une maison déjà bien fondée, qui devait devenir brillante. Cependant l'esprit du bijoutier, comme celui du petit mercier audessus duquel il se croit, et du riche marchand de draps qui s'estime plus qu'eux tous, me semblait tout entier dans la convoitise de l'or, le calcul d'en amasser, la ruse d'en multiplier

les moyens, étranger aux idées relevées, aux sentiments délicats par lesquels j'appréciais l'existence.

Occupée dès mon enfance à considérer les rapports de l'homme en société, nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurais-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes que pour m'unir à un marchand qui ne jugerait ni ne sentirait rien comme moi ?

On a vu que ma sage maman voulait que je ne fusse pas plus embarrassée à la cuisine qu'au salon, et au marché qu'à la promenade ; je l'accompagnais encore, après mon retour du couvent, dans les acquisitions de ménage qu'elle faisait souvent elle-même, et définitivement elle me chargeait quelquefois de les faire en m'envoyant avec une bonne. Le boucher qui avait sa pratique perdit une seconde femme, et se trouva jeune encore avec une fortune de cinquante mille écus qu'il se proposait d'augmenter. J'ignorais parfaitement ces particularités ; je n'apercevais que l'avantage d'être bien servie, avec force honnêtetés, et je m'étonnais beaucoup de voir ce personnage se présenter fréquemment le dimanche à la promenade où nous étions, en bel habit noir et fine dentelle, devant ma mère à qui il faisait une profonde révérence sans l'aborder. Ce manége dura tout un été. Je fus indisposée ; chaque matin, le boucher envoyait s'informer de ce qu'on pouvait désirer, et faisait offrir les objets de sa

compétence : ce soin très direct commença à faire sourire mon père, qui, voulant s'amuser, fit passer près de moi une demoiselle Michon, personne grave et dévote, le jour qu'elle vint cérémonieusement faire la demande au nom du boucher. « Vous savez, ma fille, me dit-il gravement, que j'ai pour principe de ne point gêner votre inclination : voici les propositions qui me sont faites à votre sujet; » et il répète ce que Mademoiselle Michon lui avait exprimé. — Je me pinçai les lèvres, un peu piquée de ce que la bonne humeur de mon père me donnait la charge d'une réponse qu'il aurait dû faire pour moi. « Vous n'ignorez pas, mon papa, lui répliquai-je en le parodiant, que je m'estime fort heureuse dans ma situation présente, et que j'ai la ferme résolution de ne point la quitter de quelques années; vous pouvez établir sur cette disposition tout ce que vous croirez convenable; » et je me retirai.

« Mais vraiment, me dit ensuite mon père dans le particulier, voilà une fort bonne façon d'éloigner tout le monde que cette raison que tu as été chercher. — J'ai payé votre petite malice, mon papa, par une généralité très convenable dans la bouche d'une jeune fille, et je vous ai laissé la charge d'un refus en règle que je ne dois pas prendre sur moi. — C'est fort bien se tirer d'affaire ; mais dis-moi donc ce qui te conviendra ? — Ce pourquoi vous m'avez élevée en m'apprenant à réfléchir, en me laissant con-

tracter des habitudes studieuses : je ne sais quel est l'homme à qui je me donnerai ; mais ce ne sera jamais que celui avec lequel je pourrai communiquer, et partager mes sentiments comme mes pensées. — On trouve dans le commerce des hommes qui ont de la politesse et de l'instruction. — Oui, mais non pas de celles à mon usage : leur politesse consiste en quelques phrases et révérences ; leur savoir se rapporte toujours au coffre-fort, et ne m'aiderait guère pour l'éducation de mes enfants. — Tu les élèverais toi-même. — Cette tâche me paraîtrait rude si elle n'était partagée par celui qui leur aurait donné le jour. — Crois-tu que la femme de *Lempereur* ne soit pas heureuse ? Ils viennent de quitter le commerce ; ils achètent de grandes charges ; ils ont un bel état de maison et voient chez eux bonne société. — Je ne suis pas juge du bonheur d'autrui, et je n'attache pas le mien à l'opulence ; je ne conçois de félicité dans le mariage que dans la plus intime union des cœurs ; je ne puis me lier qu'à qui me ressemble, et encore faut-il que mon mari vaille mieux que moi ; car la nature et les lois lui donnant de la supériorité, j'en aurais honte s'il ne la méritait véritablement. — Il te faudra quelque avocat ? Les femmes ne sont pas trop heureuses avec ces gens de cabinet ; ils ont de la morgue et fort peu d'argent ! — Mais, mon Dieu ! mon papa, je n'apprécie qui que ce soit

par sa robe; je ne vous dis point que je veux telle ou telle profession, mais un homme que je puisse aimer. — Mais, à t'entendre, cet homme-là ne peut point se trouver dans le commerce ? — Ah !... j'avoue que cela me paraît bien difficile ; je n'y ai aperçu personne de mon goût, et l'état en soi me répugne. — C'est pourtant chose fort douce que d'être tranquille dans son appartement, tandis que le mari fait de bonnes affaires. Vois Madame d'Argens ; elle connaît les diamants aussi bien que son mari ; elle traite avec les courtiers dans son absence ; elle conclut aussi les marchés avec les particuliers ; elle continuerait le commerce lors même qu'elle deviendrait veuve ; leur fortune est déjà considérable ; ils sont de cette compagnie qui vient d'acheter Bagnolet. Tu as de l'intelligence ; tu connais même cette partie depuis que tu as lu le traité que j'ai sur les pierres précieuses ; tu inspirerais de la confiance ; tu ferais ce que tu voudrais : tu aurais une vie agréable, si tu avais voulu de Delorme, Dabreuil ou Lobligeois ! — Tenez, papa, j'ai trop bien vu qu'on ne réussissait dans le commerce qu'en vendant cher ce qu'on avait acheté grand-marché ; qu'en mentant beaucoup et rançonnant le pauvre ouvrier ; je ne saurai jamais me prêter à rien de semblable, ni respecter celui qui s'en occupe du matin au soir : or, je veux être honnête femme ; et comment serais-je fidèle à l'homme dont je ne tiendrais nul compte,

en admettant que j'eusse pu l'épouser ? Vendre des diamants ou des petits pâtés me semble à peu près la même chose, si ce n'est que ceux-ci ont leur prix fait, qu'on y trompe peut-être moins, mais qu'on se salit davantage ; je ne me soucie pas plus de l'un que de l'autre. — Crois-tu donc qu'il n'y ait point d'honnêtes gens dans le commerce ? — Je ne veux pas décider cela ; mais je suis persuadée qu'il n'y en a guère ; et encore ces honnêtes gens-là n'ont point ce qu'il me faut dans un mari. — Tu t'es rendue bien difficile ; et si tu ne trouves pas ta chimère ? — Je mourrai fille. — Cela serait peut-être plus dur que tu ne penses ; au reste, tu as le temps d'y songer ; mais l'ennui vient un jour, la foule n'y est plus, et tu sais la fable ! — Oh ! je me vengerais à mériter le bonheur, de l'injustice qui m'en tiendrait privée. — Te voilà dans les nues ; il y fait beau quand on peut y monter ; mais il n'est pas aisé de s'y tenir : songe toujours que j'aimerais à avoir des petits-enfants avant d'être trop vieux. »

J'aimerais bien à vous en donner, pensais-je en moi-même, lorsque mon père mit fin au dialogue en se retirant ; mais, en vérité, je n'en aurai jamais que d'un mari qui me convienne. Je prenais alors un peu de mélancolie en considérant mon entourage, où je n'apercevais rien à la ronde capable de s'assortir à mes goûts : ce sentiment n'était pas durable ; je me sentais un bonheur actuel, et je couvrais l'avenir d'une

espérance vague; c'était la plénitude d'un bien-être qui reflue jusqu'au futur en délivrant de toute inquiétude. — « Sera-ce pour cette fois, Mademoiselle, me dit un jour mon père avec une gravité feinte, et l'air de satisfaction qu'il avait toujours quand il recevait quelque demande ? Lisez cette lettre. » — Elle était fort bien écrite pour la peinture et pour le style, et me fit monter le rouge au visage. M. Morizot de Rozain exprimait d'assez belles choses ; mais il faisait remarquer que son nom se trouvait dans le nobiliaire de sa province ; il me parut fat ou maladroit de faire parade d'un avantage que je n'avais point, et qu'on ne devait pas présumer que je cherchasse. « Il n'y a point encore là sujet d'examen, dis-je, en secouant la tête : cependant il faut faire causer le personnage ; encore une ou deux lettres, et j'aurai vu le fond du sac : je vais préparer une réponse en conséquence. »

Toutes les fois qu'il s'agissait d'écrire, mon père était d'une docilité charmante et me copiait sans difficulté. Je m'amusais à faire le papa ; je traitais mes propres intérêts, avec tout le sérieux que la chose méritait et enfin comme pour moi-même, dans le style et la sagesse de la paternité. Il y eut jusqu'à trois lettres explicatives de M. de Rozain ; je les ai gardées longtemps, parce qu'elles étaient fort bien faites ; elles m'ont prouvé qu'il ne suffisait pas encore d'avoir de l'esprit pour me convenir, s'il n'y

avait plus de jugement et cette âme que rien ne supplée ni ne dépeint, mais dont l'accent se fait d'abord sentir. D'ailleurs, Rozain n'avait rien que le titre d'avocat; ma fortune présente ne pouvait suffire à deux, et il n'offrait point la réunion de qualités qui pût faire désirer de surmonter cet obstacle.

En annonçant la *levée en masse* de mes prétendants, je n'ai pas promis de les nommer tous, et l'on m'en tiendra quitte aisément; je n'ai voulu faire connaître que la singularité de cette situation qui me faisait rechercher de beaucoup de gens dont je ne connaissais pas toujours même la figure, et dans laquelle j'avais la liberté de discuter moi-même les apparences et les raisons. Je remarquais bien quelquefois, à l'église ou à la promenade, de nouveaux visages dont j'étais observée ou suivie, et je me disais en moi-même : « J'aurai bientôt quelque réponse à faire pour mon papa! » Mais je n'ai jamais vu d'extérieur qui m'ait séduite ou frappée.

J'ai dit que Lablancherie avait eu l'esprit de s'introduire à la maison, et de sentir apparemment qu'avant de se déclarer il fallait chercher à se faire goûter. Fort jeune encore, Lablancherie avait déjà voyagé, beaucoup lu, et même imprimé : son ouvrage ne valait pas grand'-chose, mais il y avait force morale et de saines idées; il l'avait intitulé : *Extrait de mes voyages pour servir d'école aux pères et mères;*

ce n'était pas trop modeste, comme on voit; et l'on était tenté de le lui pardonner, car il s'appuyait d'autorités bien respectables en philosophie, les citait assez heureusement, et s'indignait avec la chaleur d'une âme honnête de la froideur ou de la négligence des parents, causes trop communes des désordres qui font la perte de la jeunesse. Lablancherie, petit, brun et assez laid, ne disait rien du tout à mon imagination; mais son esprit ne me déplaisait point, et je croyais m'apercevoir que ma personne lui plaisait beaucoup.

Un soir, revenant avec ma mère de visiter nos grands-parents, nous trouvâmes mon père un peu rêveur : « J'ai du nouveau, nous dit-il en souriant; Lablancherie sort d'ici, où il a passé plus de deux heures; il m'a fait ses confidences; et comme elles vous regardent, Mademoiselle, il faut bien vous en faire part. » (La conséquence n'était pas trop rigoureuse, mais mon père avait coutume de la tirer.) — Il t'aime et s'est offert pour mon gendre; mais il n'a rien, et ce serait une folie que je lui ai fait sentir. Il suit le barreau; il aurait le projet d'acheter quelque charge de magistrature : sa légitime ne serait pas suffisante pour cela; il s'est imaginé que s'il pouvait nous convenir, la dot de sa femme suppléerait à ce qui lui manque, et que ma fille étant seule, le jeune ménage pourrait demeurer avec nous dans les premières années. Il m'a dit sur tout cela de fort belles

choses qui s'arrangent très bien dans de jeunes cervelles; mais il faut du plus solide à des parents prudents. Qu'il commence un cabinet ou achète une charge, qu'il se fasse un état enfin, nous verrons après; il sera temps pour le mariage ensuite; ce serait une extravagance que de se marier préliminairement. D'ailleurs resterait à examiner la personne; mais de bonnes informations seraient bientôt prises; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas gentilhomme, et qu'il eût une quarantaine de mille écus. Il est assez bon enfant : nous avons causé longuement; mes raisons l'ont un peu affligé, mais il les a entendues; il a fini par me prier de ne point lui fermer ma porte, et il l'a sollicité de si bonne grâce que j'y ai consenti, pourvu qu'il ne vînt pas plus souvent que de coutume. Je lui ai dit que je ne te parlerais de rien; mais comme tu es raisonnable, j'aime à ne te rien cacher. » — Quelques questions de ma mère, et de sages réflexions sur tout ce qu'il fallait envisager avant de se prévenir pour personne, me dispensèrent de rien dire, mais non de rêver.

Les calculs de mon père étaient justes; les propositions du jeune homme n'étaient pourtant pas deraisonnables; je me sentais disposée à le voir et l'étudier avec plus d'intérêt et de curiosité. Les occasions n'en furent pas fréquentes, plusieurs mois s'écoulèrent; Lablancherie partit pour Orléans, et je ne le revis que deux ans après. Dans cet intervalle, je fus sur le point

d'épouser le médecin *Gardanne* ; une de nos parentes avait pressé ce mariage. Madame Desportes, née Provençale, avait été mariée à Paris dans le commerce; demeurée veuve très jeune, avec une fille unique, elle avait continué de faire ce commerce de bijoux que mon père trouvait si agréable. De l'esprit, de l'honnêteté, beaucoup d'adresse et un excellent ton la faisaient généralement considérer ; on eût dit qu'elle ne se chargeait d'affaires que pour obliger les personnes qui s'adressaient à elle; sans sortir de son appartement fort bien tenu et où elle recevait une société décente, dont faisaient quelquefois partie les individus mêmes qui cherchaient des acquisitions pour satisfaire leur luxe ou l'usage, elle maintenait sa petite fortune et son aisance, sans perte et sans accroissement. Très avancée en âge, elle était secondée par sa fille, dont le tendre attachement lui avait fait rejeter tout établissement pour demeurer avec sa mère dans l'union la plus intime.

Gardanne était du pays de Madame Desportes; l'esprit naturel, la vivacité méridionale, de bonnes études et l'extrême envie de réussir promettaient que ce jeune docteur pousserait assez loin un chemin déjà bien commencé. Madame Desportes, qui l'accueillait avec cette bonté protectrice qui seyait à son caractère, a son âge, et qu'elle avait l'art de rendre aimable, imagina d'en faire le mari de sa petite cousine :

elle mourut avec ce projet que sa fille résolut d'exécuter.

Gardanne souhaitait et craignait de se lier ; dans le calcul des avantages et des inconvénients de la grande confrérie, il ne s'était point, comme ma tête romantique, attaché à l'unique idée des convenances personnelles : il comptait tout. J'avais seulement vingt mille livres en mariage ; mais les espérances rachetaient la modicité de la dot ; les conditions pécuniaires furent faites avant que je susse rien ; le *marché* était conclu lorsqu'on me parla d'un médecin à épouser. L'état me convenait ; il promettait un homme éclairé, mais il fallait connaître sa personne. On arrange une promenade au Luxembourg ; la pluie devait prendre en chemin et survint, ou bien on la craignit : on se réfugia chez une amie de Madame Desportes, Mademoiselle de la Barre, grande janséniste, qui fut ravie de la circonstance, et nous offrit une collation durant laquelle son médecin et son compatriote vint tout juste lui faire une visite.

On s'examine beaucoup de part et d'autre, sans avoir pour mon compte l'air d'y regarder, mais sans laisser rien échapper néanmoins. Ma cousine était triomphante, comme si elle eût dit : « Je ne l'avais point annoncée jolie : mais que vous en semble? » Ma bonne mère avait l'air tendre et rêveur ; Mademoiselle de la Barre faisait de l'esprit, et merveilleusement les honneurs de ses confitures et de mille bonbons ;

le médecin babillait assez, croquait des sucreries ; disant moitié par une galanterie qui sentait un peu les bancs de l'école, qu'il aimait beaucoup la douceur ; à quoi la jeune fille observa d'une voix timide, avec quelque rougeur et un léger sourire, qu'on accusait les hommes de l'aimer beaucoup parce qu'ils avaient grand besoin qu'on en usât toujours avec eux. Le fier docteur parut émoustillé de l'épigramme. Mon père aurait volontiers déjà donné sa bénédiction ; il était si poli que j'en enrageais. Le médecin se retira le premier pour faire ses visites du soir ; nous retournâmes comme nous étions arrivés, et voilà ce qu'on appelait *une entrevue*. Mademoiselle Desportes, grande observatrice des formes, avait ainsi tout arrangé, parce que dans une maison qui n'est point ouverte et où se trouve une jeune fille, un homme qui a des vues de mariage ne doit mettre le pied que quand il est accepté ; mais aussi, cela fait, le contrat doit se dresser d'abord, et la célébration suivre immédiatement : c'était la loi et les prophètes.

Un médecin dans son costume n'est jamais séduisant pour une jeune personne ; je n'ai su dans aucun temps de ma vie me représenter l'amour en perruque. Gardanne, avec ses trois marteaux, son air doctoral, son accent du Midi, ses sourcils noirs très rapprochés, avait l'air beaucoup plus propre à conjurer la fièvre qu'à la donner. Mais je sentais cela, sans faire alors

cette réflexion ; j'avais du mariage des idées si austères, que je ne voyais pas dans cette proposition le plus petit mot pour rire. « Eh bien! me demanda doucement ma bonne mère, comment trouves-tu cette personne ; te conviendra-t-elle ? — Maman, je ne puis savoir cela si vite. — Mais tu peux bien dire s'il t'inspire de la répugnance ? — Ni répugnance, ni goût ; l'une ou l'autre pourrait naître. — Comment ! il faut pourtant savoir que répondre si l'on vient faire la demande en règle. — Et cette réponse engagera-t-elle ? — Mais quand on a donné sa parole à un honnête homme, assurément il faut la tenir. — Et s'il déplaît ? — Une fille raisonnable, qui ne se détermine point par caprice, dès qu'elle a pesé les motifs d'une aussi grande résolution, ne revient point après l'avoir prise. — Il s'agit donc de se décider sur cette entrevue ? — Ce n'est pas cela précisément ; les relations de M. Gardanne avec la famille permettent de juger son existence, ses mœurs ; quelques informations pourront aider à estimer son caractère ; ainsi, voilà les bases principales pour établir une détermination ; la vue de la personne n'est plus que pour de légères convenances. — Ah ! maman, je ne suis pas pressée de me marier. — Je le crois, mon enfant ; mais tu es destinée à t'établir, et tu es à l'âge le plus convenable pour cela : tu as refusé beaucoup de partis dans le commerce, et ce sont ceux que ta situation peut t'offrir en plus grand nom-

bre; tu parais décidée à ne point vouloir d'un mari qui soit dans cet état : le parti qui se présente aujourd'hui te convient par tous les rapports extérieurs : prends garde à ne point le rejeter légèrement. — Il me semble que j'ai le temps d'y songer ; M. Gardanne lui-même n'est peut-être pas décidé; car enfin il ne m'avait jamais vue. — J'en conviens ; mais si tu n'as que cette excuse, elle pourrait n'être pas de longue durée : au reste, je n'exige pas une réponse à cet instant ; tu feras tes réflexions, et tu me les communiqueras dans deux jours. » En disant ces mots, ma mère me baisa sur le front et me laissa rêver.

La raison et la nature se réunissent si bien pour convaincre une jeune fille sage et modeste qu'elle doit se marier, que la délibération à cet égard ne peut jamais s'établir que sur le choix du sujet. Or, sur ce choix même, les arguments de ma mère ne manquaient pas de justesse. Je réfléchis d'ailleurs que mon acceptation provisoire, quoi qu'on en pût dire, ne saurait m'engager absolument ; qu'il était absurde de me supposer liée, parce que j'aurais consenti à voir chez mon père l'homme qui se présenterait pour m'épouser ; et je sentais fort bien que s'il me déplaisait, aucune considération ne me déciderait à terminer. J'arrêtai donc en moi-même de ne pas dire non, et de me réserver l'examen.

Nous étions sur le point de partir pour la campagne où nous devions passer quinze jours ;

je trouvais qu'il n'aurait pas été digne de remettre le voyage dans l'attente d'un épouseur; ma mère était de mon avis : mais avant notre départ, Mademoiselle de la Barre arriva un beau jour dans le plus grand costume, faire ce qu'on appelait la demande au nom du docteur. Mes parents répondirent les généralités d'usage quand on accepte, avec le sous-entendu de la réflexion : on réclama la permission pour le demandeur de présenter ses devoirs en personne; elle fut accordée. Mademoiselle Desportes, toujours mesurée, conclut qu'elle devait l'amener, et une collation de famille où Mademoiselle de la Barre et une de mes parentes se trouvèrent aussi, signala l'entrée cérémonieuse du personnage dans la maison paternelle. Nous partîmes le lendemain pour la campagne, afin d'y passer précisément le temps de ce qu'on appelle les informations. Cette seconde entrevue ne me toucha guère plus que la première; mais je vis dans Gardanne un homme d'esprit avec lequel une femme qui pense pouvait vivre; et, dans mon inexpérience, je calculais que dès qu'il était possible de raisonner et de s'entendre, il y avait fonds pour le bonheur en mariage. Ma mère craignait d'apercevoir chez lui les indices d'un caractère impérieux ; cette idée ne me frappait point : habituée à m'étudier moi-même, à régler mes affections, à commander mon imagination, pénétrée de la rigueur et de la sublimité des devoirs d'épouse, je ne voyais

pas du tout ce qu'un caractère un peu plus ou un peu moins doux aurait à faire avec moi et pourrait exiger de plus que moi-même. Je raisonnais en philosophe qui calcule, et en solitaire qui ne connaît ni les hommes, ni les passions. Je prenais mon cœur paisible et affectueux, généreux et franc, pour la mesure commune de la moralité de mon espèce. J'ai commis cette faute pendant longtemps ; elle a été la source unique de mes erreurs. Je me hâte de la faire observer ; c'est donner à l'avance la clef de mon secrétaire.

Je portai à la campagne une sorte d'inquiétude ; ce n'était point cette douce agitation que son ravissant spectacle avait coutume de m'inspirer, et par laquelle je savourais plus voluptueusement encore ses charmes touchants. Je me sentais à la veille d'une situation nouvelle ; j'allais quitter peut-être mon excellente mère, mes études chéries, mon aimable retraite, une sorte d'indépendance enfin, pour un état que je ne définissais pas bien, qui m'imposerait de grandes obligations : j'estimais qu'il était glorieux d'avoir à les remplir et que j'étais faite pour m'en charger ; mais, enfin, je ne voyais pas tout : j'éprouvais le désir et la crainte de l'incertitude.

Mademoiselle Desportes m'avait fait promettre de lui donner de mes nouvelles ; j'acquittai ma parole ; mais sur la fin de la quinzaine j'appris qu'elle avait un grand chagrin,

Mon père, qui prenait les choses à la lettre, n'aurait pas cru bien marier sa fille et remplir les devoirs de la paternité, s'il n'eût pris en toute règle ce qu'il appelait des informations. Gardanne était présenté par une de nos parentes qui le connaissait d'origine et d'habitude, tous les renseignements possibles avaient été donnés ; n'importe, mon père avait écrit dès le commencement de l'affaire, en Provence, à trois ou quatre personnes pour s'informer des plus petites particularités concernant la famille et la personne du docteur. Sa vigilance ne se borna pas là dans notre absence ; il employa de petits moyens pour juger par ses domestiques ou ses fournisseurs de l'humeur et de la façon de vivre de son gendre futur. Ce n'est pas tout, il alla lui rendre visite ; et, avec une adresse égale à celle qu'il employait dans ses informations, laissant voir à tout le monde pourquoi il les prenait, il voulait lui paraître bien instruit ; il lui cita fort gauchement, comme un homme qu'il devait considérer, un compatriote avec lequel il était brouillé ; il joignit à ses remarques des conseils prématurés, avec l'accent paternel. Gardanne reçut à la fois, et des lettres de son pays où on le plaisantait des recherches auxquelles il donnait lieu, et des avis de l'examen scrupuleux qui se faisait autour de lui, et enfin l'exhortation pédagogue de son beau-père prétendu. Désolé, piqué, aigri, il va chez Mademoiselle Desportes, se plaint avec la viva-

cité méridionale des procédés étranges d'un homme dont la fille très désirable a le tort d'avoir un père si singulier; Mademoiselle Desportes, aussi vive et très fière, ne trouve pas bon que l'on soit assez peu épris de sa cousine pour se plaindre de ces petits désagréments, et le reçoit assez mal. Du moment où ces détails parvinrent à ma connaissance, je saisis avec empressement l'occasion de sortir de mon incertitude, et j'écrivis que j'espérais à mon retour ne plus recevoir la personne. Ainsi se dénoua un mariage que l'on se proposait réellement de précipiter, que Gardanne avait compté terminer dans la huitaine qui aurait suivi mon retour : je m'applaudis d'échapper à un lien qu'on aurait voulu serrer si brusquement; ma mère, effrayée de la vivacité du docteur, respira comme délivrée de craintes, en s'affligeant un peu d'autre part; mon père tâcha de dissimuler quelque honte et dépit sous le voile d'une grande dignité; ma cousine conserva toute la sienne en éloignant le docteur de sa maison, et cinq ans après Mademoiselle de la Barre lui disait encore que cette union était écrite dans le ciel; que son ami n'en contractait point d'autre; que le doigt de la Providence ménageait des rapprochements que nous ne pouvions pas juger.

La bonne prophétie! elle valait autant que le billet à La Châtre!

FIN DU TOME TROISIÈME.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

MÉMOIRES

DE

Mme ROLAND

TOME IV ET DERNIER

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1883

MÉMOIRES PARTICULIERS

DEUXIÈME PARTIE

(SUITE)

—

La santé de ma mère vint insensiblement à s'altérer; elle avait eu une attaque de paralysie qu'on avait adoucie à mes yeux du nom de rhumatisme, d'accord avec elle qui ne s'abusait point et qui voulait que je ne prisse pas d'inquiétude. Sérieuse et taciturne, elle perdait chaque jour de sa vivacité; elle aimait à se concentrer; et m'obligeait à sortir quelquefois avec ma bonne, sans vouloir quitter son appartement. Elle me parlait souvent de mon établissement, et regrettait que je ne pusse me décider pour les partis qui se présentaient. Un jour, entre autres, elle me pressait avec mélancolie pour accepter un honnête commerçant de bijoux qui m'avait demandée : « Il a pour lui, me disait-elle, la réputation d'une grande probité, des mœurs réglées et douces, une fortune agréable qui peut devenir brillante, et cet ac-

cessoire fait partie du mérite d'un homme médiocre. Il sait que tu n'as pas une façon de penser commune; il professe pour toi une haute estime, s'honorera de suivre tes conseils, et dit déjà qu'il ne s'opposerait point à ce que sa femme nourrît ses enfants; tu le conduirais. — Eh! maman, je ne veux point du tout d'un homme que je conduise : ce serait un trop grand enfant. — Mais sais-tu qu'on pourrait te trouver bien singulière; car enfin, tu ne voudrais pas non plus d'un maître? — Entendons-nous, chère maman; je ne veux point d'un homme qui me commande, il ne m'apprendrait qu'à résister; mais je ne veux pas non plus avoir besoin de gouverner un mari. — Ou je suis bien trompée, ou ces individus qui ont cinq pieds de haut avec de la barbe au menton, ne manquent guère de faire sentir qu'ils sont les plus forts; le bonhomme à qui la fantaisie prendrait de me rappeler cette force m'impatienterait alors, et je serais honteuse de ma domination quand il se laisserait conduire. — J'entends; tu voudrais subjuguer quelqu'un qui se crût bien le maître en faisant ta volonté. — Ce n'est pas cela non plus; je hais la servitude; mais je ne me crois pas faite pour la domination; elle m'embarrasserait : ma raison a bien assez à faire de moi-même. Je veux inspirer quelqu'un digne de mon estime, tel que je puisse m'honorer de mes complaisances, et qu'il trouve son bonheur à faire le mien, suivant ce

que sa sagesse et son affection lui montreront de convenable. — Le bonheur, mon enfant, ne se compose pas toujours de cette perfection de rapports que tu imagines; s'il n'existait point sans elle, il serait nul dans presque tous les mariages. — Je n'en connais pas non plus que j'envie. — Soit; mais, dans ces mariages que tu n'envies point, il peut cependant y en avoir de préférables à rester toujours fille. Je puis mourir plus tôt que tu n'imagines; tu resterais seule avec ton père; il est encore jeune, et tu ne te représentes point tous les chagrins que ma tendresse pour toi redoute : combien je serais tranquille, si je te laissais unie à un honnête homme avant de quitter ce monde! »

Ces dernières idées m'accablèrent de douleur; ma mère semblait lever un voile redoutable sur un avenir sombre et effrayant que je n'avais pas même soupçonné : je n'avais jamais songé que je dusse la perdre; le seul aperçu de cette perte dont elle me parlait comme si elle eût été prochaine, me pénétra de terreur; un frisson terrible se promenait à la surface de mon corps; je fixai sur elle des yeux égarés, dont son sourire fit couler des pleurs. — « Eh quoi! tu t'alarmes? comme s'il ne fallait pas, dans les résolutions à prendre, calculer les possibles? Je ne suis point malade, quoique dans un temps critique dont les révolutions deviennent quelquefois funestes : mais c'est dans l'état de santé qu'il faut s'occuper du con-

traire ; l'occasion présente m'y engage particulièrement. Un bon et digne homme t'offre sa main ; tu as passé vingt ans ; tu ne verras plus autant de prétendants qu'il s'en est présenté dans les cinq années qui viennent de s'écouler : je puis m'échapper... ne refuses pas un mari... qui n'a point, il est vrai, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix (délicatesse toujours bien rare, même dans ceux chez qui l'on croit la trouver); mais qui te chérira et avec qui tu seras heureuse. — Oui, maman, m'écriai-je avec un profond soupir, d'un bonheur comme le vôtre! » Ma mère se troubla, ne me répondit rien, et ne m'ouvrit plus la bouche de ce mariage ni d'aucun autre, du moins pour me presser. Le mot m'avait échappé comme s'échappe l'expression d'un sentiment vif que l'on n'a point réfléchi ; l'effet qu'il produisit m'avertit de sa trop grande justesse.

Les étrangers devaient juger à la première vue l'extrême différence qui se trouvait entre ma mère et mon père : et qui pouvait mieux que moi sentir toute l'excellence de la première ! Mais je n'avais pas proprement calculé ce qu'elle devait souffrir ; habituée dès mon enfance à voir régner dans la maison la paix la plus profonde, je ne pouvais juger s'il était pénible de la maintenir : mon père aimait sa femme et me chérissait tendrement : jamais, je ne dirai point le reproche, mais l'air du mécontentement n'avait approché de ma mère ; quand elle

n'était point de l'avis de son mari et qu'elle n'avait pu le modifier, on eût dit qu'elle passait condamnation sous le sien propre sans aucune difficulté. Seulement dans les dernières années, éprouvant du malaise des raisonnements de mon père, je m'étais permis d'entrer parfois dans la discussion ; j'y avais pris une certaine influence ; bientôt j'en usai avec une sorte de liberté. Soit nouveauté, soit faiblesse, mon père me cédait plutôt qu'à sa femme ; je m'en prévalus pour elle ; j'étais devenue, pour ainsi dire, le chien de garde de ma mère ; il n'était pas permis de la tracasser en ma présence, et soit en jappant par agacerie, tirant l'habit par la basque, soit en me fâchant tout de bon, j'étais sûre de faire quitter prise. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'aussi réservée que ma mère sur le compte de son mari, jamais je ne lui disais rien en particulier et loin de mon père, que n'eût autorisé le respect filial. J'usais pour la défendre de la force, je dirai même de l'autorité de la raison, lorsque l'adresse ingénieuse ne suffirait pas ; mais en tête-à-tête je n'aurais pas ouvert la bouche pour un seul mot relatif à ce qui s'était passé. Pour elle je pouvais combattre même son mari ; mais ce mari absent n'était plus que mon père, dont chacune se taisait quand il n'y avait pas d'actions de grâces à lui rendre.

Je m'apercevais cependant que mon père avait perdu par degré ses habitudes laborieuses ; les af-

faires de sa communauté l'ayant d'abord distrait, lui donnèrent ensuite le besoin de quitter plus souvent son logis; insensiblement la dissipation l'entraîna; tout ce qui se faisait au dehors, spectacle ou événement, l'attirait; le goût du jeu s'en mêla; des liaisons faites au café le conduisirent ailleurs; l'appât de la loterie le séduisit. L'envie de faire fortune lui ayant fait tenter des entreprises de commerce étrangères à son art, et qui n'avaient pas été toujours heureuses, cette envie, lorsqu'il perdit l'habitude de l'occupation, lui fit faire des sacrifices au hasard. A mesure qu'il exerçait moins son talent, il en perdait une partie; ses facultés diminuèrent, et dans une vie moins réglée sa vue baissa, sa main perdit sa fermeté. Ses jeunes gens, moins surveillés par leur maître, le remplaçaient toujours plus mal; bientôt il fallut diminuer leur nombre, parce que la vogue dut se porter ailleurs. Ces changements s'opérèrent par degrés imperceptibles, et leur effet devint très sensible avant qu'on eût calculé toute sa portée.

Ma mère, très rêveuse, commençait à me dire quelquefois à moitié ses inquiétudes; je craignais de les exciter en lui parlant de ce qu'elle et moi ne pouvions changer. Je mettais mes soins à lui faire goûter toute la douceur qui dépendait de moi; elle était devenue très paresseuse à marcher; je faisais le sacrifice de la quitter pour sortir avec mon père, que je priais de me conduire à la promenade; il ne me cher-

chait plus comme autrefois pour m'avoir avec lui, mais il avait encore du plaisir à m'accompagner, et je le ramenais avec une sorte de triomphe à cette bonne maman dont je voyais tout l'attendrissement quand nous étions réunis. Nous n'y gagnions pas toujours; car pour ne point refuser sa fille et ne pas manquer à ses autres plaisirs, lorsque mon père m'avait déposée au logis, il sortait de nouveau pour un instant, disait-il; mais au lieu de revenir souper, il oubliait l'heure et rentrait à minuit. Nous avions pleuré en silence : et s'il m'arrivait à son retour de lui représenter notre chagrin, il prenait les choses légèrement en écartant mes douces plaintes par des plaisanteries, ou il se retirait avec le silence du mécontentement. Le bonheur domestique s'ensevelissait sous ces nuages; mais la paix n'était point altérée, et des yeux indifférents n'auraient point aperçu les changements qui se faisaient chaque jour.

Ma mère souffrait beaucoup depuis plus d'un an d'une sorte d'enchifrènement qui ressemblait à un rhume de cerveau, et dont les médecins n'avaient pu deviner la cause; après divers remèdes, ils conseillèrent surtout l'exercice qu'elle n'aimait plus guère, et le bon air de la campagne. Nous étions à la veille des fêtes de Pentecôte de l'année 1774; il fut décidé que nous irions passer ces fêtes à Meudon. Je ne m'éveillais point le matin du dimanche comme j'avais coutume de faire lorsqu'il s'agissait de ces par-

ties champêtres; j'étais accablée d'un sommeil pénible et interrompu de rêves sinistres; il me semblait que nous revenions à Paris par eau, battus de l'orage, et qu'au sortir de la galiote où nous étions, un cadavre que l'on en tirait s'opposait à mon passage : ce spectacle me glaçait d'effroi; je cherchais ce qu'était ce triste cadavre. — Au même instant, ma mère me touchant légèrement les jambes sur mon lit, et m'appelant de sa voix douce, fit évanouir mon songe; je fus ravie de la voir, comme si elle m'eût tirée du dernier péril : je tendis mes bras vers elle, et je l'embrassai avec attendrissement, en lui disant qu'elle me faisait grand bien de m'éveiller. Je saute à bas du lit; nous faisons nos dispositions, nous sommes partis. Le temps était beau, l'air calme, un petit batelet nous eut bientôt conduits à notre destination et les délices de la campagne me rendirent ma sérénité. Ma mère se trouvait bien du voyage; elle reprit quelque activité : ce fut le second jour que nous découvrîmes Villebonne et le Fontainier du Moulin-Rouge. J'avais promis à mon Agathe d'aller la voir le lendemain des fêtes; nous étions de retour du mardi soir : ma mère s'était proposé de m'accompagner au couvent; mais l'exercice des jours précédents l'ayant un peu fatiguée, elle changea de dessein au moment du départ, et me fit accompagner par ma bonne. Je voulus rester alors; elle insista pour que j'acquitasse ma parole, ajoutant que je savais bien qu'elle

restait volontiers seule, et que si je voulais faire un tour au Jardin du Roi, je pourrais en prendre le plaisir.

Je vis Agathe; je la quittai promptement: « Pourquoi partir si vite, me disait-elle? tu es donc attendue? — Non; mais je me sens pressée de retourner près de maman. — Tu m'as dit qu'elle se portait bien? — C'est vrai; elle ne m'attend pas sitôt non plus, et je ne sais quoi me tourmente, j'ai besoin de la revoir. » En disant ces mots, mon cœur se gonflait malgré moi.

On imaginera peut-être que ces circonstances sont ajoutées par l'effet d'un sentiment qui se réfléchit, et qui prête sa teinte aux objets qui l'ont précédé; je ne suis qu'historien fidèle, et je rapporte des faits que l'événement seul m'a rappelés ensuite.

Assurément on a pu juger par l'exposé de mes opinions, et surtout par le développement successif des idées que j'avais acquises, que je ne partageais pas plus alors certains préjugés que je n'ai aujourd'hui de superstition. Aussi, en méditant ce qui pouvait donner lieu à ce qu'on appelle des pressentiments, j'ai cru qu'ils se réduisaient à cet aperçu rapide des gens qui ont l'esprit vif et le sentiment exquis, d'une foule de choses imperceptibles qu'on ne saurait même désigner, qui sont plutôt senties que jugées, et dont il résulte une affection qu'on ne peut motiver, mais que les effets viennent éclairer et justifier.

Plus est vif l'intérêt que nous inspire un objet, plus nous sommes clairvoyants sur son compte ou susceptibles à son sujet; plus nous avons de ces aperçus physiques, si je puis ainsi dire, qui s'appellent ensuite des pressentiments, et que les anciens regardaient comme des augures ou des avis des dieux.

Ma mère était pour moi l'objet le plus chéri; elle approchait de sa fin sans qu'aucun signe extérieur l'annonçât à des yeux vulgaires : mon attention n'avait rien distingué qui me fît juger ce coup affreux; mais il y avait sans doute en elle des altérations légères qui m'agitaient à mon propre insu. Je ne pouvais pas dire que je fusse inquiète, je n'aurais su de quoi; mais je me sentais troublée, mon cœur se serrait parfois lorsque je la fixais, et j'éprouvais loin d'elle un malaise qui ne me permettait pas d'y rester. Je quittai Agathe d'un air si singulier qu'elle me pria de lui donner incessamment de mes nouvelles; je revins précipitamment, malgré les observations de ma bonne qui trouvait que l'heure aurait été bien agréable pour une promenade au Jardin du Roi : j'approche de la maison; je trouve à la porte une jeune fille du voisinage, qui s'écrie en me voyant : « Ah! Mam'selle, votre maman s'est trouvée bien mal; elle est venue chercher ma mère qui a monté dans son appartement avec elle. » Frappée de terreur, je jette quelques sons inarticulés; je vole, me précipite; je trouve ma mère dans un fauteuil, la

tête abandonnée, les bras tombants, l'œil égaré, a bouche entr'ouverte. A ma vue son visage se ranime : elle veut parler; sa langue enchaînée profère difficilement des mots imparfaits : elle veut dire qu'elle m'attend avec impatience; elle fait effort pour soulever ses bras; un seul obéit à l'impulsion de sa volonté : elle porte sa main sur mon visage, essuie de ses doigts les larmes qui le couvrent, les passe doucement sur mes joues comme pour me calmer; l'intention du sourire se dessine dans sa physionomie : elle essaye de parler;... inutiles tentatives! La paralysie épaissit sa langue, accable sa tête, anéantit la moitié de son corps. L'eau de mélisse, le sel dans la bouche, les frictions ne produisent aucun effet; en un instant j'avais expédié du monde pour chercher le médecin et mon père; j'avais, avec la rapidité de l'éclair, été prendre moi-même deux grains d'émétique chez l'apothicaire le plus voisin; le médecin était arrivé, ma mère était au lit; les remèdes s'administraient, et les progrès du mal se faisaient avec une effroyable rapidité; les yeux étaient fermés, la tête penchée sur la poitrine ne pouvait plus se lever; une respiration forte et précipitée annonçait l'accablement universel : cependant elle entendait ce qu'on lui disait; et, lorsqu'on lui demandait si elle souffrait, elle portait la main gauche sur son front comme pour indiquer le siége de la douleur.

J'étais dans une activité inexprimable; j'or-

donnais tout, et je l'avais toujours fait avant qu'on l'eût exécuté ; je paraissais ne pas quitter le chevet du lit, et je préparais ce qui était nécessaire : à dix heures du soir, je vois que le médecin prend à part quelques femmes et mon père : je veux savoir ce qu'il propose ; on me dit qu'on est allé chercher l'extrême-onction : je crois rêver ; un prêtre arrive, il prie, et fait je ne sais quoi ; je tiens machinalement un flambeau ; droite au pied du lit, sans répondre et sans céder à ceux qui veulent me déplacer, les yeux fixés sur ma mère mourante et adorée, absorbée dans un sentiment unique qui suspend enfin toutes mes facultés, le flambeau s'échappe de ma main ; je tombe sans connaissance : on m'enlève, je me retrouve après quelque temps dans le salon voisin de sa chambre, environnée de personnes de ma famille ; je tourne les yeux vers la porte : je me lève, on me retient ; je fais des gestes suppliants pour obtenir la permission de retourner... Un silence triste, une opposition morne et constante me contrarient continuellement ; je retrouve des forces, je prie, j'éclate, on est impitoyable ; j'entre dans une espèce de rage... A l'instant mon père paraît ; il est blême et silencieux : on a l'air de lui faire une demande tacite ; il répond par un mouvement des yeux qui fait jeter des *hélas !* gémissants. Je me dérobe à la surveillance de mes gardiens frappés ; je sors impétueusement : ma mère !... elle n'était plus ! Je soulève ses bras ;

je ne puis le croire; j'ouvre et referme alternativement ces yeux qui ne me reverront plus, et qui se fixaient sur moi avec tant de tendresse; je l'appelle; je me jette sur son lit avec transport; je pose mes lèvres sur les siennes; je les entr'ouvre; je cherche à aspirer la mort; j'espère la gagner avec mon souffle et pouvoir l'aspirer, sur l'heure.

Je ne sais pas bien ce qui suivit; je me souviens que sur le matin je me vis chez un voisin où parut M. Besnard, qui me fit porter dans une voiture et emmener chez lui. J'arrive; ma grand'tante m'embrasse en silence, me met devant une petite table et me sert quelque chose à boire, en me priant beaucoup de le prendre; je veux la satisfaire, et je m'évanouis. On me met au lit; j'y ai passé quinze jours entre la vie et la mort, dans des convulsions effrayantes. La souffrance physique dont je me rappelle est celle d'un étouffement continuel; ma respiration n'était qu'une sorte de hurlement qu'on entendait de la rue, à ce qui m'a été dit depuis; j'avais éprouvé une révolution que ma situation avait rendue plus critique, et dont je n'ai pu revenir que par la force de ma constitution et l'excès des soins qui m'ont été prodigués. Mes respectables parents s'étaient retirés dans de petits cabinets, pour me loger commodément; ils semblaient avoir pris une vigueur nouvelle pour me rappeler à la vie, et ils ne permettaient pas qu'une main mercenaire me présentât rien;

Ils voulurent me servir eux-mêmes, et ne souffrirent d'être secondés dans les soins immédiats que par Madame Trude, jeune femme, ma cousine, qui venait tous les soirs pour demeurer la nuit près de moi, couchée dans mon lit, et toute occupée de prévoir et d'adoucir les accès convulsifs dans lesquels je tombais souvent.

Huit jours s'étaient écoulés; je n'avais pas trouvé de larmes; les grandes douleurs n'en ont point. (J'en verse en ce moment qui sont amères et brûlantes, car je crains un mal encore plus grand que celui que je souffre; j'avais réuni tous mes vœux pour le salut de ce que j'aime; il est plus incertain que jamais! Les calamités s'étendent comme un nuage obscur et terrible prêt d'envelopper tout ce qui me fut cher, et je travaille avec peine à distraire mon attention du présent en m'obligeant de retracer le passé.)

Une lettre de Sophie vint rouvrir la source des pleurs; la voix de l'amitié, ses tendres expressions rappelèrent mes esprits, amollirent mon cœur; elles produisirent un effet que les bains et l'art des médecins avaient inutilement sollicité; ce fut une révolution nouvelle; je pleurai, je fus sauvée. L'étouffement diminua, tous les accidents s'affaiblirent et les convulsions devinrent plus rares, mais toute impression pénible me rendait leur accès.

Mon père se présenta devant moi dans le triste costume qui attestait notre perte com-

mune, mais inégalement sentie; il entreprit de me consoler, en me représentant que la Providence disposait encore des choses pour le mieux jusque dans le malheur; que ma mère avait achevé son ouvrage dans ce monde, l'éducation de sa fille, et que s'il avait fallu perdre l'un des auteurs de mes jours, il était bon que le ciel m'eût laissé celui qui pouvait être le plus utile à ma fortune. Assurément, ma perte était irréparable, même à cet égard, ainsi que les événements l'ont prouvé; mais je ne fis point cette réflexion : je ne sentis que la sécheresse de la prétendue consolation si mal appropriée à ma façon d'être; je mesurai pour la première fois peut-être tout ce qui se trouvait entre mon père et moi; il me semble qu'il déchirait lui-même le voile respectueux sous lequel je le considérais, je me trouvai tout à fait orpheline, puisque ma mère n'était plus et que mon père ne m'entendrait jamais; un nouveau genre de douleur oppressa mon cœur déchiré; je retombai dans l'état du plus violent désespoir. Les pleurs de ma cousine, la tristesse de mes bons parents m'offraient encore des sujets d'attendrissement; ils eurent leur influence, et je fus arrachée aux dangers qui menaçaient mes jours. Hélas! s'ils se fussent terminés alors! c'était mon premier chagrin; de combien d'épreuves n'a-t-il pas été suivi?

Ici finit l'époque douce et brillante de ces an-

nées tranquilles, passées dans la paix et le charme d'affections heureuses et d'études chéries; semblables à ces belles matinées du printemps où la sérénité du ciel, la pureté de l'air, la vivacité du feuillage, le parfum des plantes, enchantent tout ce qui respire, développent l'existence, et donnent le bonheur en le promettant

TROISIÈME PARTIE

—

10 septembre 1793.

Ma mère n'avait pas plus de cinquante ans lorsqu'elle me fut si cruellement ravie; un abcès dans la tête, formé sans qu'on sût comment et qu'on ne reconnut que par l'écoulement qui se fit à sa mort par le nez et par les oreilles, expliqua l'enchifrènement étrange dont elle avait été si longtemps incommodée; la seconde attaque de paralysie n'eût probablement pas été mortelle sans cet incident. Sa physionomie douce et fraîche n'avait point annoncé sa fin prématurée; ses indispositions paraissaient être celles d'un âge que les femmes passent rarement sans altération; la mélancolie, même l'abattement que je lui trouvais depuis quelque temps, s'expliquaient à mes yeux par des causes morales qui ne m'étaient que trop sensibles.

Nos dernières promenades à la campagne avaient paru la ranimer; le jour même qu'elle me fut enlevée, je l'avais laissée bien portante à trois heures après-midi : je revins à cinq

heures et demie; elle était frappée; à minuit, je ne l'avais plus. Faibles jouets que nous sommes de l'impitoyable destin! pourquoi des sentiments si vifs et des projets si grands sont-ils liés à une si fragile existence? Ainsi fut arrachée du monde l'une des meilleures et des plus aimables femmes qui l'aient jamais habité. Rien de brillant ne la faisait remarquer, mais tout la rendait chère quand on l'avait connue. Raisonnable et bonne par essence, la vertu ne paraissait rien lui coûter; elle savait la rendre douce et facile comme elle. Sage et calme, tendre sans passion, son âme pure et tranquille respirait comme s'écoule le fleuve docile qui baigne avec une égale complaisance le pied du rocher qui le tient captif et le vallon qu'il embellit. Sa perte subite m'a fait connaître les déchirements de la douleur et les transports les plus violents. « Il est beau d'avoir de l'âme; il est malheureux d'en avoir autant, » disait tristement à mes côtés l'abbé Legrand, qui vint me voir chez mes grands-parents.

On s'empressa, lorsque mon état fut amélioré, de faire venir ou de recevoir successivement les différentes personnes de ma connaissance, pour me familiariser avec les objets extérieurs. Je paraissais ne pas exister dans le monde où l'on me voyait; concentrée dans ma douleur, je ne m'apercevais guère de ce qui se passait autour de moi; je ne parlais point; ou bien répondant à mes pensées plutôt que de sai-

sir celle des autres, j'avais l'air d'avoir l'esprit aliéné ; puis l'image chérie que j'avais toujours présente ranimant parfois l'affreux sentiment de sa perte, des cris s'échappaient tout à coup, mes bras étendus se roidissaient et je perdais connaissance. Incapable d'aucune application, 'avais pourtant de bons intervalles où je sentais la tristesse de mes parents, leurs bontés, les tendres soins de ma cousine, et où je cherchais à diminuer leur sollicitude. L'abbé Legrand eut l'esprit de juger qu'il fallait beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de songer à autre chose ; il m'entretint d'elle et m'amena insensiblement à des réflexions, à des idées qui, sans lui être étrangères, éloignaient la considération habituelle de sa perte. Dès qu'il me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il imagina de m'apporter l'Héloïse de Jean-Jacques, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avais vingt-un ans ; j'avais beaucoup lu ; je connaissais un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs et philosophes ; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que m'avait fait Plutarque à huit ans : il sembla que c'était l'aliment qui me fût propre, et l'interprète de sentiments que j'avais avant lui, mais que lui seul savait m'expliquer.

Plutarque m'avait disposée pour devenir républicaine ; il avait éveillé cette force et cette fierté qui en font le caractère. Il m'avait in-

spiré le véritable enthousiasme des vertus publiques et de la liberté. Rousseau me montra le bonheur domestique auquel je pouvais prétendre, et les ineffables délices que j'étais capable de goûter. Ah! s'il acheva de me garantir de ce qu'on appelle des faiblesses, pouvait-il me prémunir contre une passion? Dans le siècle corrompu où je devais vivre et la révolution que j'étais loin de prévoir, j'apportai de longue main tout ce qui devait me rendre capable de grands sacrifices et m'exposer à de grands malheurs. La mort ne sera plus pour moi que le terme des uns et des autres. Je l'attends, et je n'aurais pas songé à remplir le court intervalle qui nous sépare du récit de ma propre histoire, si la calomnie ne m'avait traduite sur la scène pour attaquer plus grièvement ceux qu'elle voulait perdre. J'aime à publier des vérités qui ne m'intéressent pas seule, et je n'en veux taire aucune pour que leur enchainement serve à leur démonstration.

Je ne rentrai pas chez mon père sans éprouver tout ce que fait ressentir la présence des lieux qu'on habitait avec un objet qui n'est plus; on avait pris la précaution maladroite de soustraire le portrait de ma mère, comme si ce vide ne devait pas me rappeler plus douloureusement que son image la perte que j'avais faite. Je le demandai sur-le-champ, il me fut rendu. Les soins domestiques me regardant seule, je

m'en occupai ; mais ils n'étaient pas nombreux dans un ménage de trois personnes. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité, quelque considérable que fût sa maison, car dès lors il y a plus de monde pour les partager ; il ne s'agit que d'une sage répartition et d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes : rien ne se faisait chez moi que je ne l'eusse ordonné ; et lorsque ces soins m'occupaient davantage, ils ne me prenaient guère plus de deux heures par jour.

On a toujours du loisir quand on sait s'occuper ; ce sont les gens qui ne font rien qui manquent de temps pour tout. Au reste, il n'est pas surprenant que les femmes qui rendent ou reçoivent des visites inutiles, et qui se croiraient mal parées si elles n'avaient consacré beaucoup de temps à leur miroir, trouvent les journées longues par l'ennui, et trop courtes pour leurs devoirs : mais j'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage insupportables au monde, et même à leurs maris, par une préoccupation fatigante de leurs petites affaires ; je ne connais rien de si dégoûtant que ce ridicule, et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme ; elle doit lui paraître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agréments. Je veux qu'une femme

tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfants, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses moments qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur comme par les grâces de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en était de même dans le gouvernement des Etats, comme dans celui des familles; ces fameuses ménagères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup en arrière ou les rendent pénibles pour chacun; ces hommes publics si bavards et tant affairés ne font bruit des difficultés que par leur maladresse à les vaincre, ou leur ignorance pour gouverner.

Mes études me devinrent plus chères que jamais; elles faisaient ma consolation : livrée plus encore à moi-même, et souvent mélancolique, je sentis le besoin d'écrire. J'aimais à me rendre compte de mes idées, l'intervention de ma plume m'aidait à les éclaircir; lorsque je ne l'employais pas, je rêvais plus encore que je ne méditais; avec elle, je contenais mon imagination et je suivais des raisonnements. J'avais déjà commencé quelques recueils; je les augmentai sous le titre d'*OEuvres de loisirs et réflexions diverses*. Je n'avais d'autre projet que de fixer ainsi mes opinions et d'avoir des témoins de mes sentiments que je pourrais comparer un jour les uns aux autres, de ma-

nière que leurs gradations ou leurs changements me servissent à moi-même d'instruction et de tableau. J'ai un assez gros paquet de ces *OEuvres* de jeune fille, entassé dans le coin poudreux de ma bibliothèque, ou peut-être dans un grenier. Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour ; je vis de très bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre, perdait beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. Les hommes ne l'aiment point, et son sexe la critique ; si ses ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle, et l'on fait bien ; s'ils sont bons, on les lui ôte. Si l'on est forcé de reconnaître qu'elle en a produit la meilleure partie, on épluche tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talents, que l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donne à ses défauts.

D'ailleurs ma grande affaire c'était mon bonheur, et je n'ai jamais vu que le public se mêlât de celle-là pour quelqu'un sans la gâter. Je ne trouve rien de si doux que d'être apprécié sa valeur par les gens avec lesquels on vit ; et rien de si vide que l'admiration de quelques personnages qu'on ne doit point rencontrer.

Ah ! mon Dieu ! qu'ils m'ont rendu un mauvais service ceux qui se sont avisés de lever le voile sous lequel j'aimais à demeurer ? Durant douze années de ma vie, j'ai travaillé avec mon mari, comme j'y mangeais, parce que l'un m'était aussi naturel que l'autre. Si l'on citait

un morceau de ses ouvrages où l'on trouvât plus de grâces de style, si l'on accueillait une bagatelle académique dont il se plaisait à envoyer le tribut aux sociétés savantes dont il était membre, je jouissais de sa satisfaction sans remarquer plus particulièrement si c'était ce que j'avais fait; et il finissait souvent par se persuader que véritablement il avait été dans une bonne veine lorsqu'il avait écrit tel passage qui sortait de ma plume. Au ministère s'il s'agissait d'exprimer des vérités grandes ou fortes, j'y mettais toute mon âme; il était tout simple que son expression valût mieux que les efforts d'esprit d'un secrétaire. J'aimais mon pays; j'étais enthousiaste de la liberté; je ne connaissais point d'intérêt ni de passions qui pussent entrer en balance avec eux; mon langage devait être pur et pathétique, c'était celui du cœur et de la vérité. L'importance du sujet me pénétrait si bien, que je ne faisais aucun retour sur moi-même. Une fois seulement je m'amusai de la singularité des rapprochements. C'était en écrivant au pape pour réclamer les artistes français emprisonnés à Rome. Une ettre au pape, au nom du conseil exécutif de France, tracée secrètement par une femme, dans l'austère cabinet qu'il plaisait à Marat d'appeler un boudoir, me parut chose si plaisante que je ris beaucoup après l'avoir faite[1].

[1] L'importance de ce document nous oblige à l'interca-

Voici cette lettre :

Le Conseil exécutif provisoire de la République française, au Prince-Evêque de Rome.

« Des Français libres, des enfants des arts, dont le séjour à Rome y soutient et développe des goûts et des talents dont elle s'honore, subissent par votre ordre une injuste persécution. Enlevés à leurs travaux d'une manière arbitraire, fermés dans une prison rigoureuse, indiqués au public et traités comme des coupables, sans qu'aucun tribunal ait annoncé leur crime, ou plutôt lorsqu'on ne peut leur en reprocher d'autre que d'avoir laissé connaître leur respect pour les droits de l'humanité, leur amour pour une patrie qui les reconnaît, ils sont désignés comme des victimes que doivent bientôt immoler le despotisme et la superstition réunis.

« Sans doute, s'il était permis d'acheter jamais aux dépens de l'innocence le triomphe d'une bonne cause, il faudrait laisser commettre cet excès. Le règne ébranlé de l'inquisition finit du jour même où elle ose encore exercer sa furie, et le successeur de saint Pierre ne sera plus un prince le jour où il l'aura souffert. La raison a fait partout entendre sa voix puissante ; elle a ranimé dans le cœur de l'homme oppri

ler dans le texte, bien qu'il ne fasse pas partie du manuscrit des Mémoires.

mé la conscience de ses devoirs avec le sentiment de sa force; elle a brisé le sceptre de la tyrannie, le talisman de la royauté : *la liberte* est devenue le point d'un ralliement universel, et les souverains chancelants sur leur trône n'ont plus qu'à la favoriser pour éviter une chute violente. Mais il ne suffit pas à la République française de prévoir le terme et l'anéantissement de la tyrannie dans l'Europe, elle doit en arrêter l'action sur tous ceux qui lui appartiennent. Déjà son ministre des affaires étrangères a demandé l'élargissement des Français arbitrairement détenus à Rome. Aujourd'hui son Conseil exécutif les réclame, au nom de la justice qu'ils n'ont point offensée, au nom des arts que vous avez intérêt d'accueillir et de protéger, au nom de la raison qui s'indigne de cette persécution étrange, au nom d'une nation libre, fière et généreuse, qui dédaigne les conquêtes, il est vrai, mais qui veut faire respecter ses droits, qui est prête à se venger de quiconque ose les méconnaître, et qui n'a pas su les conquérir sur ses prêtres et ses rois pour les laisser outrager par qui que ce soit sur la terre.

« Pontife de l'Eglise romaine, prince encore d'un Etat prêt à vous échapper, vous ne pouvez plus conserver et l'Etat et l'Eglise que par la possession désintéressée de ces principes évangéliques, qui respirent la plus pure démocratie, la plus tendre humanité, l'égalité la plus par-

faite et dont les successeurs du Christ n'avaient su se couvrir que pour accroître une domination qui tombe aujourd'hui de vétusté. Les siècles de l'ignorance sont passés; les hommes ne peuvent plus être soumis que par la conviction, conduits que par la vérité, attachés que par leur propre bonheur; l'art de la politique et le secret du gouvernement sont réduits à la reconnaissance de leurs droits et au soin de leur en faciliter l'exercice pour le plus grand bien de tous, avec le moins de dommage possible pour chacun; telles sont aujourd'hui les maximes de la République française, trop juste pour avoir rien à taire, même en diplomatie, trop puissante pour avoir recours aux menaces; mais trop fière pour dissimuler son outrage, elle est prête à le punir si les réclamations paisibles demeuraient sans effet.

« Fait au Conseil exécutif, le vingt-trois novembre mil sept cent quatre-vingt douze, l'an premier de la République française.

« *Signé :* Roland, Monge, Clavière, Lebrun, Pache et Garat.

« Par le Conseil :

« *Signé :* Grouvelle, *secrétaire.* »

Le plaisir de ces contrastes se trouvait dans le secret même; mais il fut nécessairement moins parfait dans une situation qui n'était

plus celle d'un particulier; et où l'œil d'un commis signale les écritures dont il fait des copies. Il n'y a pourtant de singulier dans tout cela que la rareté; pourquoi une femme ne servirait-elle pas de secrétaire à son mari, sans qu'il en eût moins de mérite? On sait bien que les ministres ne peuvent tout faire par eux-mêmes; et certes! si les femmes de ceux de l'ancien régime, ou même de tous ceux du nouveau, eussent été capables de faire des projets de lettres, de circulaires ou d'affiches, elles eussent mieux fait d'y employer leur temps que de solliciter ou d'intriguer pour le tiers et le quart : l'un exclut l'autre par la nature même des choses. Si ceux qui m'ont pénétrée eussent jugé les faits ce qu'ils étaient, ils m'auraient épargné une sorte de célébrité que je n'ai point enviée; au lieu de passer aujourd'hui mon temps à détruire le mensonge, je lirais un chapitre de Montaigne, je dessinerais une fleur ou jouerais une ariette; et j'adoucirais la solitude de ma prison, sans m'appliquer à faire ma confession. Mais j'anticipe sur un temps auquel je n'étais pas encore arrivée; je le remarque sans gêne, comme je l'ai fait sans scrupule; puisque c'est moi qu'il s'agit de peindre, il faut qu'on me voie avec mes irrégularités. Je ne commande pas ma plume, elle m'entraîne où il lui plaît, et je la laisse aller.

Mon père chercha de bonne foi dans les pre-

niers temps de son veuvage, à garder plus assidûment son logis; mais il s'y ennuyait; et dès que le goût de son art ne prévenait point cette maladie, tous mes efforts ne pouvaient la guérir. Je voulais causer avec lui; nous avions peu d'idées communes, et probablement il inclinait alors pour un genre dans lequel il n'aurait pas voulu que je fusse versée. Je faisais souvent son piquet; il était peu réveillant pour lui de le faire avec sa fille; d'ailleurs il n'ignorait pas que je détestais les cartes, et quelque envie que j'eusse de lui persuader que j'y trouvais du plaisir, quelque soin que je prisse pour goûter effectivement celui de l'amuser, il ne doutait pas que ce ne fût de ma part une complaisance.

J'aurais voulu lui rendre sa maison agréable; je n'avais pas de moyens pour cela; je n'avais de liaisons qu'avec de grands parents qu'on allait voir, et qui ne se déplaçaient point. Il aurait fallu qu'il se formât lui-même une société chez lui; mais il en avait une ailleurs, et il sentait bien qu'il n'eût pas été convenable de me donner celle-là. Serait-il vrai que ma mère aurait eu tort de se concentrer et de ne pas rendre sa maison assez vivante pour captiver son mari? Ce serait la blâmer trop légèrement; et il y aurait aussi de l'injustice à trouver mon père si répréhensible pour quelques erreurs dont il devint lui-même victime.

Il est tel enchaînement de maux qui résulte

si nécessairement d'une première cause, qu'il faut toujours remonter à celle-là pour tout expliquer.

Nos législateurs du siècle cherchent à former un bien général duquel ressorte le bonheur de chaque particulier; je crains fort qu'ils ne mettent la charrue devant les bœufs. Il serait plus conforme à la nature, et peut-être à la raison, de bien étudier ce qui fait le bonheur domestique, et de l'assurer aux individus de manière que la félicité commune se composât de celle de chacun, et que tous fussent intéressés à maintenir l'ordre de choses qui la leur aurait procurée. Quelque beaux que soient les principes écrits d'une constitution, si je vois dans la douleur et les larmes une portion de ceux qui l'ont adoptée, je croirai qu'elle n'est qu'un monstre politique; si ceux qui ne pleurent point se réjouissent des souffrances des autres, je dirai qu'elle est atroce, et que ses auteurs sont des imbéciles ou des scélérats.

Dans un mariage où les parties n'ont pas été bien assorties, la vertu de l'un des deux peut maintenir l'ordre et la paix; mais le défaut de bonheur s'y fait sentir tôt ou tard, et entraîne des inconvénients plus ou moins graves. L'échafaudage de ces unions ressemble au système de nos politiques; il manque par les bases; il doit faillir un jour, en dépit de l'art employé dans sa construction.

Ma mère ne pouvait attirer chez elle que des

gens qui lui ressemblassent, et ceux-là n'eussent point été à la mesure de mon père : d'autre part, ceux qu'il aurait goûtés pour une société journalière eussent été à charge à ma mère, et incompatibles avec la manière dont elle voulait m'élever. Elle dut donc s'en tenir à la famille, et à ces liaisons superficielles qui donnent des connaissances sans former d'habitudes.

Tout alla bien tant que mon père, avec un état agréable et une femme jeune, trouva dans sa maison le travail et les jouissances qui lui étaient nécessaires. Mais il avait une année de moins que sa femme ; elle éprouva de bonne heure des infirmités ; quelques circonstances ralentirent son ardeur pour l'occupation, le désir de devenir riche le jeta dans quelques entreprises hasardeuses : dès lors tout fut perdu. L'amour du travail est la vertu de l'homme en société ; elle est essentiellement celle de l'homme qui n'a point l'esprit cultivé : dès que cet amour languit, les dangers sont là ; s'il s'éteint, l'homme est livré à l'égarement des passions toujours plus funestes quand il y a moins d'acquit, parce qu'il y aussi moins de frein. Devenu veuf à l'instant où il aurait eu besoin de nouvelles chaînes dans sa maison, mon pauvre père eut une maîtresse, pour ne pas donner de belle-mère à sa fille ; il joua pour réparer son défaut de gain ou ses dépenses ; et sans cesser d'être honnête homme, craignant de faire tort

à qui que ce fût, il se ruinait à petit bruit. Mes parents, bonnes personnes, sans finesse dans les affaires, très confiants d'ailleurs dans l'attachement de mon père pour moi, ne lui avaient point demandé d'inventaire après la mort de sa femme· mes intérêts leur paraissaient trop bien placés dans ses mains; ils auraient cru lui faire injure. Je pouvais pressentir le contraire; mais j'aurais trouvé indécent de le révéler; je me tus et me résignai.

Me voilà donc seule au logis, partagée entre les petits ouvrages des mains et l'étude dont je me détournais quelquefois pour répondre à ceux qui se fâchaient de trouver trop rarement mon père; il n'avait plus que deux élèves, qui suffisaient à son travail; un seul mangeait avec lui. Ma bonne était une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et alerte, vive et gaie, qui m'aimait beaucoup, parce que je lui rendais la vie douce. Elle m'accompagnait toutes les fois que je sortais sans mon père, et mes courses se bornaient à la demeure de mes grands parents et à l'église. Je n'étais pas redevenue dévote, mais ce que je ne devais plus à la tranquillité de ma mère, je continuais de le devoir au bon ordre de la société et à l'édification de mon prochain; dans ce principe, je portais à l'église, sinon la tendre piété d'autrefois, du moins autant de décence et de recueillement. Je n'y suivais plus l'*ordinaire de la messe;* j'y lisais quelque ouvrage chrétien. J'avais beaucoup de

goût pour saint Augustin; et certes! il est des Pères de l'Eglise et autres qu'on peut même relire sans être dévot; il y a là pâture pour le cœur et l'esprit.

Je voulus faire mon cours de prédicateurs, vivants et morts; l'éloquence de la chaire était un genre où le talent pouvait s'exercer avec éclat. J'avais déjà lu *Bossuet* et *Fléchier;* j'étais bien aise de les revoir d'un œil plus exercé; et je fis connaissance avec *Bourdaloue* et *Massillon;* il n'y avait rien de si plaisant que de les voir rangés sur mes petites tablettes avec *de Paw*, *Raynal* et le *Système de la nature;* mais ce qui le fut davantage, c'est qu'à force de lire des sermons, l'envie me prit d'en faire un. J'étais fâchée de ce que les prédicateurs revenaient toujours aux mystères; il me semblait qu'on aurait dû faire des discours de morale, où le diable et l'incarnation ne fussent jamais pour rien : je pris la plume pour savoir comment je pourrais m'en tirer, et je fis un sermon sur l'*amour du prochain.* J'en amusai le petit oncle; il était devenu chanoine à Vincennes, et me dit qu'il était dommage que je ne me fusse pas avisée plus tôt de ce travail, lorsqu'il était obligé de faire des prônes : qu'il aurait prêché les miens.

J'avais beaucoup ouï vanter la dialectique de Bourdaloue; j'osai n'être pas en tout de l'avis de ses admirateurs, et je fis la critique d'un de ses sermons les plus estimés; mais je ne la fis

voir à personne ; j'aimais à me rendre compte de mon opinion, je ne voulais pas faire l'entendue aux yeux de qui que ce fût. Massillon, moins fier que lui et beaucoup plus touchant, obtint mon hommage. Je ne connaissais point alors les orateurs protestants, parmi lesquels *Blair* surtout a cultivé avec autant de simplicité que d'élegance ce genre dont je concevais l'existence et que j'aurais voulu qu'on adoptât.

Quant aux prédicateurs du temps, j'avais entendu l'abbé *Lenfant* dans ses derniers beaux jours ; de la politesse et de la raison m'avaient paru le caractériser. Le père *Elizée* était déjà passé de mode, malgré son excellente logique et la pureté de sa diction ; il avait trop de métaphysique dans l'esprit et de simplicité dans son débit pour captiver longtemps le vulgaire. C'était une singulière chose que Paris dans ce temps-là ; ce rendez-vous de toutes les impuretés du royaume, était aussi le foyer des lumières et du goût ; prédicateur et comédien, professeur ou charlatan, quiconque avait du talent était suivi à son tour ; mais le premier talent du monde n'aurait pas fixé longtemps l'attention publique à laquelle il fallait toujours du nouveau, et qu'on attirait par le bruit tout comme par le mérite.

Certain homme sorti de l'ordre fameux des Jésuites, devenu missionnaire, et prétendant se montrer à la cour, réussissait par ce moyen à se faire suivre avec beaucoup d'éclat. Je fus en-

tendre aussi l'abbé *de Beauregard*; c'était un petit homme d'une voix puissante, déclamant avec une impudence rare et une violence extraordinaire. Il débitait des choses communes du ton d'un inspiré; il les appuyait de gestes si terribles, qu'il persuadait à beaucoup de gens qu'elles étaient belles. Je ne savais pas encore aussi bien que je l'ai appris depuis, que les hommes réunis en nombre ont plutôt de grandes oreilles qu'un grand sens; que les étonner c'est les séduire, et que qui veut bien prendre l'autorité de les commander, les dispose à obéir : je ne pouvais m'étonner assez des succès de ce personnage, grand fanatique ou grand fripon, et peut-être l'un et l'autre. Je n'avais pas bien analysé le récit des circonstances qui accompagnaient les harangues des tribunes des anciennes républiques; j'aurais mieux jugé des moyens de frapper le peuple. Mais je n'oublierai jamais un homme du commun, planté droit en face de la chaire où s'agitait Beauregard, les yeux fixés sur l'orateur, la bouche béante, laissant échapper involontairement l'expression de son admiration stupide dans ces trois mots que j'ai bien recueillis : *Comme il sue!* Voilà donc le moyen d'en imposer aux sots! Que Phocion étonné de se voir applaudir dans une assemblée du peuple avait raison de demander à ses amis s'il n'avait point dit quelque sottise!

C'eût été un fier clubiste que ce M. de Beauregard; et combien de frères des sociétés

populaires, dans leur enthousiasme pour d'effrontés bavards, m'ont rappelé l'expression de mon homme, *comme il sue!*

Les dangers que j'avais courus avaient fait un certain bruit; apparemment qu'on trouvait rare ou beau qu'une jeune fille fût au péril de perdre la vie de regret de la mort de sa mère. Je reçus des témoignages d'intérêt qui me surprirent; M. de Boismorel fut un des premiers qui m'en donna; je ne l'avais pas vu depuis ses visites chez ma bonne-maman. Je m'aperçus de l'impression que lui firent les changements qui s'étaient opérés dans ma personne depuis ce temps-là. Il revint en mon absence; il entretint longuement mon père, qui, lui parlant sans doute de mes goûts, montra la petite retraite où je passais mes jours : on jeta les yeux sur mes livres; mes *œuvres* étaient sur ma table; elles excitèrent la curiosité : mon père mit à même de la satisfaire en livrant mes cahiers.

Grand déplaisir et grandes plaintes de ma part, lorsqu'à mon retour je trouvai qu'on avait violé mon asile : mon père prétendit qu'il n'eût rien fait de pareil à l'égard de toute autre personne moins grave et moins digne de considération que M. de Boismorel; sa raison ne me fit point goûter son entreprise, elle attentait à la liberté, à la propriété; elle disposait sans mon aveu de ce dont la confiance seule devait avoir l'usage; mais enfin c'était fait. Je reçus, dès le lendemain, une belle lettre de M. de Boismorel,

trop bien tournée pour qu'elle ne lui valût pas le pardon d'avoir profité de l'indiscrétion de mon père, et j'y gagnai l'offre de tout ce que pouvait contenir sa bibliothèque. Je ne la reçus pas avec indifférence; de ce moment, nous entrâmes en correspondance; je goûtais, pour la première fois, avec réflexion, le plaisir très doux que la sensibilité, l'amour-propre, nous font trouver à être apprécié par quiconque au jugement duquel nous mettons du prix.

M. de Boismorel ne demeurait plus dans l'enceinte de Paris; son goût pour la campagne, et le soin de ne pas trop éloigner sa mère du séjour de la capitale, lui avaient fait acheter, au-dessous de Charenton, le *Petit-Bercy*, belle maison dont le jardin s'étendait jusque sur les bords de la Seine. Il nous invita beaucoup à en faire un but de promenade, témoignant le plus grand empressement à nous y recevoir. Je me rappelais de l'ancien accueil de sa mère; je n'étais nullement tentée de l'affronter de nouveau, et je résistai longtemps à mon père. Il insista; et comme je ne voulais pourtant pas m'opposer aux parties qu'il prenait fantaisie de faire avec moi, nous allâmes un jour à Bercy.

Mesdames de Boismorel étaient ensemble dans le salon d'été; la présence de la bru, dont j'avais entendu vanter l'amabilité, m'inspira tout à coup l'espèce d'aise dont j'avais besoin pour ne pas altérer la mienne. La mère, dont on se rappelle le ton que les années n'avaient pas rendu

plus humble, parut cependant bien plus honnête avec une jeune personne qui avait l'air de se sentir, qu'elle n'avait été avec l'enfant qu'elle jugeait sans conséquence. « Comme elle est bien, votre chère fille, Monsieur Phlipon ; mais savez-vous que mon fils en est enchanté? Dites-moi donc, Mademoiselle, ne voulez-vous point vous marier? — D'autres y ont déjà songé pour moi, Madame, mais je n'ai pas encore trouvé de raisons de me déterminer. — Vous êtes difficile, je le crois! N'auriez-vous point de répugnance pour un homme d'un certain âge? — La connaissance que j'aurais d'une personne pourrait seule motiver le goût, l'éloignement ou l'exception. — Ces sortes de mariages ont plus de solidité, un jeune homme échappe souvent lorsque l'on croit se l'être attaché. — Eh pourquoi, ma mère, dit M. de Boismorel qui venait d'entrer, ne voudriez-vous pas que Mademoiselle eût la confiance de le captiver tout entier? — Elle est mise avec goût, dit Madame de Boismorel à sa bru. — Ah! très bien, et avec une décence! » réplique la jeune femme de ce ton de suavité qui n'appartient qu'aux dévots, car elle était de leur classe, et ses petits papillons sur son agréable visage de trente-quatre ans en étaient l'étiquette. « Quelle différence, continua-t-elle, de ce fatras de plume des têtes folles! Vous n'aimez pas les plumes, Mademoiselle? — Je n'en porte jamais, Madame, parce que, fille d'artiste et sortant à

pied, elles me paraîtraient annoncer un état et une fortune que je n'ai pas. — Mais, dans une autre situation, en porteriez-vous? — Je l'ignore; j'attache peu d'importance à ces détails; je ne les mesure pour moi que par les convenances, et je me garde bien de juger personne sur le premier aperçu de sa toilette. »

Le mot était sévère; mais je le prononçais avec tant de douceur que la pointe en était émoussée. « Philosophe! » dit la jeune femme avec un soupir, comme si elle eût reconnu que je n'étais point de son bord.

Après l'examen fort scrupuleux de ma personne, assaisonné de belles choses du genre de celles que je viens de citer, M. de Boismorel mit fin à l'inventaire, en nous proposant de visiter son jardin et sa bibliothèque; j'admirai du premier sa situation, et il m'y fit remarquer un superbe cèdre du Liban; je parcourus l'autre avec intérêt, et j'y désignai les ouvrages, même les collections que je désirais qu'il me prêtât, comme *Bayle*, entre autres, et les *Mémoires* des académies. Les dames nous invitèrent à dîner pour un jour fixé; nous y fûmes, et je jugeai bien, par deux ou trois hommes d'affaires qui faisaient avec nous les convives, que les dames avaient assorti mon père sans me compter Mais M. de Boismorel eut recours, comme l'autre fois, à la bibliothèque et au jardin où nous causions agréablement : il avait mis son fils de la partie; c'était un jeune homme de dix-sept

ans, assez laid et plus singulier qu'aimable. La grande société qui arriva dans la soirée, et sur laquelle je jetai mon coup d'œil observateur, ne me parut pas fort attachante malgré ses titres; les filles d'un marquis, des conseillers, un prieur et quelques vieilles baronnes, causèrent avec plus d'importance, et tout aussi platement que des dames de charité, des marguilliers et des bourgeois. Ces points de vue du monde, que je saisissais à la dérobée, me dégoûtaient de lui, m'attachaient toujours plus à ma façon d'être. M. de Boismorel ne perdait point une occasion d'entretenir une liaison sur laquelle peut-être il établissait quelque projet; il avait soin de disposer les choses de manière que nous nous trouvassions en partie carrée, les deux pères et les deux enfants. Ce fut ainsi qu'il me fit assister à la séance publique de l'Académie française de la Saint-Louis suivante. Ces séances étaient alors le rendez-vous de la belle compagnie, et elles présentaient tous les contrastes que nos mœurs et nos folies ne pouvaient manquer de produire. Le matin du jour de Saint-Louis, on célébrait, dans la chapelle de l'Académie, une messe que chantaient les acteurs de l'Opéra, à la suite de laquelle un orateur du beau monde prononçait le panégyrique du saint roi. L'abbé de Besplas remplit cette fonction; je l'écoutai avec grand plaisir malgré la trivialité d'un sujet aussi rebattu; il avait semé son discours de traits hardis de phi-

losophie et de satires indirectes du gouvernement qu'il fut obligé de retrancher quand il livra le discours à l'impression.

M. de Boismorel, qui avait des relations avec lui, espéra vainement d'obtenir une copie fidèle dont il m'aurait fait part; l'abbé de Besplas, attaché à la cour comme aumônier de *Monsieur*, fut trop heureux d'acheter le pardon de sa hardiesse par le sacrifice absolu des traits qu'elle lui avait dictés. Le soir, la séance de l'Académie ouvrait la carrière aux beaux esprits les premiers en titre du royaume, aux grands seigneurs qui aimaient à mettre leurs noms sur leur liste, à se montrer dans le fauteuil aux yeux du public; enfin aux amateurs qui venaient écouter les uns, voir les autres, se montrer à tous, et aux jolies femmes qui étaient sûres de s'en faire remarquer.

J'observai d'Alembert, dont le nom, les *Mélanges* et le *Discours encyclopédique* excitaient ma curiosité; sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étaient meilleurs à connaître que son masque. L'abbé Delille confirma la remarque pour les gens de lettres; il lut d'une voix maussade des vers charmants. L'éloge de *Catinat*, par la Harpe, était l'objet du prix et méritait bien de le remporter.

Aussi simple à l'Académie qu'à l'église, et que je le suis demeurée depuis au spectacle, je ne me mêlais point aux bruyants applaudisse-

ments donnés avec transport aux belles choses et souvent avec vanité à celles que chacun veut avoir le mérite d'avoir remarquées ; j'étais extrêmement attentive, j'écoutais sans m'occuper des regardants ; et lorsque j'étais touchée, je pleurais sans savoir si cela même paraîtrait singulier à quelqu'un. J'eus lieu de m'apercevoir que c'était une nouveauté ; car au sortir de la séance, M. de Boismorel me donnant la main, je vis des hommes qui me montraient les uns aux autres avec un sourire que je n'étais point assez vaine pour croire admiratif, mais qui n'était pas désobligeant, et j'entendis parler de ma sensibilité. J'éprouvais je ne sais quel mélange de surprise et d'une douce confusion ; je fus bien aise d'échapper enfin à la foule et à leurs regards.

L'éloge de Catinat inspira à M. de Boismorel l'idée d'un pèlerinage intéressant ; il me proposa d'aller visiter Saint-Gratien, où ce grand homme a fini ses jours dans la retraite, loin de la cour et des honneurs ; c'était une promenade philosophique entièrement de mon goût. M. de Boismorel vint avec son fils, un jour de Saint-Michel, prendre mon père et moi ; nous nous rendîmes dans la vallée de Montmorency, sur les bords de l'étang qui l'embellit ; nous gagnâmes Saint-Gratien, et nous reposâmes à l'ombre des arbres que Catinat avait plantés de sa main ; après un dîner frugal, nous passâmes le reste du jour dans le parc délicieux de Mont-

morency ; nous vîmes la petite maison qu'avait habitée Jean-Jacques et nous jouîmes de tout l'agrément d'une belle campagne, quand on est plusieurs à la contempler du même œil. Dans l'un de ces moments de repos où l'on considère en silence la majesté de la nature, M. de Boismorel tira de sa poche un manuscrit de sa main ; il nous lut un morceau qu'il avait extrait, et qui était alors peu connu ; c'est ce trait de Montesquieu, reconnu à Marseille par le jeune homme dont il avait délivré le père, et se dérobant aux actions de grâces de ceux qu'il avait obligés.

Pénétrée de la générosité de Montesquieu, je n'admirai pas exclusivement son obstination à nier qu'il fût le libérateur chéri de cette famille transportée ; l'homme généreux ne cherche jamais la reconnaissance ; mais s'il est beau de se dérober à ses témoignages, il est grand d'en recevoir l'expression : je crois même que c'est un nouveau service à rendre aux gens très sensibles que l'on a obligés, car c'est pour eux une manière de s'acquitter.

Il ne faut pourtant pas croire que je fusse parfaitement à l'aise de la réunion de mon père et de M. de Boismorel ; il n'y avait point entre eux de parité personnelle, et cela me faisait souffrir : son fils me regardait beaucoup et ne me plaisait point ; je lui trouvais l'air de la curiosité plutôt que celui de l'intérêt ; d'ailleurs, trois ou quatre années de moins que moi le

mettaient à une distance considérable. Son père le reconnut bien, et j'appris dans la suite qu'il avait dit une fois au mien, en lui serrant la main : « Ah! si mon enfant était digne du vôtre, je pourrais paraître singulier, mais je m'estimerais trop heureux! » Je ne me doutais de rien de semblable; je ne calculais même point les différences; je les sentais, et elles m'empêchaient de rien imaginer. Je trouvais dans les procédés de M. de Boismorel ceux d'un homme sage et sensible, qui honorait mon sexe, estimait ma personne, et protégeait mes goûts, pour ainsi dire. Sa correspondance lui ressemblait; elle avait le caractère d'une gravité douce, elle portait le cachet d'un esprit au-dessus des préjugés et d'une amitié respectueuse. Je devins par lui au courant de ce qu'on appelait les nouveautés dans le monde savant et littéraire. Je le voyais rarement; mais j'avais de ses nouvelles toutes les semaines; et pour éviter les fréquents messages de ses domestiques près de moi, comme les grandes courses d'un commissionnaire que j'aurais envoyé à Bercy, il faisait déposer les livres qui m'étaient destinés chez le portier de sa sœur, Madame de Favières, où je les envoyais prendre

M. de Boismorol, qui aimait beaucoup les lettres, et qui par effet de prévention s'imaginait que je devais être emlpoyée dans leur empire, ou peut-être aussi pour m'éprouver, m'in-

vitait à choisir un genre et à travailler : je regardai cela d'abord comme un compliment; mais en revenant à la charge, il me donna lieu de lui développer mes principes à ce sujet, mon éloignement très raisonné de me mettre jamais en scène d'aucune manière, et mon amour très désintéressé pour l'étude que je voulais faire servir à mon bonheur, sans l'intervention d'aucune espèce de gloire qui ne me paraissait propre qu'à la troubler. Après lui avoir sérieusement exposé ma doctrine, je mêlai à mes raisonnements des vers qui venaient au bout de ma plume, et dont les idées étaient meilleures que l'expression ; je me souviens qu'en parlant des *dieux* et de la dispensation qu'ils faisaient des biens et des devoirs, je disais :

Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des nobles talents,
Ils n'ont mis aucune barrière
A leurs plus sublimes élans.
De mon sexe faible et sensible,
Ils ne veulent que des vertus;
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible.
Jouissez du bien d'être admis
A toutes ces sortes de gloire;
Pour nous le temple de mémoire
Est dans le cœur de nos amis.

M. de Boismorel me répondait quelquefois dans la même langue; ses vers ne valaient guère mieux que les miens; mais nous n'y mettions pas plus d'importance l'un que l'au-

tre. Un jour il vint me confier qu'il désirait employer à l'égard de son fils, dont l'application se ralentissait beaucoup, un moyen de le ranimer.

Ce jeune homme était lié tout naturellement avec son contemporain et son cousin-germain de Favières, conseiller au parlement à vingt et un ans, étourdi comme on l'est à cet âge, avec toute la confiance d'un magistrat qui s'estime par sa robe, sans connaître ses obligations; avec la liberté, peut-être même les travers naissants, d'un riche et unique héritier.

La comédie italienne ou l'opéra occupaient les deux cousins bien plus que *Cujas* et *Bartole* pour l'un, et les mathématiques qu'avait commencées l'autre. « Il faut, me dit M. de Boismorel, que vous fassiez à mon fils une mercuriale sage et pénétrante, comme vous saurez la puiser dans votre âme, qui excite son amour-propre et réveille de généreuses résolutions. — Moi! Monsieur! moi? (je ne pouvais en croire mes oreilles) et de quel air, je vous prie, pourrai-je, moi, prêcher monsieur votre fils? — Vous prendrez la tournure qu'il vous plaira; vous ne paraîtrez point; nous ferons venir cela comme une lettre de quelqu'un qui le voit de près, qui connaît ses déportements, qui s'intéresse à lui et qui l'avertit du danger : je saurai faire remettre la lettre dans un moment où elle puisse avoir tout son effet; il faut seulement qu'il ne m'y reconnaisse pas;

je lui ferai savoir à quel médecin il aura obligation quand il en sera temps. — Oh ! il ne faudrait jamais me nommer ! mais vous avez des amis qui feraient cela mieux que moi. — Je crois tout le contraire, et je vous demande cette grâce. — Eh bien ! je renonce à l'amour-propre pour vous prouver le désir de vous obliger ; je ferai un projet dont vous me direz votre avis et que vous corrigerez. »

Le soir même je fis une lettre assez piquante, un peu ironique, telle que je la jugeais convenable pour chatouiller l'amour-propre, encourager la raison d'un jeune homme qu'il faut entretenir de son bonheur quand on veut le rappeler à des habitudes sérieuses. M. de Boismorel fut enchanté et me pria de la faire parvenir sans y rien changer. Je l'envoyai à Sophie pour qu'elle la mît à la poste à Amiens, et j'attendis avec assez de curiosité de savoir ce qu'aurait fait ma prédication.

LETTRE ANONYME ENVOYÉE A UN JEUNE HOMME [1].

« Amiens (soi-disant), le 30 mai.

« Oui, Monsieur, sur les bords de la Somme

[1] Cette lettre ne fait pas partie du manuscrit des Mémoires, cependant nous avons cru devoir l'intercaler à cette place, au lieu de la mettre en note.

vous êtes connu; l'on vous chérit. Une troupe d'admirateurs sincères de vos talents, de vos grâces et de vos finesses, me charge de vous présenter aujourd'hui l'hommage de son estime : c'est le constant apanage du vrai mérite, et sans doute une de ses plus douces récompenses, que cette estime qu'il sait acquérir quelquefois même à son insu. Aussi, cette juste rétribution ne lui fut jamais dérobée ; elle est payée par tous les cœurs, comme un aveu de son empire sur eux : les plus sots et les plus pervers ne peuvent la refuser à l'esprit ou au sentiment Quoi qu'en dise le bon la Fontaine, je parierais qu'entre les Abdéritains plusieurs admiraient Démocrite ; et dans ce pays, Monsieur, les esprits ne sont pas tellement épaissis des vapeurs de la tourbe, que nous ne sachions reconnaître et louer le coloris inimitable, le brillant, la légèreté des mœurs de la capitale, surtout de cette classe d'habitants distingués où vous me paraissez tenir votre rang avec avantage. L'un de mes concitoyens célébra jadis, avec succès, les gestes et les faits d'un perroquet fameux[1] : il est encore, parmi nous, plus d'un auteur capable de vous prendre pour son héros.

« Pour moi, qui n'embouchai jamais la trompette héroïque, je n'ai garde de m'élever à si noble sujet; et si, séduit par l'agrément, j'en saisissais quelques traits, ce serait d'un ton

[1] Gresset, auteur de *Vert-Vert*, était d'Amiens.

plus modeste que je voudrais vous les offrir.

« J'avoue que j'aurais peine à me taire de deux choses principales qui excitent mon enthousiasme ; mais quelle folle entreprise que celle de les louer et de les mettre dans tout leur jour ! La métaphysique n'a rien traité de plus délicat, la philosophie de plus important, l'éloquence de plus difficile. Platon n'oserait en faire un nouveau dialogue ; je doute que l'habile Cicéron, le véhément Démosthène, l'insinuant Isocrate, remplissent cette tâche d'une manière qui répondît à leur réputation ; et si quelque nouveau Gorgias en faisait la folie, il verrait tarir ses ressources. Je garderai donc l'humble silence qui convient à un pauvre petit moderne, sans écouter l'indiscrète ardeur qui, dans le transport de l'admiration, me crie : *audaces fortuna juvat*, et laissant à d'autres plus habiles le soin de relever le talent d'être aimable sans travailler à le devenir, et l'art précieux de goûter l'indépendance en multipliant chaque jour ses liens. Je vous demanderai seulement quel génie bienfaiteur vous a fait ces dons rares par lesquels vous êtes, à nos yeux, un phénomène inexplicable. Imbu de vieilles leçons, je suivais une route laborieuse : votre exemple frappa mes regards. Je m'arrête et je considère : tel qu'un homme déçu, voyant ses chimères favorites s'éclipser et s'évanouir, s'efforce encore de fixer l'image mobile qui fuit,

je veux retenir mes erreurs; souffrez-en ici la revue.

« A peine je commençai de vivre, qu'altéré par cette soif du bonheur qui nous est commune à tous, je cherchai avec inquiétude tout ce que je croyais pouvoir l'apaiser. Ce qui plaît d'abord ne satisfait pas toujours ; la dissipation étourdit sans contenter : je l'éprouvai plus d'une fois. Hélas ! pourquoi n'étais-je pas aussi heureux que tant de magistrats sans étude, tant de jolis abbés sans soucis, que tant de gens qui ne font rien ! Peut-être, il est vrai, l'officieuse habitude m'aurait enfin donné le droit d'être inutile sans remords et paresseux impunément ; mais, en attendant ce commode privilége, mon imagination échauffée me fit de nouveaux chagrins.

« Je me représentai Minerve m'apparaissant sous ces dehors nobles et simples à la fois, qui caractérisent la sagesse ; ses doctes avis retentissent encore à mon oreille ; leur souvenir me poursuit sans cesse ; enseignez-moi à les oublier, et partagez l'importunité avec laquelle ils m'obsèdent.

« Tu veux être heureux, me disait Minerve ; apprends donc à le devenir. C'est moi qui plaçai dans ton cœur ce premier sentiment, source de mouvement, principe de vie, sans lequel, semblable à la brute, tu fusses demeuré inerte comme elle. C'est à le bien diriger que tu dois employer tes soins, c'est de l'exactitude

de la marche que résulte l'arrivée au but. Environné de semblables, dépendant par ta nature, c'est dans l'économie de tes affections, la justesse de tes rapports, que réside ta félicité. Ton intérêt bien entendu, voilà le mot du système; mais c'est le comble de la prudence humaine que d'entendre ses intérêts comme il faut. Ne crois pas être heureux seul (c'est-à-dire indépendamment du bonheur de tes pareils) : dans l'univers tout est uni, et dans la nature il n'est pas de bonheur indépendant. Ces âmes rétrécies qui, jetées dans la foule, n'y voient jamais qu'elles, sont dans un tiraillement perpétuel, par l'inégalité du contre-poids des forces résistantes; toujours en opposition avec ce qui les entoure, elles épuisent, dans ces chocs fatigants, les facultés destinées à maintenir l'harmonie de l'ensemble. Dans une machine quelconque, l'excellence des parties consiste dans leur rapport avec le tout; ainsi dans la mécanique morale, pour ainsi dire, l'homme heureux est celui qui cadre le mieux avec ses alentours, c'est-à-dire avec son espèce, ses concitoyens, ses proches, son état, sa place et tout ce qui tient à l'homme dans l'état social.

« Sois aimé, sois libre, voilà ton devoir et ton bien. L'amour de ce qui t'approche est cette correspondance méritée des parties environnantes, nécessaire à ton juste équilibre; la liberté est l'exercice d'une raison dégagée des

préjugés asservissants qui la corrompent et l'enchaînent.

« Qu'il est doux d'être dans une situation où la nature vous assure l'attachement de tout ce qui vous approche! C'est celle où sont tous les hommes tant qu'ils demeurent avec confiance dans le sein paternel. On n'a plus qu'à s'assurer cet attachement pour toujours, et cet ouvrage s'accomplit en faisant celui que nécessitent les autres devoirs.

« Les relations particulières à chacun désignent les différents devoirs de détails; mais il en est de généraux dont rien ne peut dispenser, et qui obligent tous. De ce nombre est celui d'être utile; on y satisfait en se rendant capable. Voilà le premier ouvrage et l'exercice perpétuel; car l'âge et les circonstances changent les situations, étendent les rapports, varient les obligations et demandent de nouvelles connaissances, de nouveaux talents, de nouvelles vertus. C'est à cultiver sa raison, son esprit et son cœur, que l'homme trouvera sa félicité. J'ai condamné à l'ennui, aux dégoûts, aux traverses, aux malheurs, l'indolent et l'insensé qui, méprisant ma voix, négligent le travail; et c'est dans le néant de l'inutilité que je replongerai leur âme de boue.

« Pour toi que j'appelle au bonheur, viens sous mon égide sacrée, braver l'attaque des faux sages, goûter la paix et le plaisir. L'étude et la réflexion sont les seuls moyens de devenir et de

faire quelque chose de bon. Les connaissances adoucissent les mœurs, ennoblissent l'humanité, le goût du travail lui fait sentir son existence. Une raison éclairée est le préservatif ou l'adoucissement des maux : une vie remplie et occupée est le pivot des plaisirs. Tout ne fût-il qu'opinions, l'existence ne fût-elle qu'un songe, il ne s'ensuivrait pas moins qu'il y a des règles pour rêver à son aise, et le sage les suivrait toujours. Laisse-moi souffler dans ton cœur le feu divin de l'enthousiasme pour le beau, l'honnête et le vrai. L'homme froid que rien ne touche ne fit jamais que ramper.

« Mais si tu me préfères la folle dissipation, la gloire légère de plaire et de briller par les riens du jour, va grossir le nombre de ces avortons méprisés qui, fiers d'en imposer aux sots par un appareil emprunté, sont tous les jours en embuscade contre la raison et le bon sens, et finissent par tomber les uns sur les autres dans le fleuve de l'oubli, aux éclats de rire des spectateurs. »

« Minerve disparaît à ces mots, et je reste troublé, piqué, ému ; je commençais à suivre la route qu'elle m'avait tracée lorsque, vous voyant avancer lestement sur le chemin contraire, je sentis naître quelque désir de galoper à votre suite. J'y suis venu, m'y voilà ; mais que ce soit pour vous ramener.

« Il est inutile de pousser plus loin ma fiction : vous m'entendez. Je vous connais assez pour

vous croire un naturel qui promette des espérances : j'ai vu un père qui mérite de recueillir le doux fruit de ses travaux : ne trompez ni l'un ni l'autre. L'exhortation d'un homme qui vou reste inconnu ne doit pas vous être indifférente le sentiment et la vérité guident ma plume; eu seuls doivent vous toucher, comme eux seul me tiennent lieu d'esprit et de talent.

« Qu'il me serait flatteur, en vous voyant à mon retour tel que vous pourriez être, de pouvoir me dire tout bas : *J'ai contribué à son bonheur, à celui d'une famille respectable, dont il est la consolation et l'espoir.* »

M. de Boismorel m'écrivit bientôt pour me donner des détails qui m'intéressèrent infiniment; il avait réuni beaucoup de circonstances qui rendirent la chose plus frappante; le jeune homme fût touché : il imagina que le célèbre *Duclos* était l'auteur de la remontrance, et il alla pour le remercier; trompé dans sa conjecture, il s'adresse à un autre ami de son père, et ne devine pas mieux; mais enfin l'étude reprit quelque empire.

Il n'y avait pas très longtemps que ceci s'était passé, lorsque M. de Boismorel allant avec son fils, par un jour de chaleur, de Bercy à Vincennes, où il me savait chez mon oncle et m'apportait les *Géorgiques* traduites par l'abbé

Delille, reçut un coup de soleil. Il le traita légèrement; les maux de tête se firent sentir, la fièvre survint, le coma; il mourut dans la force de l'âge après quelques jours de maladie. Il n'y avait guère plus de dix-huit mois que nous étions en correspondance; je l'ai pleuré plus amèrement, je crois, que n'a fait son fils même, et je ne me le rappelle jamais sans éprouver ce douloureux regret, ce sentiment de vénération et de tendresse qui accompagne la mémoire d'un homme juste.

Lorsque mon chagrin fut un peu adouci, je le célébrai dans une romance que personne n'a jamais vue, que je chantai sur ma guitare, et que j'ai depuis oubliée et perdue. Je n'ai plus entendu parler de sa famille; seulement mon père étant allé faire une visite de circonstance, le jeune de Boismorel, qu'on appelait Roberge, lui dit d'un ton fort dégagé qu'il avait trouvé et jeté dans un coin pour les lui rendre, s'il le souhaitait, mes lettres à son père parmi lesquelles il avait reconnu l'original d'une certaine épître qui lui était parvenue. Mon père savait fort bien ce qui s'était passé; il répondit peu de choses, trouva que le jeune homme paraissait piqué : d'où je conclus qu'il était un sot, et ne m'en embarrassai guère; je ne sais si j'ai bien deviné.

A quelque temps de là, Madame de Favières vint chez mon père pour le charger de quelque acquisition de bijoux ou d'objets de son art;

j'étais dans ma petite cellule, je l'entendis dans la pièce voisine : « Vous avez, Monsieur Phlipon, une fille charmante; mon frère m'a dit que c'était une des femmes d'esprit qu'il connût qui en eût davantage; prenez bien garde au moins qu'elle ne donne dans le bel esprit, ce serait détestable : ne frise-t-elle pas un peu le pédantisme? C'est à craindre, je crois en avoir entendu dire quelque chose. Elle est bien de figure? fort bonne à voir ! » Voilà, me dis-je dans mon coin, une impertinente madame qui ressemble bien à sa mère : Dieu me préserve de voir son visage et de lui montrer le mien!

Mon père, qui savait fort bien que je devais entendre, s'abstint de m'appeler, puisque je ne paraissais pas, et je n'ai jamais entendu la voix de Madame de Favières que ce jour-là.

Je n'ai encore dit qu'un mot de mon excellente cousine Trude. C'était une de ces âmes que le ciel forma dans sa bonté pour l'honneur de l'espèce humaine, et la consolation des malheureux : généreuse par instinct, aimable sans culture, je ne lui ai connu de défaut que l'excès même de la délicatesse et l'amour-propre de la vertu. Elle aurait cru manquer à ses devoirs, si elle eût agi de manière que quelqu'un pût douter qu'elle les eût remplis. C'était le moyen de demeurer complétement victime du plus extravagant mari. Trude était une espèce de rustre, aussi fou dans ses idées qu'emporté dans son

caractère, et grossier dans ses procédés ; il faisait le commerce de la miroiterie comme tous les Trude de père en fils, depuis quelques générations; et c'était lui que j'avais l'honneur d'avoir pour cousin du côté de ma mère. Actif par tempérament, laborieux par boutades, soutenu par les soins et l'intelligence d'une femme douce et sage, il faisait une assez bonne maison, et devait au mérite de son épouse d'être bien accueilli dans sa propre famille qui l'aurait rejeté s'il eût été seul.

Ma mère aimait beaucoup sa petite cousine qui la révérait singulièrement et s'attacha vivement à moi.

Elle me le prouva, comme on a vu, à la mort de ma mère; occupée dans le jour de sa maison, de son mari, elle voulut être ma garde de nuit; elle venait de loin pour en faire les fonctions et les remplit constamment tant que je fus en danger. Cette circonstance dut nous lier davantage et nous nous vîmes souvent. Son mari prit la fantaisie de venir plus souvent encore et sans sa femme; je le tolérai d'abord à cause d'elle, malgré mon ennui; il me devint insupportable, et j'usai de tous les ménagements nécessaires avec une mauvaise tête pour lui faire sentir que le titre de parent et de mari de ma bonne amie ne suffisait point pour autoriser ses fréquentes visites, qui ne pouvaient plus être motivées par l'état de souffrance et de maladie, suite de mon chagrin.

Mon cher cousin vint un peu moins souvent; mais il s'établissait en visite pour trois ou quatre heures, quoi que je pusse faire, même écrire, en lui disant que j'étais pressée; lorsque je l'invitais décidément à se retirer, comme il fallut enfin le lui dire nettement, il était chez lui de si mauvaise humeur et faisait un tel train à sa femme, qu'elle me priait d'avoir patience pour sa tranquillité. C'était surtout les dimanches et fêtes que j'avais à soutenir cette corvée; quand il faisait beau, j'échappais et donnais rendez-vous à sa femme chez mes vieux parents; car la recevoir chez moi avec lui pour un peu de temps, ce n'était pas la voir, mais être témoin des scènes que son bourru de mari ne manquait pas de lui faire. Dans l'hiver, je pris un autre parti; aussitôt après le dîner, je donnais la clef des champs à ma bonne qui m'enfermait à double tour et à triple barrière; je demeurais parfaitement seule et tranquille jusqu'à huit heures du soir. Trude était venu, n'avait trouvé personne qui lui répondît, était revenu, et s'était quelquefois promené deux heures aux environs de la maison, à la pluie ou à la neige, pour attendre le moment d'entrer. Me faire céler, lorsque j'y étais véritablement avec quelqu'un, était à peu près impossible : refuser absolument ma porte, en déterminant mon père à rompre avec le personnage (ce qui eût été difficile, parce qu'il n'avait point d'enfant et que mon père trouvait bon de le ménager), c'était en venir à l'extrémité

que craignait sa femme, renoncer à notre liaison, et l'exposer à de nouvelles disgrâces.

Je ne connais rien de pis que d'avoir à faire à un fou, il n'est point de moyen avec lui que de le lier, tout le reste est inutile. Ce maussade cousin était pour moi un vrai fléau : et la plus grande preuve de ce que vaut sa femme, c'est que j'aie pu m'empêcher de le jeter par les fenêtres; mais il serait revenu par le grenier. Cependant Trude n'était point sans une sorte d'honnêteté; plus fou que bête, on eût dit qu'il savait jusqu'à quel point il pouvait extravaguer impunément, jamais son grossier langage ne fut indécent; et s'il manquait éternellement aux procédés, à la raison, jamais il n'offensa la modestie ou la pudeur. Lorsque sa femme venait à la promenade avec moi, il nous épiait; et si nous étions abordées ou saluées d'un homme quelconque, il devenait inquiet et furieux jusqu'à ce qu'il se fût assuré de qui ce pouvait être. On croit peut-être qu'il était jaloux envers sa femme, c'était vrai jusqu'à certain point; mais il l'était à mon sujet bien davantage. Malgré les bizarreries de sa situation, la douceur de Madame Trude était accompagnée de gaieté : elle pleurait un jour et réunissait ses amis le lendemain, elle donnait à manger de loin en loin, et ces repas de famille étaient suivis de danses, une ou deux fois dans l'hiver. Sa cousine était toujours l'héroïne de la fête, et son mari en était plus aimable durant quel-

ques jours. Je fis connaissance chez elle de deux personnes que je veux citer; l'une était l'abbé *Bexon*, petit bossu plein d'esprit, grand ami de *François de Neufchateau* et de *Masson de Morvilliers*, auteur d'une histoire de Lorraine, qui n'a pas eu de grands succès, dont Buffon employait la plume, comme celle de quelques autres, pour préparer des matériaux et des esquisses auxquels il mettait ensuite sa touche et son coloris. Bexon, appuyé par Buffon, son protecteur, et par quelques femmes de qualité dont il avait connu les parentes à Remiremont, lieu de son origine et d'un chapitre de nobles chanoinesses, devint grand-chantre de la Sainte-Chapelle de Paris. Il prit avec lui sa mère et sa sœur qui fourniraient à un épisode, si j'avais le goût d'en faire qui ne tinssent pas nécessairement au sujet.

Le pauvre hère mourut trop tôt pour le bien de sa grande sœur aux yeux noirs, quêtant des adorateurs, et aux belles épaules qu'elle aimait à montrer. Il vint me voir deux fois chez mon père, et fut si transporté de trouver sur ma table *Xénophon*, en in-folio, qu'il voulait m'embrasser dans son extatique ravissement. Comme il n'y avait pas de quoi à mon avis, je le calmai si bien par ma froideur, qu'il ne fit que de l'esprit sans transports, et je ne le revis plus que chez ma cousine.

L'autre personne était l'honnête *Gibert*; grave dans ses mœurs, infiniment doux dans ses ma-

nières, marié jeune à une femme qui avait eu plus de figure que de douceur et dont la sagesse se payait par la mauvaise humeur, il en avait un fils unique dont l'éducation l'occupait chèrement. Employé dans l'administration des postes, il consacrait quelques instants de loisir à la musique et à la peinture.

Gibert avait tous les caractères d'un homme juste et vrai; il ne les a jamais démentis. Ses torts sont ceux du jugement; l'amitié chez lui est une sorte de fanatisme, et l'on est tenté de respecter ses erreurs en les plaignant. Gibert était lié depuis l'enfance avec un homme pour lequel il professait autant de vénération que d'attachement; il vantait son mérite dans l'occasion, avec la franchise de quelqu'un qui se regardait comme son inférieur, et il était glorieux d'en être l'ami. Gibert désira faire ma connaissance, sa femme et lui vinrent chez mon père; je leur rendis visite; et comme ils n'allaient pas souvent ensemble, il revint seul de loin en loin. Je le reçus toujours avec plaisir et distinction, et nous contractâmes, avec le temps, une véritable liaison d'amitié. Gibert ne tarda pas beaucoup à me parler de son phénix; il semblait qu'il ne serait heureux que lorsque son ami et moi pourrions nous admirer réciproquement; enfin il nous réunit à dîner chez lui. Je vis un homme dont l'excessive simplicité allait jusqu'à la négligence; parlant peu, ne fixant personne, il eût été difficile à juger sur

une entrevue pour quiconque n'aurait jamais entendu faire mention de lui ; et j'avoue que malgré mon goût tout particulier pour le ton modeste, celui de cet homme était si humble, que je l'aurais volontiers pris au mot sur son propre compte. Cependant, comme il ne manquait ni de jugement ni de quelques connaissances on lui savait plus de gré d'en montrer lorsqu'il venait à les faire entrevoir, et l'on finissait comme Gibert par lui en croire beaucoup plus qu'il n'en avait effectivement. Sa femme peu signifiante, mais sensible, rappelait toujours l'*intentique ora tenebant* de Virgile, quand elle regardait parler son mari.

Ce n'est pourtant pas un être tout à fait ordinaire que celui qui sait en imposer ainsi, même à ceux qui le fréquentent, sur la mesure de son mérite effectif : il faut qu'il soit grand en quelque chose, du moins en dissimulation ; et, si les circonstances l'intéressent à la pousser aussi loin qu'il soit possible dans les affaires importantes, il peut devenir, de faux sage qui usurpait l'estime, scélérat aux dépens de ses contemporains. L'histoire en fera juger par la suite.

Je vis peu l'ami de Gibert ; il abandonnait une place lucrative et la France même, pour aller s'établir en Suisse où le portaient ses goûts champêtres, où l'appelait la liberté. Laissons-le partir ; il ne reviendra que trop C'est

ainsi que j'ai connu *Pache*[1]; car il faut bien le nommer; c'est de lui dont il est question. On verra comment, plus de dix ans après, Gibert l'amenant chez moi, le fit connaître à mon mari qui le crut un homme probe par excellence l'annonça comme tel dans un instant où son suffrage pouvait faire une réputation, et devint la cause de son entrée au ministère, où il ne fit que des sottises qui lui valurent de passer à la mairie où il n'autorise que des horreurs.

Madame Trude désira vivement de faire un voyage près d'une parente qui lui était chère ; il s'agissait d'une absence de quinze jours ou trois semaines. Son mari trouvait de l'inconvénient à ce que le *comptoir* fût aussi longtemps sans représentation; au reste, la chose lui paraissait faisable, si je consentais à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place. Ma cousine souhaitait que j'eusse cette complaisance; me l'exprimer était assez me faire juger que je ne pouvais la refuser, et mon amitié pour elle s'y prêta sans hésiter. Je fus donc, sept à huit fois, de midi à six heures, prendre la place de Madame Trude dans son comptoir; son mari, joyeux et fier, se conduisait fort bien, vaquait aux affaires du dehors, et parut sentir tout le mérite de mon procédé. Il était dit qu'il

[1] On se rappelle les nombreuses pages des tomes I et II dans lesquelles Madame Roland dépeint et juge si sévèrement les lâchetés de Pache.

devait se trouver dans ma vie, qu'en dépit de mon aversion pour le commerce, j'aurais du moins vendu des lunettes et des verres de montre. La situation n'était pas plaisante, Trude était logé rue Montmartre, près de la rue Tiquetonne, où doit être encore son successeur : je n'imagine rien d'infernal comme le bruit des voitures éternellement roulantes dans ce lieu-là, à entendre d'une boutique tout ouverte; j'y serais devenue sourde comme l'est aujourd'hui ma pauvre cousine. Quittons son triste ménage dont nous verrons le sort, et rappelons mon autre parente.

J'allais chez Mademoiselle Desportes une ou deux fois toutes les semaines, le jour où elle réunissait constamment la société; j'aurais des tableaux à faire, si les originaux en valaient la peine; mais quand j'aurais dépeint des conseillers au Châtelet, comme le petit *Mopinot*, prétendant à l'esprit avec des épigrammes; le dévôt *de la Presle*, bonhomme qui n'avait que le tort d'être bilieux et janséniste; une douairière qui cachait le goût du plaisir sous une dévotion facile, telle que Madame *de Blancluné;* un vieil et riche célibataire, trop dégoûtant pour être nommé; un brave homme, *raisonnant*[1] et réglé comme une horloge, tel que

[1] Certains éditeurs ont lu résonnant ; l'erreur est évidente. Madame Roland a voulu laisser entendre la plaisanterie et la souligner de cette façon.

l'employé *Baudin* et une foule d'autres individus de différentes nuances, sans plus de valeur, j'aurais perdu mes couleurs et mon temps. J'aimais pourtant à rencontrer le père *Rabbe*, oratorien très fin, respectable par son âge, aimable par la politesse de son esprit; et le docteur *Coste*, médecin provençal, qui s'amusait à imiter Perrault sans élever un Louvre, et qui disait du mal du mariage comme le diable grimace devant un bénitier.

Mademoiselle Desportes avait hérité de sa mère, de la délicatesse et de la fierté, l'art de faire valoir sa petite fortune dans le commerce sans paraître s'en mêler, et de traiter sur le ton de la confiance et de l'égalité avec les particuliers riches ou titrés qui s'adressaient à elle. Mais comme ce genre est véritablement étranger au commerce qui se soutient par l'active cupidité, elle vit diminuer encore son héritage, et finit par renoncer au commerce, en retranchant beaucoup de sa dépense.

Son caractère, ses mœurs, le ton de décence qui régnait chez elle, l'attachement qu'elle me témoignait, avaient fait désirer à ma mère que je la cultivasse; c'était là qu'elle m'envoyait souvent. Un piquet à écrire[1] faisait le fond de la société dont les autres membres causaient et travaillaient; Mademoiselle Desportes me plaçait assez souvent au jeu que je n'aimais point,

[1] Jeu qui se joue beaucoup aujourd'hui.

pour exercer, je crois, ma complaisance ; mais le secours d'un partenaire et la permission de rire de mes distractions en rendaient l'exercice moins pénible.

Il faut bien que je fasse passer sur la scène à son tour, un vieillard arrivé de Pondichéry, que je vis beaucoup et avec intérêt durant près d'un an. Mon père avait connu, je ne sais comment, par affaire je crois, et puis avait reçu à titre d'ami un officier réformé, devenu commis sans place, qui s'appelait Demontchéry; c'était un homme de trente-six ans, ayant les manières polies, le ton du cœur, ces grâces que donne l'usage du monde et peut-être la fleur de la galanterie. Demontchéry cultivait mon père, mais entrait rarement chez ma mère qui n'aurait pas souffert d'assiduités. Il professait franchement pour moi respect, estime, etc., et l'ambition de solliciter ma main si la fortune cessait de lui être contraire. Elle l'envoya droit aux grandes Indes ; il donna de ses nouvelles, et ne cachait point ses vœux pour des succès qui lui permissent de revenir avec avantage. Mais simple capitaine de Cipayes, et trop galant homme pour entendre rien à acquérir, il n'était pas, je crois, fort avancé lorsqu'il revint après sept ans d'absence, et qu'accourant chez mon père il me vit mariée depuis quinze jours : j'ignore ce qu'il est devenu, et ce qu'il m'eût inspiré si j'avais dû penser à lui. Durant son séjour à Pondichéry, il fit connaissance d'un

M. de Sainte-Lette, l'un des membres du conseil, et le chargea de lettres pour mon père lorsque le conseil députa Sainte-Lette à Paris, en 1776, pour quelque affaire importante.

Sainte-Lette avait plus de soixante ans ; c'était un homme que la vivacité de l'esprit et l'emportement des passions avaient égaré dans sa jeunesse, où il dissipa sa fortune à Paris. Il était passé en Amérique ; il y était demeuré à la Louisiane, directeur de la traite avec les sauvages durant treize ans ; de là, jeté en Asie, employé dans l'administration à Pondichéry, il cherchait à y réunir les moyens de vivre un jour ou de mourir en France avec son ami de jeunesse, M. de Sévelinges, dont je dirai quelque chose. Une voix grave et solennelle, distinguée par l'accent que donne l'expérience et le malheur, soutenue par l'expression facile d'un esprit exercé, me frappa dans Sainte-Lette à son abord. Demontchéry lui avait parlé de moi ; c'était probablement ce qui lui inspirait le désir de faire connaissance : mon père le reçut bien ; je l'accueillis avec empressement, parce qu'il m'intéressa bientôt ; sa société me fut très agréable, il recherchait la mienne, et durant tout le temps que dura son voyage, il ne passait point quatre ou cinq jours sans me rendre visite.

Les gens qui ont beaucoup vu, sont toujours bons à entendre, et ceux qui ont beaucoup senti ont toujours vu plus que d'autres, lors même

dont la conversation instructive lui paraissait toujours nouvelle, dont les manières austères mais simples, lui inspiraient de la confiance, et qui, sans être aimé de tout le monde parce que sa sévérité, parfois caustique, déplaisait à beaucoup de gens, était généralement considéré. Sophie lui avait aussi parlé de sa bonne amie; d'ailleurs il n'était bruit dans sa famille que de l'intimité, de la constance d'une liaison de couvent, qui prenait avec les années certain caractère respectable; enfin il avait vu mon portrait que Madame Cannet avait mis chez elle en évidence. « Pourquoi donc, disait-il souvent, ne me faites-vous pas connaître cette bonne amie? je vais à Paris tous les ans; n'aurais-je point une lettre pour elle? »

Il obtint cette commission désirée au mois de décembre 1775. — J'étais encore en deuil de ma mère et dans cette douce mélancolie qui succède aux violents chagrins. Quiconque se présentait de la part de Sophie ne pouvait pas manquer d'être bien reçu. « Cette lettre te sera remise, m'écrivait ma bonne amie, par le philosophe dont je t'ai fait quelquefois mention, *M. Roland de la Platière*, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut reprocher que sa grande admiration pour les anciens aux dépens des modernes qu'il déprise, et le faible de trop aimer à parler de lui. » Ce portrait est moins qu'une ébauche; mais le trait se trouvait juste et bien saisi. Je vis un

qu'ils auraient moins voyagé que n'avait fait Sainte-Lette. Il avait ce genre d'acquit que donne l'expérience bien plus que celui des livres; moins savant que philosophe, il raisonnait d'après le cœur humain, et il avait conservé de sa jeunesse le goût de la poésie légère, dans laquelle il avait écrit de jolies choses. Il me donna plusieurs de ses morceaux; je lui communiquai quelques-unes de mes rêveries; et il me répéta plusieurs fois d'un ton prophétique, c'est-à-dire persuadé : « Mademoiselle, vous avez beau vous en défendre, vous finirez par faire un ouvrage ! — Ce sera donc sous le nom d'autrui? lui répliquai-je, car je me mangerais les doigts avant de me faire auteur. »

Sainte-Lette rencontra chez mon père une personne dont j'avais fait connaissance depuis quelques mois, et qui devait puissamment influer sur le sort de ma vie, quoique je ne le prévisse guère alors. J'ai déjà dit que Sophie, plus distraite que moi par les habitudes de la société, était loin d'y trouver de l'avantage; elle m'avait parlé quelquefois d'un homme de mérite, fixé à Amiens par sa place, et qui allait souvent chez sa mère lorsqu'il demeurait à sa résidence; ce qui n'était pourtant pas très commun, parce qu'il venait à Paris tous les hivers, et faisait souvent dans l'été de plus longs voyages. Elle me l'avait cité, parce que dans la foule insignifiante dont elle était environnée, elle distinguait avec plaisir un individu

homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet; mais ses manières étaient simples et faciles, et sans avoir le fleuri du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très découvert, n'altéraient point des traits réguliers, mais les rendaient plus respectables que séduisants. Au reste, un sourire extrêmement fin et une vive expression développaient sa physionomie et la faisaient ressortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animait dans le récit, ou à l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. Sa voix était mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'aurait pas la respiration très longue; son discours plein de choses, parce que sa tête était remplie d'une foule d'idées, occupait l'esprit plus qu'il ne flattait l'oreille; sa diction était parfois piquante, mais rêche et sans harmonie.

C'est un agrément rare et bien puissant, je crois, sur les sens, que le charme de la voix; il ne tient pas seulement à la qualité du son, il résulte encore de cette délicatesse de sentiments qui varie les expressions et modifie l'accent.

On m'interrompt, pour m'apprendre que je suis comprise dans l'acte d'accusation de Brissot [1], *avec tant d'autres députés qu'on vient d'arrêter de nouveau. Les tyrans sont aux abois; ils croient combler le précipice ouvert devant eux en y précipitant les honnêtes gens; mais ils tomberont après. Je ne crains point de marcher à l'échafaud en si bonne compagnie; il y a honte de vivre au milieu des scélérats.*

Je vais expédier ce cahier, quitte à suivre sur un autre, si l'on m'en laisse la faculté.

Vendredi 4 octobre, anniversaire de ma fille qui a aujourd'hui douze ans.

Cette beauté de l'organe de la voix, très différente de sa force, n'est pas plus commune dans les orateurs qui font profession de l'exercer, que dans la foule qui compose les sociétés. Je l'ai cherchée dans nos trois assemblées nationales, je ne l'ai trouvée parfaite chez personne; Mirabeau lui-même, avec la magie imposante d'un noble débit, n'avait pas un timbre flatteur, ni la prononciation la plus agréa-

[1] Madame Roland ne fut citée que comme témoin, et encore ne fut-elle pas entendue, comme on l'a vu au deuxième volume. — On comprend, après avoir lu ses Mémoires et sa défense écrite, pourquoi le tribunal redoutait tant sa présence.

ble. Les Clermonts en approchaient davantage. — Où donc était votre modèle, pourrait me demander quelqu'un ? Je répondrais comme ce peintre à qui l'on demandait où il prenait cet air charmant qu'il donnait aux têtes créées par son pinceau? — Là dedans, disait-il, en mettant le doigt sur son front; je porterais le mien à mes oreilles. J'ai peu fréquenté le spectacle ; mais j'ai cru m'apercevoir que ce mérite y était aussi difficile à trouver. Larive, le seul peut-être à citer, laissait encore quelque chose à désirer. Lorsqu'à l'ouverture de mon adolescence j'éprouvais cette sorte d'agitation que donne le désir de plaire aux jeunes personnes du sexe, j'étais émue au son de ma propre voix, j'avais besoin de la modifier pour me plaire à moi-même. Je conçois que l'exquise sensibilité des Grecs leur fît attacher beaucoup de prix à toutes les parties de l'art de la parole; je comprends aussi que le *sans-culottisme* fasse dédaigner ces grâces et nous conduise à une grossièreté féroce, tout aussi éloignée de la précision des Spartiates, dans leur langage plein de sens, que de l'éloquence des Athéniens aimables.

Mais nous avons laissé jadis *Lablancherie* à Orléans ou ailleurs ; il faut couler à fond ce personnage.

De retour peu après la mort de ma mère, il apprit cet événement en venant pour la voir, et il manifesta une surprise, une douleur, qui me

touchèrent et me plurent. Il revint me faire des visites; je le voyais avec intérêt. Mon père, qui dans ces commencements s'imposait la loi de rester près de moi lorsqu'il y venait quelqu'un, trouva que l'emploi de duègne n'était pas amusant, et qu'il serait plus commode pour lui d'interdire tout abord à quiconque n'aurait pas la gravité d'âge nécessaire à ses yeux pour dispenser de sa présence, et me laisser à ma bonne, à moi-même. Il m'annonça qu'il comptait prier Lablancherie de ne plus revenir; je ne répliquai pas le plus petit mot, quoique j'en ressentisse quelque chagrin; je m'occupai de celui que je supposais qu'il éprouverait à cette défense; je pris la résolution de la lui adoucir, en lui faisant moi-même cette injonction, car la tournure de mon père me faisait craindre qu'il ne la rendît désobligeante. Il faut être vrai; Lablancherie m'intéressait, et j'imaginai que je pourrais bien l'aimer; la tête seule travaillait, je crois, mais elle était en chemin. J'écrivis donc une belle lettre qui donnait à Lablancherie son congé, qui lui ôtait tout espoir de me répondre, mais qui ne devait pas détruire celui d'avoir plu, s'il s'en était flatté.

Cette glace rompue donna cours à des idées mélancoliques et douces, dont mon bonheur n'était pas autrement troublé. Sophie vint à Paris; elle y fit quelque séjour avec sa mère et sa sœur Henriette, qui se trouvant alors à notre niveau, par les années que nous avions gagnées

et le calme qu'elle avait acquis, devint aussi ma bonne amie. Les agréments de sa vive imagination jetaient partout des étincelles et animaient les liaisons dont elle faisait partie.

J'allais souvent au Luxembourg, avec les amies et Mademoiselle d'Hangard ; j'y rencontrai Lablancherie : il me saluait respectueusement, et je rendais le salut avec quelque émotion. « Tu connais donc ce monsieur, me dit un jour Mademoiselle d'Hangard qui avait d'abord pris son salut pour elle ? — Oui ; et toi-même ? — Oh ! certainement ; mais je ne lui ai jamais parlé. Je vois Mesdemoiselles Bordenave dont il a demandé la cadette en mariage. — Y a-t-il longtemps ? — Un an, six mois, dix-huit peut-être ; il avait trouvé moyen de s'introduire dans la maison ; il y allait de temps en temps, définitivement il a fait sa déclaration : ces demoiselles sont riches, la cadette est jolie ; lui n'a pas le sol, et il cherche une héritière ; car il a fait semblable demande d'une autre personne de leur connaissance, à ce qu'elles ont appris : on l'a éconduit ; nous l'appelons l'amoureux des onze mille vierges. D'où le connais-tu ? — De l'avoir vu souvent au concert de Madame Lépine. » Et je me mordis les lèvres, en gardant le reste, bien piquée d'avoir cru que j'étais aimée d'un homme qui sans doute n'avait demandé ma main que parce que j'étais fille unique ; piquée bien plus encore de lui avoir fait une belle lettre qu'il ne méritait point. Ma-

tière à méditation pour exercer ma prudence une autre fois !

Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour un petit Savoyard vint dire à ma bonne que quelqu'un demandait à lui parler, je ne sais où : elle sort, rentre, et me dit que M. Lablancherie l'avait chargée de me supplier de le recevoir. C'était un dimanche ; j'attendais de mes parents : « Oui, lui répliquai-je, qu'il vienne, mais à l'instant ; puisqu'il vous attend près de la maison, allez le trouver et le faites entrer. » Lablancherie arrive ; j'étais au coin de mon feu. « Je n'osais, Mademoiselle, me présenter chez vous, depuis la défense que vous m'en aviez faite ; je désirais extrêmement de vous entretenir, et je ne puis vous exprimer ce que m'a fait éprouver la lettre chère et cruelle que vous m'adressâtes alors. Ma situation a varié depuis cette époque ; j'ai maintenant des projets auxquels vous pourriez n'être pas étrangère. » Il me développa aussitôt l'idée d'un ouvrage de critique et de morale par *lettres* dans le genre du *Spectateur*, m'invitant à traiter ainsi quelques sujets. Je le laissai parler sans l'interrompre ; j'attendais même encore, après qu'il avait fait une petite pause, pour qu'il achevât de défiler son chapelet. Quand il eut tout dit, je m'exprimai à mon tour, et je lui observai avec calme et politesse que j'avais pris le soin de l'avertir moi-même de discontinuer ses visites, parce que les sentiments qu'il avait déclarés à

mon sujet, me laissant supposer qu'il mettait de l'intérêt à les continuer, j'avais voulu lui marquer ma reconnaissance par cette intention, qu'à mon âge la vivacité de l'imagination se mêlait de presque toutes les affaires, et en changeait quelquefois la face; mais que l'erreur n'était pas un crime, et que j'étais revenue de la mienne de trop bonne grâce, pour qu'elle dût l'occuper; que j'admirais ses projets littéraires, sans pouvoir y prendre part d'aucune manière, non plus qu'à ceux de personne; que je me bornais à des vœux pour les succès de tous les auteurs du monde, ainsi que pour les siens, dans tous les genres; c'était pour le lui dire que j'avais consenti à le recevoir, afin qu'il se dispensât de toute tentative semblable par la suite; d'après quoi, je le priais de terminer sa visite. La surprise, la douleur, l'agitation, tout ce qui convient en pareil cas allait être déployé; je l'arrêtai, en disant à Lablancherie que j'ignorais si Mesdemoiselles Bordenave et d'autres, auxquelles il s'était adressé à peu près dans le même temps, s'étaient exprimées à son égard avec une égale franchise, mais que la mienne était sans bornes, et que les résolutions qu'elle peignait n'admettaient point d'explication. Je me levai au même instant; je fis la révérence, et ce geste de la main qui indique la porte à ceux qu'on veut voir partir. Le cousin Trude arrivait; jamais je ne vis son rude visage avec plus de plaisir : Lablancherie fila sa retraite en

silence; je ne l'ai plus revu : mais qui n'a pas entendu parler, depuis ce temps-là, de l'*agent général de la correspondance pour les sciences et les arts*[1]?

Celui-ci hors de scène, retournons à Sainte-Lette et Roland.

Nous étions arrivés à la fin de l'été 1776; j'avais vu plusieurs fois, depuis huit ou neuf mois, M. Roland : ses visites n'étaient pas fréquentes; mais il les faisait longues, comme les gens qui n'allant pas pour se montrer à tel lieu mais parce qu'ils se plaisent à y être, s'y arrê-

1 Bachaumont, dans ses Mémoires, raille fort durement La Blancherie qu'il traite de jeune audacieux, et son projet qu'il trouve l'idée la plus folle. — Cependant ce projet avait reçu l'approbation de l'Académie des sciences sur le rapport de Franklin, Leroi, Condorcet et Lalande, et l'expérience semble prouver aujourd'hui que l'idée n'était pas si folle, puisque après un siècle à peu près, il existe à la fois en Hollande, en Angleterre, en France et en Espagne quatre journaux : *le Navorscher, Notes and Queries, l'Intermédiaire* et *El Consultor universal* qui me semblent se rapprocher beaucoup de l'*Agent général de la Correspondance pour les Sciences et les Arts*. L'*Intermédiaire*, pour ne parler que de celui qui nous intéresse le plus comme Français, est une sorte de livre ouvert où savants et chercheurs font deux fois par mois des questions sur les travaux dont ils s'occupent, ou des réponses sur les questions faites dans les numéros précédents. Cette idée n'est du reste autre que celle déjà mise en pratique par les Bénédictins; on sait que l'objet des investigations de chacun étant notifié à tous, ce qu'il rencontraient de relatif à ce travail, ils le déposaient à la case les uns des autres, en sorte que rien n'était perdu du travail de chacun pour le profit de tous. E. D.

tent autant qu'ils le peuvent Sa conversation instructive et franche ne m'ennuyait jamais, et il aimait à se voir écouté avec intérêt; chose que je sais fort bien faire, même avec ceux qui sont moins instruits que lui, et qui m'a valu peut-être encore plus d'amis que l'avantage de m'énoncer moi-même avec quelque facilité. Je l'avais connu à son retour d'Allemagne; maintenant il se disposait à faire le voyage d'Italie; et dans les dispositions d'ordre dont ne manquent guère de s'occuper les gens sensés à la veille d'une longue absence, il m'avait choisie pour la dépositaire de ses manuscrits, desquels je demeurerais maîtresse, s'il lui arrivait malheur. Je fus vivement touchée de cette marque d'estime toute particulière, et je la reçus avec actions de grâces. Le jour de son départ, il dîna chez mon père avec Sainte-Lette; en me quittant, il me demanda la permission de m'embrasser; et je ne sais comment, mais cette politesse ne s'accorde jamais sans rougeur pour une jeune personne, lors même que son imagination est calme. « Vous êtes heureux de partir, lui dit Sainte-Lette de sa voix grave et solennelle; mais dépêchez-vous de revenir, pour en demander autant! »

Durant le séjour de Sainte-Lette en France, son ami de Sévelinges devint veuf; il alla le trouver à Soissons sa résidence, pour partager sa douleur, et l'amena à Paris pour l'en distraire. Ils vinrent me voir ensemble. Sévelinges

était un homme de cinquante-deux ans, gentilhomme peu fortuné; il remplissait en province une place de finance, et cultivait les lettres en philosophe qui connaît leurs douceurs.

Ayant fait ainsi sa connaissance, je demeurai en relation avec lui au départ de Sainte-Lette qui trouvait, disait-il, quelque plaisir en quittant la France, à penser que son ami n'y perdrait pas l'avantage de correspondre avec moi; il me demanda même la permission de lui transmettre, pour m'être rendus un peu plus tard, quelques manuscrits que j'ai dit que je lui avais communiqués. Cet intéressant vieillard s'embarqua peut-être pour la cinq ou sixième fois de sa vie. Un ulcère à la tête, dont il s'était déjà ressenti, s'ouvrit lorsqu'il était en mer : il arriva malade à Pondichéry où il mourut six semaines après son retour. Nous apprîmes sa mort par Demontchéry. Sévelinges le regretta vivement; il m'écrivait de temps en temps; et ses lettres, aussi bien peintes qu'agréablement dictées, me faisaient grand plaisir; elles portaient un caractère de philosophie douce et d'une sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup de penchant. J'ai remarqué à ce sujet que Diderot avait dit avec assez de justesse, qu'un grand goût suppose un grand sens, des organes délicats et un tempérament un peu mélancolique.

Mon père, dont les dispositions heureuses s'altéraient insensiblement, trouva qu'il était

assez inutile de faire de l'esprit qui coûtait des ports de lettres [1], je comptai mon chagrin au petit oncle qui m'autorisa à lui faire adresser les lettres de Sévelinges qu'il avait vu à la maison. Mes manuscrits me revinrent, avec quelques observations critiques dont je fus très glorieuse; car je n'imaginais pas que mes *œuvres* valussent l'examen; c'étaient à mes propres yeux des rêveries assez sages, mais communes, sur des choses qui me semblaient que chacun devait savoir : je ne pensais pas qu'elles eussent d'autre mérite que l'originalité d'avoir été faites par une jeune fille. J'ai conservé longtemps la plus entière bonhomie sur mon propre compte ; il a fallu le train de la révolution, le mouvement des affaires, la variété de ma situation, la fréquence des comparaisons dans une grande foule et parmi les gens estimés par leur mérite, pour me faire apercevoir que le gradin où je me trouvais n'était pas fort surchargé de monde. Au reste, et je me dépêche de l'observer, cela m'a prouvé bien plus la pauvreté de l'espèce dans mon pays, qu'inspiré une haute idée de moi-même. Ce n'est pas l'esprit qui manque, il court les rues ; c'est la justesse du jugement et la force du caractère. Sans ces deux qualités, cependant, je ne reconnais point ce qu'on peut appeler un homme. En vérité, Diogène avait bien raison de

[1] Fort chers à cette époque ; la loi sur l'unité des taxe ne date que de 1848.

prendre une lanterne ! Mais une révolution peut en tenir lieu ; je ne connais pas de toise plus exacte ou de meilleure pierre de touche.

L'académie de Besançon avait proposé pour sujet de prix la question de savoir : *Comment l'éducation des femmes pouvait contribuer a rendre les hommes meilleurs?* Mon imagination se mit en campagne ; je pris la plume, et je fis un *discours* que j'envoyai *incognito* et qui, comme l'on peut croire, ne fut pas jugé digne du prix [1]. Il ne s'en trouva point qui remportât cet honneur. Le sujet fut proposé de nouveau ; je n'ai pas su ce qui en était résulté l'année suivante. Mais je me rappelle qu'en voulant traiter cette matière, j'avais senti qu'il était absurde de déterminer un mode d'éducation qui ne tînt pas aux mœurs générales, lesquelles dépendaient du gouvernement, et qu'il ne fallait pas prétendre réformer un sexe par l'autre, mais améliorer l'espèce par de bonnes lois. Ainsi, je disais bien comment il me semblait que les femmes devaient être ; mais j'ajoutais qu'on ne pouvait les rendre telles que dans un autre ordre de choses. Cette idée, certainement juste et philosophique, n'allait pas au but de l'académie ; je raisonnais sur le problème, au lieu de le résoudre.

Je fis passer ce discours à M. de Sévelinges,

[1] Ce discours a été conservé ; le manuscrit est aujourd'hui déposé dans la bibliothèque de Besançon.

mais après l'avoir expédié à Besançon; Sévelinges me fit des remarques uniquement sur le style : ma tête s'était refroidie; je trouvai mon ouvrage excessivement défectueux par le fond, et je m'amusai à en faire une critique, comme s'il eût été d'un autre dont j'eusse voulu me bien moquer. On peut appeler cela se chatouiller pour se faire rire, ou se donner des soufflets pour s'échauffer les joues; mais assurément on ne rit pas tout seul de meilleur cœur et plus innocemment. En revanche, Sévelinges me donna communication d'un discours académique de sa façon, sur *la faculté de parler*, qu'il avait adressé à l'Académie française, et sur lequel d'Alembert lui avait fait une belle lettre. Il y avait, s'il m'en souvient, beaucoup de métaphysique dans cet ouvrage et un peu de précieux. Six mois et plus s'écoulèrent dans cette correspondance d'esprit, au milieu de laquelle cependant diverses idées prenaient place. Sévelinges paraissait s'inquiéter de ma situation, et s'ennuyer d'être seul; il faisait beaucoup de réflexions sur les charmes d'une société *pensante;* je les trouvais d'un très grand prix; nous raisonnâmes longuement sur ce sujet : je ne sais pas bien ce qui s'ensuivit dans sa tête; mais il fit un voyage à Paris et se présenta chez mon père *incognito*, comme pour affaire. Ce qu'il y eut de très plaisant, c'est que je ne le reconnus pas, quoique ce fût moi qui le reçus. Mais l'air excessivement mortifié dont il me quitta m'ayant

frappée, réveilla dans mon souvenir l'idée de ses traits; je trouvai, après qu'il fut parti, que cet inconnu lui ressemblait beaucoup, et je m'assurai bientôt par ses lettres que c'était effectivement lui. Cette singularité me fit une impression que je ne saurais définir et fort peu agréable; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai.

J'allais quelquefois à Vincennes; le réduit canonial de mon oncle était fort joli, la promenade charmante, sa société douce; mais quoiqu'il eût l'agrément d'avoir sa maison bien tenue par Mademoiselle d'Hannaches, il commençait à éprouver qu'il fallait le payer de toutes les tracasseries de l'humeur et de la sottise d'une vieille fille à prétention. Le château de Vincennes était habité par nombre de personnes que la cour y gratifiait d'un logement; là, c'était un vieux censeur royal, Moreau de la Grave; ici, un esprit, Madame de Puisieux précisément; plus loin une comtesse de Laurencin; plus bas, une veuve d'officier, et ainsi du reste; sans compter le lieutenant de roi Rougemont, que Mirabeau a fait connaître, et dont la face bourgeonnée et la bêtise insolente faisaient le composé le plus dégoûtant. Une compagnie d'invalides, des officiers de la société desquels les femmes faisaient partie, formaient, avec tout ce monde et le chapitre, sans compter les prisonniers du donjon, six cents habitants dans la seule enceinte du château. Mon oncle était reçu

partout, ne se présentait souvent nulle part, et ne voyait chez lui qu'un petit nombre de personnes. Mais au retour de la promenade, on s'arrêtait ordinairement le soir au pavillon du pont sur le parc, où se réunissaient les femmes. C'est là que je trouverais encore des tableaux à peindre si j'avais le temps d'en faire; mais les heures me talonnent, le chemin qui me reste à parcourir est bien long; je saute donc à pieds joints sur beaucoup de choses. Il y en aurait pourtant de jolies à dire sur les bals de l'allée des Voleurs, sur les courses de l'Artois, sur les folies de *Seguin*, caissier du duc d'Orléans, dont on célébrait la fête (de Seguin) par des illuminations, et qui fit banqueroute peu après; et les agréables promenades du bois, et la belle vue du haut parc sur la Marne, pour laquelle nous franchissions une brèche du mur, et ces ermites du bois placés d'une manière si pittoresque, dans l'église desquels était un tableau précieux pour l'art, curieux pour le sujet, où l'on voyait des milliers de diables tourmenter les damnés d'autant de façons, et mes lectures avec mon oncle, surtout celle des tragédies de Voltaire dont nous déclamions un jour, chacun à notre tour, quelques rôles, lorsqu'à l'instant du plus grand pathétique, Mademoiselle d'Hannaches, qui filait en silence, se mit à crier de sa voix grêle contre les poules avec lesquelles nous eûmes envie de l'envoyer; et ces concerts boiteux d'après souper, où, sur la table qu'on ve-

nait de desservir, des étuis de manchons servaient de pupitre au bon chanoine Bareux en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignais un violon, et tandis que mon oncle détonnait sur la flûte. Ah! je reviendrai sur ces douces scènes, si l'on me laisse vivre; mais il faut rentrer au logis, toutefois après avoir parlé d'un certain hâbleur qui eut quelque nom.

NOTES

S'il m'avait été donné de vivre, je n'aurais plus eu, je crois, qu'une tentation : c'eût été de faire les *Annales du siècle,* et d'être la *Macaulay* de mon pays ; j'allais dire le *Tacite* de la France, mais cela ne serait point *modeste* . .

. . . .

. . . .

. . . .

J'ai pris dans ma prison une véritable passion pour Tacite : je ne puis dormir sans avoir lu quelques morceaux de lui : il me semble que nous voyons de même ; et avec le temps, sur un sujet également riche, il n'aurait pas été impossible que je m'exprimasse à son imitation.

Je suis bien fâchée d'avoir perdu, avec mes *Notices historiques*, certaine lettre que j'écrivais à *Garat* le 6 juin [1]. Chargé de mes réclamations contre ma détention, il m'avait fait une

[1] Cette lettre n'a pas été perdue, Champagneux cependant n'a pas voulu la publier. Aujourd'hui encore aucun éditeur n'a pu la donner.

belle lettre de quatre pages, où il m'exprimait toute son estime, sa douleur, etc.; en même temps, il traitait de la chose publique, et cherchait à imputer aux *Vingt-deux* leur propre perte, comme s'ils eussent agi, parlé dans l'assemblée d'une manière mal conforme aux intérêts de la république. Je répondis à Garat de bonnes raisons dont je regrette l'expression; je lui peignais sa conduite comme le produit de la *faiblesse* à laquelle j'attribuais nos maux, faiblesse partagée par une majorité craintive qui n'obéissait qu'à la peur; je lui démontrais que *lui* et *Barrère* n'étaient propres qu'à perdre tous les Etats du monde et à se déshonorer eux-mêmes par leur allure oblique. Je n'ai jamais pu digérer les sottes déclamations d'un troupeau de buses contre ce qu'il appelait les *passions* du côté droit. Des hommes probes, fermes dans les principes, pénétrés d'une sainte indignation contre le crime, s'élevaient avec force contre la perversité de quelques scélérats et les mesures atroces qu'elle dictait; et ces eunuques en politique leur reprochaient de parler avec trop de chaleur!

L'on a fait un tort à Roland d'avoir quitté le ministère fort peu après avoir dit qu'il y braverait tous les orages. On n'a pas vu qu'il avait eu besoin de montrer sa résolution pour soutenir les faibles, et que c'était ainsi qu'il les encourageait le 6 de janvier; mais que le jugement de Louis XVI, prononcé le 18 ou environ,

démontrant la minorité des sages et la chute de leur empire dans la Convention, il n'avait plus de soutien à espérer, et ne pouvait s'en aller trop tôt pour ne point partager des sottises.

Certes : Roland abhorrait la tyrannie et croyait Louis coupable; mais il voulait assurer la liberté; et la crut perdue dès que les mauvaises têtes eurent pris l'ascendant. Il n'est que trop justifié avec ceux même que l'on conduit aujourd'hui à la mort! Au reste, il me semble avoir développé cela dans le morceau intitulé : *Second Ministère.* Sa sortie du ministère a été le signal de la *déconfiture;* c'est ce qu'il prévoyait.

Ma pauvre Agathe! elle est sortie de son cloître sans cesser d'être une colombe gémissante; elle pleure sur sa *fille;* c'est ainsi qu'elle m'appelle. Ah! j'aurais eu bien des personnages dont les épisodes eussent accompagné mon histoire : cette bonne cousine Desportes qui mourut à cinquante ans, après mille chagrins; cette petite Madame Trude, retirée à la campagne et divorçant aujourd'hui; ma vieille bonne appelée *Mignonne*, qui mourut chez mon père, expirant dans mes bras avec sérénité, en me disant : Mademoiselle, je n'ai jamais demandé qu'une chose au ciel : c'est de mourir auprès de vous, je suis contente. Et cette triste liaison de mon malheureux père avec un mauvais sujet, *Leveilly*, dont la fille m'intéresse, dont je fis un objet de bienfaits que sa jeunesse, sa vivacité,

quelques agréments sollicitaient de la pitié, qui est tombée dans l'avilissement; et, ayant perdu toute honte, m'a obligée dans ces derniers temps à ne pas souffrir sa présence, tandis que j'ai accueilli et obligé ses frères!

APERÇU

DE CE QUI ME RESTAIT A TRAITER, POUR SERVIR DE DERNIER SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES[1].

—

Les manuscrits que m'avait laissés M. Roland me le firent mieux connaître durant les dix-huit mois qu'il passa en Italie, que n'eussent pu faire de fréquentes visites. C'était des voyages, des réflexions, des projets d'ouvrages, des anecdotes qui lui étaient personnelles ; une âme forte, une probité austère, des principes rigoureux, du savoir et du goût s'y montraient à découvert.

Né dans l'opulence, d'une famille ancienne, distinguée dans la robe par son intégrité, il

[1] J'ai laissé mon dernier cahier à Vincennes ; j'allais parler de *Carraccioli*, que j'y ai vu chez le chanoine, et dont les *lettres*, sous le nom de *Ganganelli*, avaient fait quelque fortune, quoiqu'elles fussent souvent une répétition de lui-même dans ses nombreux petits ouvrages. Mais à suivre ainsi les choses pied à pied, j'aurais à faire un long travail, pour lequel je n'ai plus assez à vivre ; je me borne à un aperçu.

(*Note de Madame Roland.*)

avait vu, jeune encore, la fortune s'évanoui par le défaut d'ordre d'une part, et de l'autre les excès de la dépense. Le dernier de cin frères à qui l'on fit prendre parti dans l'Eglise il avait seul et sans secours quitté la maiso paternelle à l'âge de dix-neuf ans, pour ne poin s'engager dans les ordres ni dans le commerc auquel il répugnait également. Arrivé à Nante de son premier vol, il s'y était placé chez u armateur pour s'instruire de différentes choses avec le projet de passer aux Indes. Les arran gements étaient pris; un crachement de san survint et lui fit défendre la mer s'il n'y voula périr : il se rendit à Rouen où M. Godinot, so parent, inspecteur des manufactures, lui pro posa d'entrer dans cette partie d'administra tion : il s'y détermina, s'y distingua bient par son activité, son travail, et s'y trouva enfi utilement placé. Les voyages et l'étude parta geaient son temps et remplissaient sa vie. Avar de partir pour l'Italie, il avait amené chez mo père son frère le plus chéri, bénédictin, alor prieur au collége de Clugny à Paris; c'était u homme d'esprit, de mœurs douces et d'un ca ractère aimable. Il venait me voir quelquefoi et me communiquer les *notes* que son frère l faisait passer; car, à mesure qu'il voyageait, couchait ses observations par écrit; ce son ces notes qu'à son retour il coupa en lettres e fit publier, en confiant leur impression à de amis qu'il avait à Dieppe, et dont l'un d'eux

fou de l'italien, renchérit sur les passages de cette langue en les multipliant. Cet ouvrage, plein de choses, ne manque que d'une meilleure rédaction pour être le premier en rang dans les voyages d'Italie. Le refondre a été l'un de nos projets depuis que nous sommes unis; mais je voulais voir aussi l'Italie; le temps et les événements nous ont entraînés d'un autre côté.

Au retour de M. Roland, je me trouvai un ami; sa gravité, ses mœurs, ses habitudes, toutes consacrées au travail, me le faisaient considérer pour ainsi dire sans sexe, ou comme un philosophe qui n'existait que par la raison. Une sorte de confiance s'établit, et par le plaisir qu'il trouva près de moi, il contracta par degrés le besoin d'y venir toujours plus souvent. Il y avait près de cinq ans que j'avais fait sa connaissance lorsqu'il me déclara des sentiments tendres; je n'y fus pas insensible, parce que j'estimais sa personne plus qu'aucune que j'eusse connue jusqu'alors; mais j'avais remarqué qu'il ne l'était pas lui-même, ou par sa famille, à toutes les choses extérieures. Je lui dis franchement que sa recherche m'honorait, et que j'y répondrais avec plaisir, mais que je ne me croyais pas un bon parti pour lui; je lui développai alors sans réserve l'état de la maison; elle était ruinée. J'avais échappé, par des comptes que je pris enfin sur moi de demander à mon père, au risque d'éprouver sa disgrâce, cinq cents livres de rente qui faisaient, avec

ma garde-robe, tout le reste de cette apparente fortune dans laquelle j'avais été élevée.

Mon père était jeune; ses erreurs pouvaient l'entraîner à contracter des dettes que son impuissance à les remplir rendrait déshonorantes; il pouvait faire un mauvais mariage et ajouter à ces maux des enfants qui porteraient mon nom dans la misère, etc., etc., etc. J'étais trop fière pour vouloir m'exposer à la malveillance d'une famille qui ne s'honorerait point de mon alliance, ou à la générosité d'un époux qui n'y trouverait que des chagrins; je conseillai M. Roland, comme aurait pu faire un tiers étranger, pour le dissuader de songer à moi. Il persista; je fus touchée, et je consentis à ce qu'il fît auprès de mon père les démarches nécessaires; mais préférant de s'exprimer par écrit, il fut résolu qu'il ne s'ouvrirait que par lettre lorsqu'il serait retourné à sa résidence; et nous passâmes le reste du temps de son voyage d'alors à Paris, à nous voir tous les jours; je le considérai comme l'être auquel je devais unir ma destinée, et je m'attachai à lui. Dès qu'il fut retourné à Amiens, il écrivit à mon père pour lui exposer ses vœux et ses desseins.

Mon père trouva la lettre sèche; il n'aimait pas la roideur de M. Roland, ne se souciait guère d'avoir pour gendre un homme austère dont les regards lui paraissaient ceux d'un censeur; il lui répondit avec dureté, impertinence, et me montra le tout quand il eut fait partir sa

réponse. Je pris sur-le-champ ma résolution. J'écrivis à M. Roland que l'événement n'avait que trop justifié mes craintes à l'égard de mon père; que je ne voulais pas lui causer d'autres disgrâces, que je le priais d'abandonner son projet. Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avait mis dans le cas de faire; j'ajoutai qu'après cela il ne serait point étonné que je prisse une situation nouvelle, et que je me retirais dans un *couvent.* Mais comme je lui savais quelques dettes pressantes, je lui laissai la portion d'argenterie qui m'appartenait pour y satisfaire; je louai un petit appartement à la Congrégation, et j'y établis ma retraite, bien décidée à réduire mes besoins sur mes revenus. Je le fis; j'aurais à donner des détails très piquants sur cet état où je commençai d'user des ressources d'une âme forte. Je calculai sévèrement ma dépense, en mettant de côté pour des cadeaux à faire aux gens de service de la maison. Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot avec quelques grains de sel et un peu de beurre, variaient mes aliments et faisaient ma cuisine sans me prendre beaucoup de temps.

Je sortais deux fois la semaine : l'une pour visiter mes grands parents ; l'autre pour me rendre chez mon père, donner un coup d'œil à son linge, emporter ce qu'il était nécessaire de lui raccommoder. Le reste du temps, fermée sous mon toit de neige, comme je l'appelais,

car je logeais près du ciel et c'était dans l'hiver, sans vouloir faire de société habituelle avec les dames pensionnaires, je me livrais à l'étude, je fortifiais mon cœur contre l'adversité, je me vengeais à mériter le bonheur, du sort qui ne me l'accordait pas. Tous les soirs, la sensible Agathe venait passer une demi-heure près de moi; les douces larmes de l'amitié accompagnaient les effusions de son cœur; un tour de jardin, aux heures où chacun était retiré, faisait ma promenade solitaire; la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une âme saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur des dédommagements inconnus au vulgaire, tels étaient mes trésors. Je n'étais pas toujours sans mélancolie, mais elle avait ses charmes; et si je n'étais point heureuse, j'avais en moi tout ce qu'il fallait pour l'être; je pouvais m'enorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquait d'ailleurs.

M. Roland, étonné, affligé, continua de m'écrire en homme qui ne cessait point de m'aimer, mais que la conduite de mon père avait blessé : il vint au bout de cinq ou six mois, et s'enflamma en me revoyant à la grille où je conservais cependant le visage de la prospérité. Il voulut me sortir de cette clôture, m'offrit de

nouveau sa main, me fit presser de l'accepter par son frère le bénédictin. Je réfléchis profondément à ce que je devais faire. Je ne me dissimulai point qu'un homme qui aurait eu moins de quarante-cinq ans n'aurait pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à changer de résolution, et j'avoue bien que cela même avait réduit mes sentiments à une mesure qui ne tenait rien de l'illusion ; je considérai, d'autre part, que cette insistance, aussi très réfléchie, m'assurait que j'étais appréciée, et que s'il avait vaincu sa susceptibilité aux désagréments extérieurs que pouvait offrir mon alliance, j'en étais d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurais pas de peine à justifier. Enfin si le mariage était, comme je le pensais, un lien sévère, une association où la femme se charge pour l'ordinaire du bonheur des deux individus, ne valait-il pas mieux exercer mes facultés, mon courage, dans cette tâche honorable que dans l'isolement où je vivais?

J'aurais à développer ici des réflexions fort sages je crois qui me déterminèrent ; et cependant je n'avais pas fait toutes celles que les circonstances auraient pu me suggérer, mais que l'expérience seule permet d'apercevoir. Je devins la femme d'un véritable homme de bien, qui m'aima toujours davantage à mesure qu'il me connut mieux. Mariée dans tout le sérieux de la raison, je ne trouvai rien qui m'en tirât ; je me dévouai avec une plénitude plus enthou-

siaste que calculée. A force de ne considérer que la félicité de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à la mienne; je n'ai pas cessé un seul instant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus estimables qui existent, et auquel je pouvais m'honorer d'appartenir; mais j'ai senti souvent qu'il manquait entre nous de parité, que l'ascendant d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années plus que moi, rendait de trop l'une de ces deux supériorités. Si nous vivions dans la solitude, j'avais des heures quelquefois pénibles à passer; si nous allions dans le monde, j'y étais aimée de gens dont je m'apercevais que quelques-uns pourraient trop me toucher : je me plongeai dans le travail avec mon mari, autre excès qui eut son inconvénient; je l'habituai à ne savoir se passer de moi pour rien au monde, ni dans aucun instant.

J'honore[1], je chéris mon mari comme une fille sensible adore un père vertueux à qui elle sacrifierait son amant; mais j'ai trouvé l'homme qui pouvait être cet amant, et demeurant fidèle à mes devoirs, mon ingénuité n'a pas su cacher mes sentiments que je leur soumettais. Mon mari excessivement sensible, et d'affection et d'amour-propre, n'a pu supporter l'idée de la moindre altération dans son empire; son ima-

[1] Ce passage et tous ceux où il est question de ont été supprimés par les premiers éditeurs.

gination s'est noircie, sa jalousie m'a irritée, le bonheur a fui loin de nous; il m'adorait, je m'immolais à lui et nous étions malheureux.

Si j'étais libre, je suivrais partout ses pas pour adoucir ses chagrins et consoler sa vieillesse; une âme comme la mienne ne laisse point ses sacrifices imparfaits. Mais Roland s'aigrit à l'idée d'un sacrifice, et la connaissance une fois acquise que j'en fais un pour lui, renverse sa félicité; il souffre de le recevoir et ne peut s'en passer.

Le développement et de tout ceci, et de l'emploi des années qui l'ont précédé, offrirait de grandes lumières pour la connaissance du cœur humain, et de grandes leçons aux gens sensibles.

La première année de mon mariage se passa tout entière à Paris, où Roland était appelé par les intendants du commerce qui voulaient faire de nouveaux règlements de manufactures; règlements que Roland combattit de toutes ses forces, par les principes de liberté qu'il portait partout. Il faisait imprimer la description qu'il avait faite, pour l'académie, de quelques arts, et il mettait au net ses manuscrits sur l'Italie; il me fit son copiste et son correcteur d'épreuves; j'en remplissais la tâche avec une humilité, dont je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je me la rappelle, et qui paraît presque inconcilliable avec un esprit aussi exercé que je l'avais; mais elle coulait de mon cœur;

je respectais si franchement mon mari, que je supposais aisément qu'il voyait mieux que moi ; et j'avais tant de crainte d'une ombre sur son visage, il tenait si bien à ses opinions, que je n'ai acquis qu'après longtemps la confiance de le contredire.

Je suivis alors un cours d'histoire naturelle, et un cours de botanique ; c'était l'unique et laborieuse récréation de mes occupations de secrétaire et de ménagère; car, vivant en hôtel garni, puisque notre domicile n'était point à Paris, et m'étant aperçu que la délicate santé de mon mari ne s'accommodait pas de toutes les cuisines, je prenais le soin de lui préparer moi-même les plats qui lui convenaient. Nous passâmes quatre années à Amiens ; j'y fus mère et nourrice, sans cesser de partager le travail de mon mari, qui s'était chargé d'une partie considérable de la nouvelle encyclopédie. Nous ne quittions le cabinet que pour des promenades hors de la ville ; je fis un herbier des plantes de la Picardie, et l'étude de la botanique aquatique donna lieu à l'*Art du tourbier*. Des maladies fréquentes me donnèrent des inquiétudes pour la conservation de Roland ; mes soins ne lui furent pas inutiles, ce fut un nouveau lien; il me chérissait pour mon dévonement ; je m'attachais à lui par le bien que je lui faisais.

Il avait connu en Italie un jeune homme dont il estimait beaucoup l'âme douce et honnête et

qui, revenu avec lui en France où il s'adonna à l'étude de la médecine, devint notre ami particulier. C'est *Lanthenas*, que j'aurais estimé davantage, si la révolution, cette pierre de touche des hommes, en le poussant dans les affaires, n'eût mis à découvert la faiblesse de son caractère et sa médiocrité. Il a des vertus privées, mais sans agréments séducteurs ; il convenait beaucoup à mon mari ; il s'attacha beaucoup à nous deux ; je l'aimai, le traitai comme mon frère, je lui en donnai le nom. Son attachement, son honnêteté ne se sont de longtemps démentis. Il voulut venir demeurer avec nous ; Roland l'agréait, je m'y opposai parce que je jugeai qu'un sacrifice aussi complet dans un homme de son âge et avec l'affection qu'il témoignait, entraînait secrètement l'idée d'un retour que mes principes me défendaient et que d'ailleurs il n'eût pas obtenu de moi. C'était un bon et tendre frère, mais il ne pouvait être autre pour mon cœur, et ce sentiment me rendait d'autant plus libre et franche, dans l'intimité établie entre nous trois. Lanthenas, apparemment comme le vulgaire, content de ce qu'il a lorsque d'autres n'obtiennent pas davantage, s'aperçut que je ne demeurais point insensible, en devint malheureux et jaloux ; rien ne rend si maussade et même injuste ; il s'éloigna d'autant plus furieux, imaginant le pis ; ses opinions même prirent une nouvelle teinte ; son cœur l'empêchait d'être féroce comme les

montagnards, mais il ne voulait plus voir comme moi, et bien moins comme celui qu'il me voyait chérir ; il prétendit se mettre entre le *côte droit* dont il blâmait les PASSIONS, et le *côté gauche* dont il ne pouvait approuver les excès ; il fut moins que rien, et se fit mépriser des deux parts.

Sophie épousa, pendant mon séjour à Amiens, le chevalier de Gomiécourt, qui vivait à six lieues de là, en fermier, dans sa terre. *Henriette*, qui avait aimé M. Roland, et à qui sa famille aurait voulu la marier, approuva hautement la préférence qu'il m'avait donnée, avec cette touchante sincérité qui honore son caractère, et cette générosité d'âme qui la fait aimer. Elle se maria au vieil de *Vouglans*, devenu veuf, et à qui confesseur et médecin conseillèrent de reprendre femme, quoiqu'il eût 75 ans. Toutes deux sont veuves : Sophie est redevenue dévote ; et sa poitrine attaquée la rend très languissante et fait craindre pour ses jours, nécessaires à deux jolis enfants. Les différences de notre moral, quant au caractère et aux opinions, ont, avec l'éloignement et les affaires, relâché notre liaison sans la rompre. Henriette, libre, toujours vive et affectueuse, est venue me voir dans ma captivité où elle aurait voulu prendre ma place pour assurer mon salut.

Roland avait désiré, au commencement de notre mariage, que je visse peu mes bonnes

amies; je me pliai à ses vœux, et je ne repris la liberté de les fréquenter davantage que lorsque le temps eut inspiré à mon mari assez de confiance pour lui ôter toute inquiétude de concurrence d'affection. C'était mal vu ; le mariage est grave et austère; si vous ôtez à une femme sensible les douceurs de l'amitié avec des personnes de son sexe, vous diminuez un aliment nécessaire, et vous l'exposez. Que de développements à donner à cette vérité!...

Nous étions passés dans la généralité de Lyon en 1784; nous nous fixâmes à Villefranche, dans la maison paternelle de M. Roland, où vivait encore sa mère, de l'âge du siècle, et son frère aîné, chanoine et conseiller. J'aurais de nombreux tableaux à faire des mœurs d'une petite ville et de leur influence; des chagrins domestiques d'une vie compliquée avec une femme respectable par son âge, terrible par son humeur, et entre deux frères dont le cadet avait la passion de l'indépendance, et l'aîné l'habitude et les préjugés de la domination.

Durant deux mois de l'hiver nous demeurions à Lyon, que j'ai beaucoup connu et dont j'aurais beaucoup à dire. Ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, brillante par sa richesse, dont l'empereur Joseph fut jaloux, et qui s'annonçait comme une magnifique

capitale; aujourd'hui vaste tombeau où s'agitent les victimes d'un gouvernement cent fois plus atroce que le despotisme même sur les ruines duquel il s'est élevé.

Nous allions à la campagne dans l'automne; et après la mort de Mme la Platière, ma belle-mère, nous y passâmes la plus grande partie de l'année. La paroisse de Thezee, à deux lieues de Villefranche, où existe le Clos la Platière, est un pays aride par le sol, riche par ses vignes et ses bois; c'est la dernière région du vignoble avant les hautes montagnes du Beaujolais. C'est là que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivifiante; c'est là que j'ai appliqué pour le soulagement de mes voisins quelques connaissances acquises; je devins le medecin du village, d'autant plus chéri qu'il donnait des secours au lieu de demander des rétributions, et que le plaisir d'être utile rendait ses soins aimables. Comme l'homme des champs donne aisément sa confiance à qui lui fait du bien! On dit qu'il n'est point reconnaissant; il est vrai que je ne prétendais pas que personne me fût obligé; mais on m'aimait, et lorsque je faisais des absences, j'étais pleurée. J'ai eu aussi des scènes plaisantes, et de bonnes femmes sont quelquefois venues me chercher de trois ou quatre lieues, avec un cheval, pour me prier d'aller sauver de la mort quelqu'un d'abandonné par le médecin. J'en arra-

chai mon mari en 1789, dans une maladie affreuse où les ordonnances des docteurs ne l'eussent point délivré sans ma surveillance. Je passai douze jours sans dormir, sans me déshabiller, six mois dans l'inquiétude et les agitations d'une convalescence périlleuse, et je ne fus pas même indisposée, tant le cœur donne de forces et double l'activité.

La révolution survint et nous enflamma; amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venait régénérer l'espèce, détruire la misère flétrissante de cette classe malheureuse sur laquelle nous nous étions si souvent attendris; nous l'accueillîmes avec transport. Nos opinions indisposèrent à Lyon beaucoup de gens qui, habitués au calcul du commerce, ne concevaient pas que par philosophie l'on provoquât et applaudît des changements qui n'étaient bons qu'aux autres; ils devinrent par cela seul ennemis de M. Roland; dès lors d'autres le prisèrent davantage. On le porta dans la municipalité de première formation; il s'y prononça par son inflexible droiture; on le craignit, et la calomnie, d'une part, se mit en campagne, tandis que de l'autre l'affection ou l'impartialité le défendait. Député, pour les intérêts de la ville, auprès de l'Assemblée constituante, il vint à Paris; nous y passâmes près d'un an : j'ai dit ailleurs comment nous y connûmes plusieurs membres de cette Assemblée, et nous liâmes naturellement avec

ceux qui comme nous n'aimaient pas la liberté pour eux, mais pour elle, et qui avec nous partagent aujourd'hui le sort commun à presque tous ses fondateurs, ainsi qu'aux vrais amis de l'humanité, tels que Dion, Socrate, Phocion et tant d'autres de l'antiquité; Barnevelt et Sydney, dans les temps modernes.

Mon mari m'avait fait faire le voyage d'Angleterre en 1784, celui de Suisse en 1787; j'ai connu des personnages intéressants dans ces deux pays; nous sommes demeurés en relation avec plusieurs; j'ai encore eu des nouvelles, il n'y a pas un an, de Lavater, ce célèbre pasteur de Zurich, connu par ses écrits, sa brillante imagination, son cœur affectueux et la pureté de ses mœurs : l'honnête et savant Gosse de Genève gémit sûrement de la persécution que nous essuyons; je ne sais ce qu'est devenu l'habile Delzach, parcourant dernièrement l'Allemagne, autrefois professeur à Vienne, que j'ai vu souvent à Londres où Roland ferraillait avec lui chez Banks, le président de la Société royale, qui réunissait les savants de son pays et les étrangers passant à Londres. J'ai voyagé avec le plaisir et l'utilité que donne la compagnie d'un homme qui connaît déjà les lieux et qui les a bien vus; j'ai observé et couché par écrit ce dont j'étais le plus frappée. J'ai visité également quelques parties de la France : la révolution a empêché nos courses dans celles

du Midi, et le voyage d'Italie dont j'avais le désir et l'espérance. Amoureux de la chose publique, elle s'est emparée de toutes nos idées; elle a subjugué tous nos projets; nous nous sommes livrés à la passion de la servir. On aura vu ailleurs comment Roland fut placé dans le gouvernement, pour ainsi dire à son insu, et sa conduite publique ne peut manquer de prouver à l'impartiale postérité son désintéressement, ses lumières et ses vertus.

Mon père, dont nous n'avions pas eu à nous louer, ne fit ni mariage, ni engagements très onéreux; nous payâmes quelques dettes qu'il avait contractées, et le décidâmes à se retirer des affaires qui ne pouvaient être pour lui que malheureuses, en lui assurant une pension. Quelque funestes qu'eussent été pour lui ses erreurs, dans lesquelles venait encore de s'écouler la petite succession de ma grand'maman, et quoiqu'il eût à s'applaudir de nos procédés, il avait le cœur trop haut, pour ne pas beaucoup souffrir de nous devoir; cet état d'irritation pour l'amour-propre l'empêcha parfois d'être juste, même envers ceux qui ambitionnaient de le satisfaire; il est mort après soixante ans, dans le rude hiver de 1787 à 1788, d'un catarrhe dont il était incommodé depuis longtemps.

Mon cher oncle mourut à Vincennes en 89; nous perdîmes peu après le frère bien-aimé de mon mari; il avait fait avec nous le voyage de

Suisse, était devenu prieur et curé à Longpont, fut nommé électeur de son canton, où il prêchait la liberté comme il y pratiquait les vertus évangéliques ; avocat et médecin de ses paroissiens, trop sage pour un moine, il fut persécuté des ambitieux de son ordre, et souffrit beaucoup de tracasseries dont le chagrin accéléra sa fin. Ainsi partout, dans tous les temps, les bons succombent : ils ont donc un autre monde où ils doivent revivre, ou ce ne serait pas la peine de naître en celui-ci !

Calomniateurs aveugles ! suivez Roland à la piste, épluchez sa vie, observez la mienne, consultez les sociétés où nous avons vécu, les villes où nous sommes demeurés, la campagne où l'on ne se dissimule pas ; examinez..... plus vous nous verrez de près, plus vous aurez de dépit : voilà pourquoi vous voulez nous anéantir.

On a reproché à Roland d'avoir sollicité des lettres de noblesse ; voici la vérité. Sa famille en avait les priviléges, depuis plusieurs siècles, par charges, mais qui ne les transmettaient point ; et par l'opulence qui en soutient toutes les marques, armoiries, chapelle, livrée, fief, etc. L'opulence disparut ; elle fut suivie d'une médiocrité honnête, et Roland avait la perspective de finir ses jours dans un domaine, le seul qui resta à sa famille et qui appartenait encore à son aîné ; il crut avoir droit par son travail à

assurer à ses descendants un avantage dont ses auteurs avaient joui, et qu'il aurait dédaigné d'acheter. Il présente ses titres en conséquence, pour obtenir des lettres de reconnaissance de noblesse ou d'ennoblissement. C'était au commencement de 84; je ne sais quel est l'homme qui, à cette époque et dans sa situation, eût cru contraire à la sagesse d'en faire autant. Je vins à Paris; je vis bientôt que les nouveaux intendants du commerce, jaloux de son ancienneté dans une partie d'administration où il en savait plus qu'eux, en contradiction avec ses opinions sur la liberté du commerce qu'il défendait avec vigueur, en lui donnant les attestations requises de ses grands travaux, qu'ils ne pouvaient refuser, n'y mettraient pas l'accent qui fait réussir. Je jugeai que c'était une idée à laisser dormir, et je ne poussai point les tentatives. Ce fut alors qu'apprenant les changements dont j'ai parlé à l'article curieux de *Lazowski*[1], je demandai et j'obtins la translation de Roland à Lyon, dont la place le rapprochait de son pays et le mettait dans sa famille où je savais qu'il désirait de se retirer par la suite. Patriotes du jour, qui avez eu besoin de la révolution pour devenir quelque chose, apportez vos œuvres, et osez comparer !

Treize années passées en divers lieux, dans un travail continuel, avec des relations très

[1] Page 1, tome II, de notre édition.

variées, et dont les dernières tiennent si particulièrement à l'histoire du jour, fourniraient la quatrième et la plus intéressante partie des Mémoires. Les morceaux détachés qu'on trouvera dans mes *Portraits et Anecdotes*, en tiendront lieu : je ne sais plus conduire la plume au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie ; je ne puis vivre sur ses ruines, j'aime mieux m'y ensevelir. Nature, ouvre ton sein !..

A trente-neuf ans.

MES DERNIÈRES PENSÉES

To be, or not be : that is the question[1] *!* — Elle sera bientôt résolue pour moi.

La vie est-elle un bien qui nous appartienne? Je crois à l'affirmative ; mais ce bien nous est donné à des conditions sur lesquelles seules l'erreur peut tomber.

Nous sommes nés pour chercher le bonheur et pour être utiles à celui d'autrui ; l'état social étend cette destination comme toutes nos facultés, sans rien créer de nouveau.

Tant qu'il existe devant nous une carrière où nous pouvons pratiquer le bien et donner un grand exemple, il convient de ne point la quitter ; le courage consiste à la remplir en dépit du malheur. Mais si la malveillance y prescrit un terme, il est permis de le devancer, surtout si la force de subir son dernier effet ne doit rien produire d'avantageux à personne. Lorsque j'ai été mise en arrestation, je me suis

1 « Etre ou ne pas être, c'est là la question. » — Phrase souvent citée de Shakespeare, scène VIII, second Hamlet.

flattée de servir la gloire de mon mari, et de concourir à éclairer le public, si l'on m'intentait un procès quelconque. Mais il aurait fallu commencer alors ce procès, et nos persécuteurs étaient trop habiles pour choisir si mal leur temps. Ils ont été circonspects tant qu'ils ont pu craindre quelques revers de la part de ceux mêmes qui, s'étant soustraits à leur violence, inspiraient le zèle de les défendre. Aujourd'hui que la terreur étend son sceptre de fer sur un monde abattu, le crime insolent triomphe; il aveugle, il écrase, et la multitude ébahie adore sa puissance. Une ville immense, nourrie de sang et de mensonge, applaudit avec fureur à d'abominables proscriptions qu'elle croit affermir son salut.

J'ambitionnais il y a deux mois l'honneur d'aller à l'échafaud; on pouvait parler encore, et l'énergie d'un grand courage aurait servi la vérité; maintenant tout est perdu. Cette nation *férocisée* par d'infâmes prédicateurs du carnage, regarde comme des conspirateurs les amis de l'humanité; elle prend au contraire pour ses défenseurs ces hommes de boue qui couvrent d'un masque d'énergumène leurs passions viles et leur lâcheté. Vivre au milieu d'elle, c'est se soumettre avec bassesse à son affreux régime, ou lui donner lieu de commettre de nouvelles atrocités.

Je sais que le règne des méchants ne peut être de longue durée; ils survivent ordinaire-

ment à leur pouvoir, et subissent presque toujours le châtiment qu'ils ont mérité.

Inconnue et ignorée, je pourrais dans la retraite et le silence me distraire des horreurs qui déchirent le sein de ma patrie, et attendre dans la pratique des vertus privées le terme de ses maux. Prisonnière et victime désignée, je ne prolongerais mon existence qu'en laissant à la tyrannie un moyen de plus de s'exercer.

Trompons-la du moins, puisque nous ne pouvons la renverser.

Pardonne-moi, homme respectable, de disposer d'une vie que je t'avais consacrée; tes malheurs m'y eussent attachée, s'il m'eût été permis de les adoucir; la faculté m'en est ravie pour toujours, et tu ne perds qu'une ombre, inutile objet d'inquiétudes déchirantes.

Pardonne-moi, chère enfant, jeune et tendre fille dont la douce image pénètre mon cœur maternel, étonne mes résolutions. Ah! sans doute je ne t'aurais jamais enlevé ton guide s'ils avaient pu te le laisser : les cruels! ont ils pitié de l'innocence! — Ils ont beau faire, mon exemple te restera; et je sens, je puis le dire aux portes mêmes du tombeau, que c'est un riche héritage.

Et toi que je n'ose nommer[1]*!* — Toi que

[1] Buzot. — Ce passage ne se trouve pas dans les premières éditions.

l'on connaîtra mieux un jour, en plaignant nos communs malheurs; toi que la plus terrible des passions n'empêcha pas de respecter les barrières de la vertu, t'affligerais-tu de me voir te précéder aux lieux où nous pourrons nous aimer sans crime, où rien ne nous empêchera d'être unis? — Là se taisent les préjugés funestes, les exclusions arbitraires, les passions haineuses, et toutes les espèces de tyrannie. Je vais t'y attendre et m'y reposer : reste encore ici-bas, s'il est un asile ouvert à l'honnêteté; demeure pour accuser l'injustice qui t'a proscrit. Mais si l'infortune opiniâtre attache à tes pas quelque ennemi, ne souffre point qu'une main mercenaire se lève sur toi, meurs libre comme tu sus vivre, et que ce généreux courage qui fait ma justification l'achève par ton dernier acte.

Vous tous que le ciel dans sa bonté me donna pour amis, tournez vos regards et vos soins sur mon orpheline; jeune plante arrachée du sein natal qui l'a nourrie, elle languirait souillée peut-être ou barbarement froissée du passant; vous lui donnâtes un abri consolateur et bienfaisant : puisse-t-elle y fleurir et vous charmer de son éclat et de ses parfums! Ne gémissez point d'une résolution qui met fin à mes épreuves; je sais supporter le malheur; vous me connûtes, et vous ne croirez point que la faiblesse ou l'effroi m'ait dicté le parti que je

prends. Si quelqu'un pouvait me répondre que devant le tribunal où l'on traduit tant de justes, j'aurais la liberté de signaler les tyrans, je voudrais y paraître à l'heure même; mais l'expérience nous a trop appris que cette vaine formule de jugement n'est qu'un insultant appareil dont on a soin de retrancher pour les victimes la faculté de s'exprimer[1]. Attendrais-je donc qu'il plût à mes bourreaux d'indiquer l'instant du supplice et d'augmenter leur triomphe des insolentes clameurs auxquelles je serais exposée? Certes! je pourrais les braver, si ma fermeté pouvait instruire le peuple imbécile; il n'est plus fait pour rien sentir que la joie cannibale de voir couler du sang qu'il ne court pas de risque à répandre.

Il est venu ce temps prédit où, demandant du pain, on lui donnera des cadavres; mais sa nature dégradée se repaît du spectacle, et l'instinct satisfait de la cruauté lui rend la disette supportable, jusqu'à ce qu'elle devienne absolue.

Peut-être, dira-t-on, n'étendraient-ils pas jusques sur vous leur fureur, ces dominateurs du jour qui sacrifient tous ceux qu'ils craignent! — Eh! ne voyez-vous pas qu'ils s'en réservent la facilité par le soin qu'ils ont eu de me comprendre dans l'acte absurde d'accu-

[1] Voyez Gorsas condamné; il va mourir; il est dans leurs mains; ils lui interdisent de parler, et voilà le sort d'un des courageux apôtres de la liberté!

(*Note de Madame Roland.*)

sation contre les républicains qu'ils haïssent?

Je respirerais donc sous leur bon plaisir, jusqu'à ce qu'il leur prît fantaisie de me faire paraître à mon tour sur la scène, et de décider enfin la disparution d'un redoutable témoin de leur scélératesse? — Oui, redoutable, car mes yeux les ont dès longtemps pénétrés, mon âme les vomit, et mon courage les a défiés; ils le savent : donc ils doivent me perdre.

Mais les chances d'une révolution nouvelle, l'approche des étrangers! — Que m'importe pour mon salut? je n'aimerai pas mieux de le devoir aux Autrichiens, que de recevoir la mort des Français qui règnent aujourd'hui ; ils sont également ennemis de mon pays, et je ne veux rien d'aucun d'eux que leur honorable haine.

Oh! s'ils avaient eu mon courage, ces êtres pusillanimes, ces hommes qui n'en méritent pas le nom, dont la faiblesse se couvrait du voile de prudence et perdit les estimables *Vingt-deux*, ils auraient racheté leurs premières fautes de conduite ; ils auraient provoqué le 2 juin par une opposition solennelle l'arrestation qu'ils viennent de souffrir. Alors leur résistance éclairait les départements incertains ou craintifs, elle eût sauvé la République; et s'ils eussent dû périr, c'eût été avec autant de gloire pour eux que d'utilité pour leur patrie.

Ils ont temporisé avec le crime, les lâches! Ils devaient tomber à leur tour; mais ils succombent honteusement sans être plaints de per-

sonne, et sans autre perspective, dans la postérité, que son parfait mépris. Enfin, dans cette dernière circonstance, plutôt que d'obéir à leurs tyrans, de descendre à leur barre, de sortir de l'assemblée comme un timide troupeau que le boucher vient de marquer, pourquoi ne se faisaient-ils pas justice en tombant sur les monstres pour les anéantir, plutôt que d'en recevoir leur arrêt?

La liberté! — Elle est pour les âmes fières qui méprisent la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas faite pour cette nation corrompue qui ne sort du lit de la débauche ou de la fange de la misère, que pour s'abrutir dans la licence et rugir en se vautrant dans le sang qui ruisselle des échafauds! Elle n'est pas faite pour ces faibles individus qui songent encore à conserver leurs jours lorsque la patrie est dans les larmes, que les guerres civiles la ravagent et que la destruction s'étend partout avec la peur.

Divinité, être suprême, âme du monde, principe de ce que je sens de grand, de bon et d'heureux, toi dont je crois l'existence parce qu'il faut bien que j'émane de quelque chose de meilleur que ce que je vois, je vais me réunir à ton essence! J'invoque le zèle de ceux à qui je fus chère pour cette *bonne* dont la rare fidélité est le plus touchant modèle en ce genre! Excellente fille! combien depuis treize ans, son attachement pour moi lui a fait verser des

pleurs! Combien de chagrins secrets, partagés en silence, et dont ses soins attendrissants m'apprenaient seuls qu'elle s'apercevait! Quelle activité dans mes maux! Quel généreux dévouement dans mes malheurs! — Si les chimères de la métempsycose avaient quelque réalité, si nos vœux influaient sur ses métamorphoses, je voudrais revenir sous une autre forme pour soigner à mon tour et consoler la vieillesse de cette sensible et digne créature! O mes amis! acquittez ma dette envers elle; c'est le plus doux tribut que vous puissiez payer à ma mémoire.

Quant à mes effets, je trouve dans ma résolution l'avantage de les assurer à qui il appartient; ils passent à ma fille qui, lors même que l'on s'emparerait de la fortune de son père, aurait droit de réclamer tout ce qui m'est propre et qui se trouve sous les scellés; elle répéterait en outre douze mille livres que j'ai apportées en dot, ce dont fait foi le contrat de mariage, passé chez Durand, notaire à Paris, place Dauphine, en février 1780. Plus, une terre, un petit bois et un pré, achetés par moi, suivant la faculté que m'en donnait le droit écrit d'après lequel j'étais mariée, des fonds provenant de divers objets de mon chef, héritage et remboursement constatés comme il est

dit au contrat passé chez Dufresnoi, notaire, rue Vivienne, en 1791, et par un acte qui est double dans mon appartement à Thézée et à Villefranche; le tout montant à treize ou quatorze mille livres.

J'ai d'ailleurs un millier d'écus en papier qui seront indiqués; je désire que sur cette somme on achète à ma fille la harpe dont elle se sert, et que je tiens à loyer de Koliker, luthier, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés; c'est un honnête homme avec qui l'on peut s'arranger, et qui diminuera peut-être quelque chose des *cent écus*, prix qu'il m'avait annoncé. Dans tous les cas, j'aime mieux qu'on les emploie ainsi que de les garder en nature. Les vertus sont les premiers trésors, mais les talents font partie de leur bon emploi. On ne sait pas combien, dans la solitude et le malheur, la musique procure d'adoucissements, ni de combien de séductions elle peut sauver dans la prospérité. Que la maîtresse de harpe soit continuée encore quelques mois; alors, si l'on ne peut aller plus avant, la petite, en employant bien son temps, en saura assez pour s'amuser. Il y a sous les scellés un excellent *piano*, acheté de mes économies et dont en conséquence la quittance est en mon nom, comme on verra dans les papiers; il ne faudrait pas manquer de le réclamer. Quant au dessin, ce doit être l'objet essentiel et vers lequel il faut tourner l'application, l'étude et les soins.

J'ai trouvé moyen de faire écrire à son oncle et parrain, et j'espère qu'il prendra des arrangements, s'il est libre, pour assurer ce qui lui appartient à mon enfant. Dans ce cas, ma fille n'étant point au dépourvu, devra procurer un sort à sa bonne ; et c'est ce que je prie ses conducteurs de veiller et de déterminer.

Mes vénérables parents *Besnard*, rue et île Saint-Louis, ont confié à mon mari des fonds dont nous leur faisions la rente ; il est possible qu'ils ignorent les formalités à remplir pour constater leur créance ; il faudrait éclairer là-dessus ces respectables vieillards. Il faudrait aussi qu'ils vissent quelquefois leur arrière-petite-nièce qui leur tient lieu d'enfant, et sur laquelle vont reposer toutes leurs espérances.

Je n'ai jamais eu de bijoux ; mais je possède deux bagues de très médiocre valeur, qui me viennent de mon père ; je les destine, comme souvenir, l'émeraude au père adoptif de ma fille, et l'autre à mon ami Bosc.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dernièrement exprimé à la femme généreuse qui veut bien me remplacer auprès de mon enfant ; le service qu'elle et son époux me rendent, inspire un sentiment qui s'emporte au delà du tombeau, et qui n'a point d'expression en ce monde.

Que ma dernière lettre à ma fille fixe son attention sur l'objet qui paraît devoir être son travail essentiel, et que le souvenir de sa mère

l'attache à jamais aux vertus qui consolent de tout.

Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis; adieu, soleil dont les rayons brillants portaient la sérénité dans mon âme comme ils la rappelaient dans les cieux; adieu, campagnes solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue; et vous rustiques habitants de Thézée, qui bénissiez ma présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la misère et soignais les maladies, adieu; adieu, cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vérité, captivé mon imagination par l'étude, et appris dans le silence de la méditation à commander mes sens et mépriser la vanité.

Adieu... Non, c'est de toi seul que je ne me sépare point; quitter la terre c'est nous rapprocher.

DERNIÈRES LETTRES

LETTRES A JANY

Samedi, 1793.

Je ne puis vous dire, cher Jany, avec quel plaisir je reçois de vos nouvelles. Placée sur les confins du monde, les témoignages d'attachement d'un individu de mon espèce que je puisse estimer, me font trouver encore quelque douceur à vivre. J'ai souffert pour ma pauvre compagne, au delà de toute expression. C'est moi qui me suis chargée du triste office de la préparer au coup qu'elle n'attendait guère et de le lui annoncer [1]; j'étais sûre d'y apporter les adoucissements qu'un autre eût peut-être difficilement trouvés, parce qu'il n'y a guère que ma position qui pût me faire aussi bien partager sa douleur. Cette circonstance a fait qu'on l'envoie chez moi; nous mangeons ensemble,

1. Madame Pétion.

et elle aime à passer près de moi la plus grande partie des jours ; j'en travaille bien moins, mais je suis utile, et ce sentiment me fait goûter une sorte de charme que les tyrans ne connaissent pas. Je sais que B... va être immolé ; je trouve plus atroce que cela même la disposition qui interdit tout discours aux accusés. Tant qu'on pouvait parler, je me suis senti de la vocation pour la guillotine ; maintenant il n'y a plus de choix, et massacrée ici ou jugée là, c'est la même chose.

Je désirerais qu'il vous fût possible d'aller régulièrement, du moins une fois la semaine, chez Madame G. Chp ; elle vous communiquerait ou vous remettrait ce qui nous intéresse, et vous lui donneriez de mes nouvelles. Vous trouverez chez elle à emprunter les deux volumes du voyage en question, que je n'ai point ici en mon pouvoir. Je reçois avec actions de grâce les Lettres de lady B... ; je ne les connais point, je compte les faire servir à deux personnes ; je ferai lire le petit P..., je n'avais que Thompson qu'il ne pouvait encore entendre.

Hélas ! n'enviez pas le sort de celui à qui j'ai donné mon Voyage de Suisse : c'est un infortuné qui n'a que des malheurs pour prix de ses vertus ; persécuté, proscrit, je ne sais s'il dérobera longtemps sa tête à la vengeance des fripons dont il était le rude adversaire.

Assurément, vous pouvez lire tout ce que je vous envoie. J'ai regret maintenant de ne

vous avoir pas envoyé les quatre premiers cahiers ; le reste ne sent rien quand on ne les a pas vus ; ils peignent mes dix-huit premières années, c'est le temps le plus doux de ma vie ; je n'imagine point d'époque, dans celle d'aucun individu, remplie d'occupations plus aimables, d'études plus chères, d'affections plus douces : je n'y eus point de passion, tout y fut prématuré, mais sage et calme, comme les matinées des jours les plus sereins du printemps.

Je continuerai, si je puis, au milieu des orages ; les années suivantes me firent connaître ceux de l'adversité et développèrent des forces dont le sentiment me rendait supérieure à la mauvaise fortune. Celles qui vinrent après furent laborieuses et marquées par le bonheur sévère de remplir des devoirs domestiques très multipliés dans une existence honorable, mais austère. Enfin arrivèrent les jours de la Révolution, et avec eux le développement de tout mon caractère, les occasions de l'exercer.

J'ai connu ces sentiments généreux et terribles qui ne s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversements politiques et la confusion de tous les rapports sociaux ; je n'ai point été infidèle à mes principes, et l'atteinte même des passions, j'ai le droit de le dire, n'a guère fait qu'éprouver mon courage. Somme totale, j'ai eu plus de vertus que de plaisirs, je pourrais même être un exemple d'indigence de ces derniers, si les premières n'en avaient qui

leur sont propres, et dont la sévérité a des charmes consolateurs.

Si j'échappe à la ruine universelle, j'aimerai à m'occuper de l'histoire du temps : ramassez de votre côté les matériaux que vous pourrez. J'ai pris pour Tacite une sorte de passion, je le lis pour la quatrième fois de ma vie avec un goût tout nouveau, je le saurai par cœur ; je ne puis me coucher sans en avoir savouré quelques pages.

Faites donc courir la lettre de B.... Je me déciderai donc aussi à vendre quelque peu d'argenterie, je pourrai bien vous prier de me rendre ce service.

Je ne veux point voir P..., et il ne faut pas qu'il demande de permission ; ne point prononcer mon nom auprès des autorités est le seul service qu'on puisse me rendre.

Adieu, cher Jany, adieu.

---

8 octobre 1793.

Lorsque vous ouvrirez cet écrit, cher Jany, je ne serai plus. Vous y verrez les raisons qui me déterminent, en trompant mes gardiens, à me laisser mourir de faim. Cependant comme aucun transport ne m'inspire cette résolution que je veux soumettre à tous les calculs, soit pour ne manquer à aucun de mes devoirs, soit

pour ne pas mériter le blâme de mes amis, je consens à attendre le jugement des députés pour juger alors des conséquences et de l'instant d'exécuter mon projet.

S'il se passe quelques jours, je continuerai mes mémoires : si je n'ai pas le temps de les conduire bien loin, je m'en consolerai. Il existe assez de choses, en réunissant toutes celles que j'ai écrites et qui sont dans les trois dépôts, pour éclaircir beaucoup de faits et concourir à la justification de bien des personnes. Voilà le soin que je vous laisse, il vous exprime assez toute mon estime. Disposez de ces objets en maître absolu, ne précipitez rien pour ne rien perdre, et ne vous détachez de quoi que ce soit que vous ne vous soyez procuré un double par copie.

Mes dernières pensées sont nécessaires aux père et mère adoptifs de ma fille, vous les leur communiquerez, si l'exemplaire que je leur destine manquait de leur parvenir.

Adieu, Jany, je vous honore et vous aime ; je m'éteins en paix, en songeant que vous ferez revivre de moi tout ce que j'ai pu en faire connaître; il ne manque que des détails, dont je ne tairais pas un seul si j'avais plus de temps, mais dont nul n'est en contradiction avec ce qui précède.

Vendredi, 25 octobre.

Vous n'imaginerez jamais, cher Jany, tout c que j'ai souffert de contrariété à ne pouvoi vous entretenir à l'aise, ni même vous lire : loisir : je sentais l'huissier sur mes talons j'avais peur pour vous. Je me trouve comm si j'étais attaquée de la peste. Je n'ai plus rie à perdre; mais je suis en transe pour ceux qu m'abordent : c'est au point qu'hier, au palais j'ai hésité à rendre le salut à un homme qu je connaissais et que je trouvais bien impru dent d'être poli publiquement envers moi.

J'ai entendu cet acte d'accusation [1], prodig de l'aveuglement, ou plutôt chef-d'œuvre de l perfidie. Lorsqu'il a été lu, le défenseur Chau veau a observé, avec beaucoup de ménagement: que contre toutes les formes les pièces à l'ap pui n'avaient point été communiquées, et il prié le tribunal de délibérer pour qu'elles l fussent remises. Après un instant de chucho terie, le président a répondu en balbutiant qu ces pièces étaient encore pour la plupart sou les scellés, chez les accusés ; que l'on fera procéder à la levée de ceux-ci, et qu'en atte dant les débats commenceraient. Mais, Jan j'ai entendu cela bien distinctement de m

1. L'acte d'accusation contre les vingt-deux députés.

deux oreilles! Je regardais si ce n'était point un songe; je me demandais si la postérité saurait cela, si elle pourrait le croire? Eh bien! tout ce peuple n'a rien senti; il n'a pas vu l'atrocité d'une pareille conduite; le ridicule de produire un acte dont on ne connaît point les pièces justificatives; la bêtise de prétendre que ces pièces sont chez ceux mêmes contre lesquels l'acte est dressé, et des papiers desquels on n'a point encore fait l'inventaire; la sottise et l'impudence de l'avouer. Le président a dit encore quelques bredouilles sur l'immensité d'autres pièces et la difficulté de les communiquer; mais cela n'était ni plus juste, ni mieux raisonné. On a fait sortir ensuite tous les témoins, pour n'appeler qu'à mesure ceux qu'on veut faire déposer : mon tour n'est pas venu; ce sera probablement pour demain. Je ne puis voir, dans cette marche, que l'intention de tirer avantage des vérités que mon courage doit dire, pour trouver moyen de me perdre : cela n'est pas difficile avec de tels scélérats et mon mépris pour la mort : ainsi peut-être ne nous reverrons-nous plus.

Mon amitié vous lègue le soin de ma mémoire. Si je connaissais quelque chose de plus convenable à la générosité de vos sentiments, trop tard connus, je vous en chargerais; mais non, Jany, pas trop tard : c'est une providence qui a tout conduit; en vous appréciant plus tôt, mon affection vous eût enveloppé dans ma dis-

grâce. Vous disposerez du tout pour le mieux. On peut supposer la chute par une fenêtre; et l'on envoie y regarder ceux qui ne veulent pas y croire. Comme il y a beaucoup d'ouvriers maçons et autres, il est facile d'imaginer qu'un d'eux, ou quelqu'un déguisé comme eux, se glissait à certaine heure sous ma fenêtre dans la cour intérieure et recevait le paquet. Cette idée est même fort bonne; elle a de la vraisemblance. Les *Portraits* et *Anecdotes*, et autres morceaux détachés, ne doivent être présentés que comme des matériaux dont je me fusse servie dans un meilleur temps. J'aurais désiré que le *portrait* que vous savez fût aussi gravé; mais ce serait peut-être à garder pour joindre au *dernier supplément*, celui adressé *nommément à Jany.* Le petit dépôt n'est point à négliger; il doit aller avec la masse.

Etre appelée en témoignage avant d'être judiciairement accusée, m'oblige à une autre marche que celle que j'avais arrêtée quand je vous donnai mon testament, et pour laquelle j'avais fait déjà mes essais; je boirai donc puisqu'il le faut le calice jusqu'à la lie. Il y aurait pourtant encore un moment à choisir avec des moyens qui me manquent et que j'aurais dû recevoir de l'amitié! Le malheureux B.... ne supportera pas longtemps un tel coup; il est perdu, dès qu'il me saura sacrifiée; il méritait un meilleur sort!

Je trouve, comme vous le jugez, la conduite

e L. th. s.[1] abominable. Il est de ces hommes ui sont bons tant que leur médiocrité n'est as mise à de grandes épreuves, mais que les assions désorganisent et rendent atroces. Ce ont des espèces d'avortons qui ne sont pas aits pour les passions, qui ne sauraient en inpirer, mais qui deviennent capables de fureur t surtout de lâcheté à l'égard de ceux qu'ils oient être plus heureux.

—

A MA FILLE.

18 octobre 1793.

Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné le te voir ou de t'écrire encore. SOUVIENS-TOI DE TA MÈRE. Ce peu de mots renferment tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être.

Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes actions. Il n'y a que ces moyens non plus de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort.

[1] Lanthénas dont il est parlé à la fin des Mémoires.

Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls, et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement.

Sois digne de tes parents : ils te laissent de grands exemples; et si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

Adieu, enfant chéri, toi que j'ai nourrie de mon lait et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image. Je te presse sur mon sein.

Adieu, mon Eudora.

A LA PERSONNE CHARGÉE DU SOIN DE MA FILLE.

Vous devez au malheur, citoyenne, et vous tenez de la confiance un dépôt qui m'est bien cher. Je crois à l'excellence du choix de l'amitié, voilà le fondement de mes espérances sur l'objet des sollicitudes qui rendent pénible ma situation présente.

Le courage fait supporter aisément les maux qui nous sont propres, mais le cœur d'une mère

est difficile à calmer sur le sort d'un enfant auquel elle se sent arracher.

Si l'infortune imprime un caractère sacré, qu'il préserve ma chère Eudora, je ne dirai pas des peines semblables à celles que j'éprouve, mais de dangers infiniment plus redoutables à mes yeux! qu'elle conserve son innocence, et qu'elle parvienne à remplir un jour, dans la paix et l'obscurité, le devoir touchant d'épouse et de mère. Elle a besoin de s'y préparer par une vie active et réglée, et de joindre au goût des devoirs de son sexe quelques talents dont l'exercice lui sera peut-être nécessaire; je sais qu'elle a chez vous des moyens pour cela. Vous avez un fils, et je n'ose pas vous dire que cette idée m'a troublée; mais vous avez aussi une fille, et je me suis sentie rassurée. C'est assez dire à une âme sensible, à une mère et à une personne telle que je vous suppose. Mon état produit de fortes affections, il ne comporte pas de longues expressions. Recevez mes vœux et la reconnaissance.

La mère d'*Eudora*.

LETTRE A CHAMPAGNEUX.

24 octobre 179..

Votre lettre, mon cher Champagneux, m'est

parvenue par Adam Lux, et c'est par cet excellent homme que vous revevrez ce billet : je vou
l'écris dans un des antres de la mort, et ave
une plume qui tracera peut-être bientôt l'ordr
de m'égorger.

Je me félicitais d'avoir été appelée en témoignage dans l'affaire des députés, mais il y a apparence que je ne serai pas entendue. Ces bourreaux redoutent les vérités que j'aurais à dir
et l'énergie que je mettrais à les publier : il leu
sera plus facile de nous égorger sans nous entendre. Vous ne reverrez plus ni Vergniaud n
Valazé; votre cœur a pu concevoir cette espérance, mais comment tout ce qui se passe depuis quelque temps ne vous a-t-il pas ouver
les yeux ? Nous périrons tous, mon ami : san
cela, nos oppresseurs ne se croiraient pas e
sûreté..... Un de mes plus grands regrets es
de vous voir exposé à partager notre sort. Nou
vous avons arraché à votre retraite ; vous y seriez peut-être encore sans nos sollicitations, e
votre famille ne serait pas dispersée et malheureuse..... Ce tableau me déchire plus que le
maux qui me sont personnels; mais dans le
beaux jours de la Révolution, il n'était pas possible de calculer ce cruel avenir. Nous avon
tous été trompés, mon cher Champagneux, o
pour mieux dire, nous périssons victimes de l
faiblesse des honnêtes gens; ils ont cru qu'i
suffisait, pour le triomphe de la vertu, de la
mettre en parallèle avec le crime : il fallait

touffer celui-ci.. .. Adieu, je vous envoie ce que vous me demandez [1]. Je vous écris à côté et presque sous les yeux de mes bourreaux; j'ai quelque orgueil à les braver.

LETTRE A BOSC.

Du 26 octobre 1793.

Votre lettre, mon cher Bosc, m'a fait un bien extrême ; elle me montre votre âme entière et tout votre attachement : l'une et l'autre sont aussi rares à mes yeux que précieuses pour mon cœur. Nous ne différons pourtant pas autant que vous l'imaginez; nous ne nous sommes pas bien entendus. Je n'avais pas le dessein de partir à ce moment, mais de me procurer le moyen de le faire à celui qui me serait devenu convenable. Je voulais rendre hommage à la vérité comme je sais faire, puis m'en aller tout juste avant la dernière cérémonie; je trouvais beau de tromper ainsi les tyrans. J'avais bien remâché ce projet, et je vous jure que ce n'était point la faiblesse qui me l'avait inspiré. Je me porte à merveille; j'ai la tête aussi saine et le courage

1 C'était une boucle de ses cheveux.

aussi vert que jamais. Il est très vrai que le procès actuel m'abreuve d'amertume et m'enflamme d'indignation: j'ai cru que les fugitifs étaient aussi arrêtés. Il est possible qu'une douleur profonde et l'exaltation de sentiments déjà terribles aient mûri, dans le secret de mon cœur, une résolution que mon esprit a revêtue d'excellents motifs.

Appelée en témoignage dans l'affaire, j'ai trouvé que cela modifiait mon allure. J'étais fort décidée à profiter de cette occasion, pour arriver au but avec plus de célérité; je voulais tonner sans réserve, et finir ensuite; je trouvais que cela même m'autorisait à ne rien taire, et qu'il fallait l'avoir en poche en se rendant à l'audience : cependant je n'ai pas attendu d'en être pourvue pour soutenir mon caractère. Dans les heures d'attente que j'ai passées au greffe, au milieu de dix personnes, *officiers*, *juges* de l'autre section, etc., entendue d'*Hébert* et de *Chabot*, qui sont venus dans la pièce voisine, j'ai parlé avec autant de force que de liberté. Mon tour pour l'audience n'est pas venu : on devait venir me chercher le second jour ensuite; le troisième s'achève, et l'on n'a pas paru : j'ai peur que ces drôles n'aient aperçu que je pourrais faire un épisode intéressant, et qu'il vaut mieux me rejeter après coup.

J'attends avec impatience, et je crains maintenant d'être privée d'avouer mes amis en leur présence. Vous jugez, mon ami, que dans tous

ces cas il faut attendre et non commander la catastrophe ; c'est sur cela seul que nous ne sommes pas complétement d'accord : il me semblait qu'il y avait de la faiblesse à recevoir le coup de grâce, quand on pouvait se le donner, et à se prodiguer aux insolentes clameurs d'insensés aussi indignes d'un tel exemple qu'incapables d'en profiter. Nul doute qu'il fallût faire ainsi il y a trois mois ; mais aujourd'hui c'est en pure perte pour la génération ; et quant à la postérité, l'autre résolution, ménagée comme je vous l'exprime, n'est pas moins d'un bon effet.

Vous voyez que vous ne m'aviez pas bien comprise : examinez donc la chose sous le point de vue où elle m'a frappée ; ce n'est pas du tout celui où vous l'envisagez : je consens à accepter votre détermination quand vous l'aurez ainsi réfléchie. J'abrége pour que vous ayez cette réponse par la même voie ; il me suffit d'indiquer ce que la méditation vous fera développer à loisir. Ma pauvre petite ! où donc est-elle ? Apprenez-le-moi, je vous prie ; donnez-moi quelques détails, que mon esprit puisse du moins la saisir dans sa situation nouvelle. Touchée de vos soins, vous jugez que je sens aussi l'amertume de toutes ces circonstances. J'apprends que mon beau-frère est en arrestation : sans doute le séquestre de ses biens n'est pas levé ; et peut-être aura-t-il à craindre la déportation.

Considérez que votre amitié, trouvant trè pénible le soin que je réclamais d'elle, peu: a sément vous faire illusion sur ce que vous pou vez ou devez à cet égard : tâchez de penser à l chose, comme si ce n'était ni vous ni moi, mai deux individus dans nos situations respective soumis à votre jugement impartial. Voyez m fermeté, pesez les raisons, calculez froidement et sentez le peu que vaut la canaille qui s nourrit du spectacle.

Je vous embrasse tendrement. Jany vous dir: ce qu'il est possible de tenter un matin; mai: prenez garde à ne pas vous exposer.

A MA BONNE FLEURY.

Ma chère bonne, toi dont la fidélité, les services et l'attachement m'ont été chers depuis treize années, reçois mes embrassements et mes adieux.

Conserve le souvenir de ce que je fus. Il te consolera de ce que j'éprouve ; les gens de bien passent à la gloire quand ils descendent dans le tombeau. Mes douleurs vont finir; calme les tiennes et songe à la paix dont je vais jouir, sans que personne puisse désormais la troubler. Dis à mon Agathe que j'emporte avec moi la

douceur d'être chérie par elle depuis mon enfance, et le regret de ne pouvoir lui témoigner mon attachement. J'aurais voulu t'être utile, du moins que je ne t'afflige pas.

Adieu, ma pauvre bonne, adieu.

FIN DES MÉMOIRES.

CORRESPONDANCE [1]

—

17 octobre 1777

... J'ai passé hier la journée avec Madame Trude. M. de Buffon vient assez souvent, pour voir le petit abbé bossu. J'ai causé avec ce dernier : c'est un adorateur de Jean-Jacques. Je lui ai demandé s'il l'avait vu ; cette question m'a valu le récit d'une petite anecdote. Animé du plus vif désir de parler à Rousseau, l'abbé n'imagina d'autre moyen que de faire une lettre et quelques vers qu'il fut porter lui-même ; le

1 Nous donnons ici quelques extraits de l'intéressante correspondance de Madame Roland avec les demoiselles Sophie et Henriette Cannet ; ne pouvant que choisir dans ces deux volumes de lettres, nous expliquerons, quand il sera nécessaire, le motif de notre choix. Cette première lettre nous a semblé intéressante à cause de l'éloge de Rousseau, et de l'explication de ses doctrines si simplement développées par Madame Roland, qui, bien qu'on en ait dit et nous saisissons cette occasion de le répéter, prouve ici une fois de plus qu'elle n'a jamais mérité la qualification de pédante. E. D.

cerbère[1] fit tapage, refusa même de remettre la dépêche, sans savoir ce qu'elle contenait, et ne s'y résolut enfin qu'à force d'instances. Le porteur voulut attendre ; ce ne fut pas sans fruit ; après un intervalle, Rousseau parut. La conversation s'engagea, et tous deux furent tellement émus que leurs yeux devinrent humides, et qu'ils se quittèrent en s'embrassant avec le plus grand attendrissement. « Je le voyais (me dit l'abbé) pour la première et la dernière fois. Ma mère connaissant mon enthousiasme, persuadée que je mettrais tout en œuvre pour parvenir jusqu'à lui, m'avait fait promettre, mue par des principes sages et modérés sans doute, que je ne verrais Jean-Jacques qu'une seule fois. J'avouai à Rousseau que j'étais résolu à tenir ma promesse, quoique cette soumission filiale me coutât beaucoup : il parut m'en estimer davantage, ajoutant qu'après cet engagement je gagnerais plus à ne pas le voir. »

Je peindrais difficilement le plaisir que j'ai goûté en trouvant un homme de plus à estimer : je crois acquérir un nouveau bien quand je fais pareille rencontre . . . .
. . . .

J'estime plus que tu ne fais la manière dont Rousseau a traité l'existence de Dieu. Il me pa-

[1] Thérèse, si connue de tout le monde par les *Confessions* et sur laquelle nous ne saurions donner aucun détail qui n'ait été donné déjà plusieurs fois. E. D.

raît inutile, incertain et même injuste de forcer les expressions d'un auteur pour deviner les pensées qu'il n'a pas eu l'intention de publier. Qu'importe que Rousseau soit athée ou déiste, s'il est vrai que ses ouvrages renferment et font aimer les principes qu'il est utile d'adopter! Assez de théologiens et de philosophes ont établi l'existence de Dieu par les raisonnements métaphysiques : le docteur Clarke poussé les preuves de ce genre jusqu'où l'esprit humain pouvait les porter; Newton les a étayées de celles qui peuvent se tirer de la considération de l'ordre et des lois admirables qui régissent l'univers; Descartes... et que sais-je!... mille autres anciens et modernes ont traité cette matière en raisonneurs profonds et abstraits.

Ces preuves suffisantes pour beaucoup d'esprits, ne détruisent pas des objections insolubles, qui font douter quelques autres, ou les conduisent plus loin encore : dans l'impossibilité d'anéantir toutes les difficultés, celui qui veut faire valoir un parti doit employer le sentiment en sa faveur. C'est le moyen qui restait à un esprit juste, à un écrivain habile, énergique et touchant : c'est celui dont Rousseau s'est servi. Je le goûte beaucoup; c'est selon moi, le plus propre à persuader, et le plus digne d'être employé par un homme de bonne foi, qui chérit ses semblables. Chaque esprit a son genre de preuve dont il est parti-

culièrement affecté : les subtilités échappent à beaucoup de personnes, et les raisonnements n'entraînent que le petit nombre; mais le sentiment parle à tous. C'est toujours lui, définitivement, qui nous détermine et qui demeure victorieux, soit que l'illusion ou la vérité le produise. Aussi vous n'avez qu'à suivre et à presser les défenseurs de la religion, vous les verrez revenir à l'utilité de ses dogmes et de sa morale, aux avantages qu'elle donne et promet, etc... Ils cherchent à mettre le cœur dans leurs intérêts, et ils ont raison : une fois le cœur gagné, tout le reste suit : c'est également vrai dans tous les cas.

Qui mieux que Rousseau a su manier ce ressort pour faire adopter et chérir l'idée d'un Dieu puissant et bon, la foi de l'immortalité, et la vertu appuyée de ces puissants mobiles? Assurément, si je n'avais lu que ses ouvrages, je serais mieux sceptique. Vois son *Emile*, son *Héloïse*, sa *Lettre sur l'Optimisme*, etc. : tout ce qui sort de sa plume vous embrase, vous inspire l'humanité, la bienveillance; en faisant connaître les hommes, il donne aussi de l'indulgence pour eux; il éveille et fortifie toutes les affections qui nous réconcilient avec l'existence :

Comment peut-on imaginer qu'il ait voulu abolir dans les cœurs la croyance d'un Dieu? S'il ne la possède pas, il a fait au moins de son mieux pour la soutenir chez tous ceux à qui il

importe de la conserver. Eh! laissons dans le silence des idées particulières qu'il n'a pas voulu nous révéler, il n'en est comptable à personne.

---

4 octobre 1777.

..... Je suis fâchée que tu n'aimes pas Rousseau, car je l'aime au delà de toute expression, et je n'entends pas bien les reproches que tu lui fais. Personne ne fut plus conséquent et plus ferme dans sa conduite. La prévention, la sottise, la haine et la méchanceté l'ont persécuté avec un acharnement et une violence dont on voit peu d'exemples : il s'est défendu en homme sensible à l'estime publique, et qui cherche à la mériter, mais à la fois en homme supérieur aux vaines attaques de l'envie ; et il a fini par se soustraire à sa propre célébrité, en choisissant une vie obscure et paisible, digne d'un sage, et bien étonnante pour un homme qui pouvait attendre les plus grandes distinctions, si elles étaient le prix des lumières et de la vertu. Quelle est donc cette cause juste, soutenue par ses adversaires? Il faut que tu l'expliques : je porte Rousseau dans mon cœur, et je ne souffre pas qu'on l'attaque d'une manière vague.

---

15 mai 1778.

..... L'histoire moderne me déplaît souverainement : elle ne fait voir que des méchants ou des marionnettes ; les orateurs et les poëtes ne sont, en grande partie, que des babillards et des charlatans; la métaphysique épure et motive le doute, sans conduire au delà. Que reste-t-il dans le champ de l'étude? l'histoire naturelle et les arts. Ce sont encore d'assez belles parties; mais, combien, pour leur culture, de moyens et de ressources difficiles à se procurer, surtout pour moi, que tu devines fort bien haïr ces longues jupes qui nous gênent de tant de façons.

Je fais pourtant quelque grâce à l'histoire ancienne, où l'on reconnaît des mœurs simples, de grands hommes et de bonnes gens. Je disais hier à un homme aimable, et qui me surprit un livre à la main, que j'avais choisi Rousseau pour mon bréviaire, Plutarque pour mon maître et Montaigne pour mon ami; ce dernier n'est pas sans défauts, mais ce nom d'ami dit tout; c'est un homme auquel il faut passer ses fantaisies.

---

22 mars 1785 [1].

J'en aurais bien long à vous dire de tout ce que j'ai éprouvé depuis mon départ de Paris et à mon arrivée ici. La pauvre Eudora n'a pas reconnu sa triste mère, qui s'y attendait, et qui pourtant en a pleuré comme un enfant; je me suis dit : Me voilà comme les femmes qui n'ont pas nourri leurs enfants; j'ai pourtant mieux mérité qu'elles, et je ne suis pas plus avancée! La douce habitude de me voir, une fois suspendue, a rompu celle d'affection qui m'attachait à ce petit être... Je n'y songe pas encore sans un terrible gonflement de cœur. Cependant mon enfant a repris ses manières accoutumées; il me caresse comme autrefois : mais je n'ose plus croire au sentiment qui fait valoir ces caresses; je voudrais qu'il eût encore besoin de lait, et en avoir à lui donner.

Vous, que nous comptons chèrement comme ami, vous souvenez-vous de ceux que vous ne voyez plus? Adieu. . . . .

. . . .

[1] Les Mémoires particuliers s'arrêtent à l'année 1778, les Mémoires politiques ne parlent que des événements de la Révolution, il nous a semblé intéressant de donner ici ce fragment de Correspondance qui fera connaître quelle était la vie de Madame Roland mariée, avant l'époque de sa vie que l'on peut appeler son entrée aux affaires.

E. D.

Vous demandez ce que je fais, et vous ne me croyez pas les mêmes occupations qu'à Amiens; j'ai véritablement moins de loisir pour me livrer à ces dernières, ou les entremêler d'études agréables. Je suis maintenant femme de ménage avant tout, et je ne laisse pas que d'avoir des soins à prendre sous ce rapport. Mon beau-frère a voulu que je me chargeasse de la maison, dont sa mère ne se mêlait plus depuis nombre d'années, et qu'il était las de conduire ou de laisser en partie aux domestiques. Voici comme mon temps s'emploie. En sortant de mon lit, je m'occupe de mon enfant et de mon mari; je fais lire l'un, je donne à déjeuner à tous deux, puis je les laisse ensemble au cabinet, ou seulement la petite avec la bonne quand le papa est absent, et je vais examiner les affaires de ménage, de la cave au grenier; les fruits, le vin, le linge et autres détails fournissent chaque jour à quelque sollicitude: s'il me reste du temps avant le dîner (et notez qu'on dîne à midi, et qu'il faut être alors un peu débarbouillée, parce qu'on est exposée à avoir du monde que la maman aime à inviter), je le passe au cabinet, aux travaux que j'ai toujours partagés avec mon bon ami. Après dîner, nous demeurons quelque temps tous ensemble, et moi, assez constamment, avec ma belle-mère jusqu'à ce qu'elle ait compagnie; je travaille de l'aiguille durant cet intervalle. Dès que je suis libre, je remonte au cabinet commencer ou continuer

d'écrire : mais quand le soir arrive, le bon frère nous rejoint; on lit des journaux ou quelque chose de meilleur. Il vient parfois quelques hommes; si ce n'est pas moi qui fasse la lecture, je couds modestement en l'écoutant, et j'ai soin que l'enfant ne l'interrompe pas, car il ne nous quitte jamais, si ce n'est lors de quelque repas de cérémonie : comme je ne veux point qu'il embarrasse personne, ni qu'il occupe de lui, il demeure à son appartement, ou il va promener avec sa bonne, et ne paraît qu'à la fin du dessert. Je ne fais de visite que celles d'une absolue nécessité; je sors quelquefois, mais ç'a été rare jusqu'à présent, pour me promener l'après-dîner avec mon ami et Eudora. A ces nuances près, chaque jour voit répéter la même marche, parcourir le même cercle. L'anglais, l'italien, la ravissante musique, tout cela demeure loin derrière; ce sont des goûts, des connaissances qui demeurent sous la cendre, où je les retrouverai pour les insinuer à mon Eudora, à mesure qu'elle se développera. L'ordre et la paix dans tout ce qui m'environne, dans les objets qui me sont confiés, parmi les personnes à qui je tiens; les intérêts de mon enfant, toujours envisagés dans mes différentes sollicitudes, voilà mes affaires et mes plaisirs. Ce genre de vie serait très austère, si mon mari n'était pas un homme de beaucoup de mérite, que j'aime infiniment; mais, avec cette donnée, c'est une vie délicieuse dont la tendre amitié, la

douce confiance marquent tous les instants, où elles tiennent compte de tout, et donnent à tout un prix bien grand. C'est la vie la plus favorable à la pratique de la vertu, au soutien de tous les penchants, de tous les goûts qui assurent le bonheur social et le bonheur individuel dans cet état de société; je sens ce qu'elle vaut, je m'applaudis d'en jouir, et je mets tous mes soins à obtenir, je savoure l'espérance de recueillir toujours le témoignage d'avoir mérité ce que j'exprimais à M. d'Ornay :

Heureuse la mère attendrie
Qui peut dire avant d'expirer :
J'ai fait plus que donner la vie ;
Mes soins ont appris à l'aimer.

Mon beau-frère, d'une trempe extrêmement douce et sensible, est aussi fort religieux; je lui laisse la satisfaction de penser que ses dogmes me paraissent aussi évidents qu'ils le lui semblent, et j'agis extérieurement comme il convient en province à une mère de famille qui doit édifier tout le monde. Comme j'ai été fort dévote dans ma première adolescence, je sais mon Ecriture, et même mon office divin, aussi bien que mes philosophes, et je fais plus volontiers usage de ma première érudition, qui l'édifie singulièrement. La vérité, le penchant de mon cœur, ma facilité à me plier à ce qui est bon aux autres, sans nuire ni offenser rien de ce qui est honnête, me fait être ce que je dois

tout naturellement, sans le moindre travail. Gardez *in petto* cette effusion de confiance, et ne me répondez là-dessus qu'aussi vaguement qu'il convient. Je suis seule encore ; mon bon ami est à Lyon, d'où il ne reviendra qu'après Pâques : il me mande que ses yeux vont mieux ; j'en ai eu une nouvelle assurance par son domestique, qui est venu faire ici quelques commissions, et qui est retourné près de lui. Jugez par ce babillage d'amitié si je crois à la vôtre, à qui je laisse à apprécier ce témoignage de la mienne !

Je voulais vous entretenir de l'Académie, de Beaumarchais, de cette attachante chimie qui vous occupe ; mais j'ai pris le temps de vous écrire sur celui qui précède le dîner, après mes affaires du matin ; je n'ai que dix minutes pour ma toilette, c'est précisément ce qu'il me faut pour l'ordinaire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Causez-moi de ces nouvelles académiques, scientifiques, etc., et surtout de ce qui vous intéresse. Adieu encore.

---

22 avril 1785,

Vous m'avez grondée par votre petite lettre que j'ai reçue hier : je conçois que vous ayez quelque raison ; mais j'étais si occupée de mon enfant, si fatiguée de corps et d'âme, que pourtant je n'ai pas trop tort.

Eudora va mieux, et ne me contente point; elle est si livide, si... je ne sais comment dire, que je me sens en peine à son sujet, sans pouvoir bien raisonner mes craintes. Nous avons bel et bien la petite vérole dans notre chienne de maison, où il faut avoir deux locataires, parce que nous ne pouvons la remplir à nous seuls, quoique notre ménage soit assez gros. On est bien ici à cent lieues de Paris pour la manière de bâtir et de s'arranger, du moins quant à l'entente et à l'agrément des distributions, et surtout à la propreté des petites choses de décoration; il semble qu'on soit tout aussi loin de Lyon, dont pourtant nous ne sommes distants que de cinq lieues. Il est vrai que des circonstances locales font que tous les bois et tout ce qui tient à la charpente, à la menuiserie, sont fort chers dans cette petite ville, où le grand luxe est celui de la table. La plus petite maison bourgeoise, un peu au-dessus du commun, donne ici des repas plus friands que les maisons les plus riches d'Amiens, et un bon nombre de celles très aisées de Paris.

Vilain logis, table délicate, toilette élégante, jeu continuel et gros quelquefois, voilà le ton de la ville, dont tous les toits sont plats et les petites rues servent d'égout aux latrines. D'autre part, on n'y est point du tout sot; on y parle assez bien, sans accent, ni même de termes incorrects; le ton est honnête, agréable; mais on y est *un peu*, c'est-à-dire *très court*

en fait de connaissances. Nos conseillers sont des personnages regardés comme fort importants, nos avocats sont aussi fiers que ceux de Paris, et les procureurs aussi fripons que nulle part. Au reste, c'est ici au rebours d'Amiens : là, les femmes sont généralement mieux que les hommes ; à Villefranche c'est le contraire, et ce sont elles qui ont plus sensiblement le vernis de province.

Je ne sais pourquoi ni comment je me suis embarquée à faire ainsi les honneurs de ma patrie adoptive ; je la regarde comme mienne, et je la traite en conséquence, comme vous voyez.

Lablancherie[1] est donc un peu revenu sur l'eau ? J'ai vu dans le *Journal de Paris* l'annonce de l'ouverture de son salon. Et tous ces musées ? Par ma foi, ils ressemblent au phénix, et renaissent chaque année de leurs cendres. Etiez-vous à la belle séance où l'on fit l'éloge de Gébelin ? Adieu. Mes hommes sont toujours à la campagne, dont ils se trouvent bien ; l'un d'eux revient incessamment au colombier ; je vous laisse à deviner lequel.

Madame Roland dit quelque part dans ses Mémoires, que souvent elle écrivait en vers à sa chère Sophie, cependant nous ne trouvons dans toute sa correspondance que quelques

1 Voir les nombreuses pages des Mémoires sur son compte.

morceaux en vers. Nous en donnons un ici pour que le lecteur après avoir trouvé dans Madame Roland un esprit élevé en politique et en philosophie, après avoir apprécié le sentiment poétique que l'on rencontre si fréquemment dans ses Mémoires, puisse juger le poëte.

Ah ! maudit soit le verbiage
Dont on m'étourdit chaque jour !...
Je veux renoncer à l'amour,
Et plus encore au mariage.

Dans l'erreur de mes premiers ans,
La perspective enchanteresse
D'une heureuse et charmante ivresse
Amusait et flattait mes sens.

Je croyais (las !... quelle folie !)
Qu'il suffisait de bien aimer
Ce que l'on avait su charmer,
Pour jouir d'une douce vie.

De ces rapports délicieux
Par qui les âmes assorties
Se trouvent à jamais unies,
Je faisais l'objet de mes vœux.

Telle on voit la rose nouvelle
Ouvrir son jeune et tendre sein,
Au zéphyr léger et badin,
Qui vient voltiger autour d'elle...

Telle au vif attrait du plaisir
Mon âme naïve et sensible,
Loin de se rendre inaccessible,
Cède dans son ardent désir.

Cependant, malgré mes chimères,

J'écoutais encore la leçon,
Et je suivais les lois sévères
D'une despotique raison.

Mais la fierté philosophique
S'abat sous un trait de Cypris :
De la déesse un doux souris
Fit tomber le masque stoïque.

D'un objet aimable et constant
Les soupirs, les regards, la flamme,
Eveillèrent le sentiment,
Et me dirent que j'étais femme.

Jeune, sage, et modeste auteur,
Pour l'humanité plein de zèle,
Des vertus séduisant modèle,
Comment te refuser mon cœur !

Je le cédai, mais en silence :
Le sort fit taire mes aveux,
En s'opposant à l'alliance
Qui nous aurait rendus heureux.

Du destin, ô rigueur extrême !
Dois-je donc, hélas ! consentir
A prendre pour second moi-même
Ce que je ne saurais chérir !

C'est en vain qu'on me sollicite,
Leurs efforts seront impuissants :
Je hais ce qu'on nomme bon sens,
Quand l'avarice est à sa suite.

Je garderai ma liberté !
Du sort je connais l'imposture :
Je veux voler où la nature
Me montre ma félicité.

Amitié vive et si riante,

Douce gaîté, folâtres jeux,
C'est vous qui fixerez mes vœux ;
Ma vie alors sera charmante.

Bien qu'en dise un sombre docteur,
Et sa triste philosophie,
C'est dans les bras de la folie
Qu'est le refuge du bonheur.

Chez elle s'enfuit la sagesse,
En dépit de nos fiers pédants :
Je lui voûrai tous mes instants,
Pour les passer dans l'allégresse.

De mes pensers les plus secrets,
Toi, complaisant dépositaire,
Amie à mon cœur nécessaire,
Tu sais dissiper nos regrets.

Mais quand de cette main hardie,
Je te crayonne en méchants vers,
Les faits, les sentiments divers,
Qui font le charme de ma vie,

Me crois-tu la prétention
De parvenir jusqu'au Parnasse?
Aux vrais imitateurs d'Horace,
Je laisse cette passion.

La gloire est un fardeau pénible,
Pour qui prétend n'être qu'heureux :
Je lui préfère un bien sensible,
Celui de prendre pour mes dieux
L'indépendance et la folie,
Ma charmante guitare, et ma plume, et Sophie.

APPENDICE

LETTRE DE ROLAND

AU ROI

Sire,

L'état actuel de la France ne peut subsister longtemps ; c'est un état de crise dont la violence atteint le plus haut degré ; il faut qu'il se termine par un éclat qui doit intéresser Votre Majesté autant qu'il importe à tout l'empire.

Honoré de votre confiance, et placé dans un poste où je vous dois la vérité, j'oserai la dire tout entière ; c'est une obligation qui m'est imposée par vous-même.

Les Français se sont donné une constitution ; elle a fait des mécontents et des rebelles : la majorité de la nation la veut maintenir ; elle a juré de la défendre au prix de son sang, et elle a vu avec joie la guerre qui lui offrait un grand

moyen de l'assurer. Cependant la minorité, soutenue par des espérances, a réuni tous ses efforts pour emporter l'avantage. De là cette lutte intestine contre les lois, cette anarchie dont gémissent les bons citoyens, et dont les malveillants ont bien soin de se prévaloir pour calomnier le nouveau régime ; de là cette division partout répandue et partout excitée, car nulle part il n'existe d'indifférence ; on veut ou le triomphe ou le changement de la constitution ; on agit pour la soutenir ou pour l'altérer. Je m'abstiendrai d'examiner ce qu'elle est par elle-même pour considérer seulement ce que les circonstances exigent ; et, me rendant étranger à la chose autant qu'il est possible, je chercherai ce que l'on peut attendre et ce qu'il convient de favoriser.

Votre Majesté jouissait de grandes prérogatives, qu'elle croyait appartenir à la royauté ; élevée dans l'idée de les conserver, elle n'a pas su les voir enlevées avec plaisir ; le désir de les faire rendre était aussi naturel que le regret de les voir anéantir. Ces sentiments, qui tiennent à la nature du cœur humain, ont dû entrer dans le calcul des ennemis de la révolution ; ils ont donc compté sur une faveur secrète jusqu'à ce que les circonstances permissent une protection déclarée. Ces dispositions ne pouvaient échapper à la nation elle-même, et elles ont dû la tenir en défiance.

Votre Majesté a donc été constamment dans

l'alternative du désir de céder à ses premières habitudes, et à ses affections particulières ou de faire des sacrifices dictés par la philosophie, exigés par la nécessité; par conséquent d'enhardir les rebelles en inquiétant la nation, ou d'apaiser celle-ci en vous unissant à elle. Tout a son temps, et celui de l'incertitude est enfin arrivé.

Votre Majesté peut-elle aujourd'hui s'allier ouvertement avec ceux qui prétendent réformer la Constitution, ou doit-elle généreusement se dévouer sans réserve à la faire triompher? Telle est la véritable question dont l'état actuel des choses rend la solution inévitable : quant à celle très métaphysique de savoir si les Français sont mûrs pour la liberté, sa discussion ne fait rien ici, car il ne s'agit point de juger ce que nous serons devenus dans un siècle, mais de voir ce dont est capable la génération présente.

Au milieu des agitations dans lesquelles nous vivons depuis quatre ans, qu'est-il arrivé? Des priviléges onéreux pour le peuple ont été abolis; les idées de justice et d'égalité se sont universellement répandues, elles ont pénétré partout; l'opinion des droits du peuple a justifié le sentiment de ses droits; la reconnaissance de ceux-ci, faite solennellement, est devenue une doctrine sacrée; la haine de la noblesse, inspirée depuis longtemps par la féodalité, s'est exaspérée par l'opposition manifeste de la plu-

part des nobles à la constitution, qui la détruit.

Durant la première année de la révolution, le peuple voyait dans ces nobles des hommes odieux par les priviléges oppresseurs dont ils avaient joui, mais qu'il aurait cessé de haïr après la destruction de ces priviléges, si la conduite de la noblesse depuis cette époque n'avait fortifié toutes les raisons possibles de la redouter et de la combattre comme une irréconciliable ennemie.

L'attachement pour la Constitution s'est accru dans la même proportion; non-seulement le peuple lui devait des bienfaits sensibles, mais il a jugé qu'elle lui en préparait de plus grands, puisque ceux qui étaient habitués à lui faire supporter toutes les charges cherchaient si puissamment à la détruire ou à la modifier.

La Déclaration des droits est devenue un évangile politique, et la Constitution française une religion pour laquelle le peuple est prêt à périr.

Aussi le zèle a-t-il été déjà quelquefois jusqu'à suppléer à la loi, et lorsque celle-ci n'était pas assez réprimante pour contenir les perturbateurs, les citoyens se sont permis de les punir eux-mêmes.

C'est ainsi que des propriétés d'émigrés ont été exposées aux ravages qu'inspirait la vengeance, c'est pourquoi tant de départements se sont crus forcés de sévir contre les prêtres que

l'opinion avait proscrits, et dont elle aurait fait des victimes.

Dans ce choc des intérêts, tous les sentiments ont pris l'accent de la passion. La patrie n'est point un mot que l'imagination se soit complu d'embellir ; c'est un être auquel on a fait des sacrifices, à qui l'on s'attache chaque jour davantage par les sollicitudes qu'il cause, et qu'on aime par tout ce qu'il coûte, autant que par ce que l'on en espère ; toutes les atteintes qu'on lui porte sont des moyens d'enflammer l'enthousiasme pour elle. A quel point cet enthousiasme va-t-il monter, à l'instant où les forces ennemies réunies au dehors se concertent avec les intrigues intérieures pour porter les coups les plus funestes ! La fermentation est extrême dans toutes les parties du royaume ; elle éclatera d'une manière terrible, à moins qu'une confiance raisonnée dans les intentions de Votre Majesté ne puisse enfin la calmer ; mais cette confiance ne s'établira pas sur des protestations ; elle ne saurait plus avoir pour base que des faits.

Il est évident pour la nation française que sa constitution peut marcher, que le gouvernement aura toute la force qui lui est nécessaire du moment où Votre Majesté, voulant absolument le triomphe de cette constitution, soutiendra le Corps législatif de toute la puissance de l'exécution, ôtera tout prétexte aux inquiétudes du peuple, et tout espoir aux mécontents.

Par exemple deux décrets importants ont été

rendus; tous deux intéressent essentiellement la tranquillité publique et le salut de l'Etat; le retard de leur sanction inspire des défiances; s'il est prolongé, il causera du mécontentement, et, je dois le dire, dans l'effervescence actuelle des esprits, les mécontentements peuvent mener à tout.

Il n'est plus temps de reculer; il n'y a même plus de moyen de temporiser : la Révolution est faite dans les esprits; elle s'achèvera au prix du sang, et sera cimentée par lui, si la sagesse ne prévient pas les malheurs qu'il est encore possible d'éviter.

Je sais qu'on peut imaginer tout opérer et tout contenir par des mesures extrêmes; mais quand on aurait déployé la force pour contraindre l'assemblée, quand on aurait répandu l'effroi dans Paris, la division et la stupeur dans ses environs, toute la France se lèverait avec indignation, et, se déchirant elle-même dans les horreurs d'une guerre civile, développerait cette sombre énergie, mère des vertus et des crimes, toujours funeste à ceux qui l'ont provoquée.

Le salut de l'Etat et le bonheur de Votre Majesté sont intimement liés; aucune puissance n'est capable de les séparer : de cruelles angoisses et des malheurs certains environnent votre trône, s'il n'est appuyé par vous-même sur les bases de la constitution, et affermi dans la paix que son maintien doit enfin nous pro-

curer. Ainsi la disposition des esprits, le cours des choses, les raisons de la politique, l'intérêt de Votre Majesté, rendent indispensable l'obligation de s'unir au Corps législatif et de répondre au vœu de la nation; ils font une nécessité de ce que les principes présentent comme devoir. Mais la sensibilité naturelle à ce peuple affectueux est prête à y trouver un motif de reconnaissance. On vous a cruellement trompé, Sire, quand on vous a inspiré de l'éloignement ou de la méfiance pour ce peuple facile à toucher. C'est en vous inquiétant perpétuellement qu'on vous a porté à une conduite propre à l'alarmer lui-même : qu'il voie que vous êtes résolu à faire marcher cette Constitution, à laquelle il a attaché sa félicité et bientôt vous deviendrez le sujet de ses actions de grâces!

La conduite des prêtres en beaucoup d'endroits, les prétextes que fournissait le fanatisme aux mécontents, ont fait porter une loi sage contre les perturbateurs : que Votre Majesté lui donne sa sanction, la tranquillité publique la réclame, et le salut des prêtres la sollicite... Si cette loi n'est mise en vigueur, les départements seront forcés de lui substituer, comme ils font de toutes parts, des mesures violentes, et le peuple irrité y suppléera par des excès.

Les tentatives de nos ennemis, les agitations qui se sont manifestées dans la capitale, l'extrême inquiétude qu'avait excitée la conduite

de votre garde, et qu'entretiennent encore les témoignages de satisfaction qu'on lui a fait donner par Votre Majesté, par une proclamation vraiment impolitique dans les circonstances; la situation de Paris, sa proximite des frontières, ont fait sentir le besoin d'un camp dans son voisinage. Cette mesure dont la sagesse et l'urgence ont frappé tous les bons esprits, n'attend encore que la sanction de Votre Majesté: pourquoi faut-il que des retards lui donnent l'air du regret, lorsque la célérité lui montrerait la reconnaissance?

Déjà les tentatives de l'état-major de la garde nationale parisienne contre cette mesure ont fait soupçonner qu'il agissait par une inspiration supérieure; déjà les déclamations de quelques démagogistes outrés réveillent les soupçons de leurs rapports avec les intéressés au renversement de la Constitution; déjà l'opinion publique compromet les intentions de Votre Majesté: encore quelque délai, et le peuple contristé croira apercevoir dans son roi l'ami et le complice des conspirateurs.

Juste ciel! auriez-vous frappé d'aveuglement les puissances de la terre, et n'auront-elles jamais que des conseils qui les entraîneront à leur ruine!

Je sais que le langage austère de la vérité est rarement accueilli près du trône; je sais aussi que c'est parce qu'il ne s'y fait presque jamais entendre, que les révolutions devien

nent nécessaires; je sais surtout que je dois le tenir à Votre Majesté, non-seulement comme citoyen soumis, mais comme ministre honoré de sa confiance ou revêtu de fonctions qui la supposent ; et je ne connais rien qui puisse m'empêcher de remplir un devoir dont j'ai la conscience.

C'est dans le même esprit que je réitérerai mes représentations à Votre Majesté sur l'obligation et l'utilité d'exécuter la loi qui prescrit d'avoir un secrétaire au Conseil. La seule existence de la loi parle si puissamment, que l'exécution semblerait devoir suivre sans retardement; mais il importe d'employer tous les moyens de conserver aux délibérations la gravité, la sagesse, la maturité nécessaires; et pour les ministres responsables, il faut un moyen de constater leurs opinions : si celui-là eût existé, je ne m'adresserais pas par écrit en ce moment à Votre Majesté.

La vie n'est rien pour l'homme qui estime ses devoirs au-dessus de tout; mais après le bonheur de les avoir remplis, le seul bien auquel il soit encore sensible est celui de penser qu'il l'a fait avec fidélité, et cela même est une obligation pour l'homme public.

Paris, 10 juin 1792, l'an IV de la liberté.

Signé : Roland [1].

[1] On a vu dans le premier volume des Mémoire que cette lettre avait été écrite par Madame Roland. E. D.

APPRÉCIATIONS DIVERSES

MORT DE MADAME ROLAND

Les assistants des débats, les spectateurs du supplice des Girondins, furent également émus, mais s'il faut le dire, l'impression fut assez faible dans Paris. Les morts stoïques affectaient peu. Les masses jugeaient ces tragédies uniquement au point de vue de la sensibilité.

L'émotion, au contraire fut au comble le jour de l'exécution de Madame Dubarry. Son désespoir, ses cris, sa peur et ses défaillances, son violent amour de la vie, firent vibrer en tous une corde matérielle, la sensibilité instinctive; on se souvint que la mort est quelque chose; on douta que la guillotine, « ce supplice si doux, » ne fût rien.

La mort de Madame Roland, justement pour cette raison, fut à peine remarquée (8 novembre 1793). Cette reine de la Gironde était ve-

nue à son tour loger à la Conciergerie, près du cachot de la reine, sous ces voûtes veuves, à peine, de Vergniaud, de Brissot, et pleines de leurs ombres. Elle y venait royalement, héroïquement, ayant comme Vergniaud jeté le poison qu'elle avait, et voulu mourir au grand jour. Elle croyait honorer la République par son courage au tribunal et la fermeté de sa mort. Ceux qui la virent à la Conciergerie, disent qu'elle était toujours belle, pleine de charmes, jeune à 39 ans; une jeunesse entière et puissante, un trésor de vie réservée, jaillissait de ses beaux yeux. Sa force paraissait surtout dans sa douceur raisonneuse, dans l'irréprochable harmonie de sa personne et de sa parole. Elle s'était amusée en prison à écrire à Robespierre, non pour lui demander rien, mais pour lui faire la leçon. Elle la faisait au tribunal, lorsqu'on lui ferma la bouche. Le 8, où elle mourut, était un jour froid de novembre. La nature dépouillée et morne exprimait l'état des cœurs; la Révolution aussi s'enfonçait dans son hiver, dans la mort des illusions. Entre les deux jardins sans feuilles, la nuit tombant (cinq heures et demie du soir), elle arriva au pied de la Liberté colossale, assise près de l'échafaud, à la place où est aujourd'hui l'obélisque monta légèrement les degrés, et se tournant vers la statue, lui dit, avec une grave douceur, sans reproche : « O liberté, que de crimes commis en ton nom! »

Elle avait fait la gloire de son parti, de son époux, et n'avait pas peu contribué à les perdre. Elle a involontairement obscurci Roland dans l'avenir. Mais elle lui rendait justice, elle avait pour cette âme antique, enthousiaste et austère, une sorte de religion. Lorsqu'elle eut un moment l'idée de s'empoisonner, elle lui écrivit pour s'excuser près de lui de disposer de sa vie sans son aveu. Elle savait que Roland n'avait qu'une unique faiblesse, son violent amour pour elle, d'autant plus violent qu'il le contenait.

Quand on la jugea, elle dit: « Roland se tuera. » On ne put lui cacher sa mort. Retiré près de Rouen, chez des dames, amies très sûres, il se déroba et pour faire perdre sa trace, voulut s'éloigner. Le vieillard, par cette saison n'aurait pas été bien loin[1]. Il trouva une mauvaise diligence qui allait au pas; les routes de 93 n'étaient que fondrières. Il n'arriva que le soir aux confins de l'Eure. Dans l'anéantissement de toute police, les voleurs couraient les routes, attaquaient les fermes; des gendarmes les poursuivaient. Cela inquiéta Roland, il ne remit pas plus loin ce qu'il avait résolu. Il descendit, quitta la route, suivit une allée qui tourne pour conduire à un château; il s'arrêta au pied d'un chêne, tira sa canne à dard et se perça d'outre en outre. On trouva sur lui son

[1] Roland, né en 1732, avait alors soixante et un ans.

nom, et ce mot : « Respectez les restes d'un homme vertueux. » L'avenir ne l'a pas démenti. Il a emporté avec lui l'estime de ses adversaires, spécialement de Robert Lindet.

On le trouva le matin, et l'autorisation venue, on l'enfouit négligemment, hors de la propriété à l'angle de la grande route. On lui jeta deux pieds de terre. Les jours suivants les enfants y venaient jouer, et enfonçaient des baguettes pour sentir le corps.

Nulle attention du public. La Gironde est déjà ancienne, reculée dans un temps lointain. Comment en serait-il autrement? Ses vainqueurs les Jacobins, sont dépassés eux-mêmes. La révolution les déborde les uns les autres, et par ses fureurs et par son génie.

MICHELET.
(*Révol. franç.*, t. VI.)

La Gironde ayant péri, le couteau s'abaisserait-il, insatiable, sur la tête de celle qui avait été l'âme de la Gironde, son orgueil, sa gloire, sa poésie? La république aurait-elle la force d'immoler cette illustre républicaine, Madame Roland? Des hommes se rencontreraient-ils, capables de tuer froidement une femme, et une femme qui était un grand homme? La Révolution n'avait-elle pas assez du sang d'une reine, et peut-on concevoir aujourd'hui

qu'elle n'avait pas hésité à écraser sous le même niveau... quel niveau, grand Dieu! Madame Roland et Marie-Antoinette! Ah! il n'est fibre du cœur qui ne tressaille à ces souvenirs. Son procès!... mais on le connaît déjà, c'était celui de la Gironde. Elle mourut comme l'aurait pu faire la mère, ou plutôt une sœur des Gracques. Habillée de blanc, et ses longs cheveux noirs épars jusqu'à la ceinture, elle descendit d'un air héroïque la rude pente au bas de laquelle on remonte vers l'immortalité. Arrivée sur la place de l'exécution, elle dit, suivant Toulongeon, à son compagnon Lamarche : « Passez le premier, « vous n'auriez pas le courage de me voir mou- « rir, » et suivant Riouffe, elle s'écria : « O li- « berté, que de crimes on commet en ton nom! » Etait-ce un anathème? Non, puisqu'en apostrophant ainsi la statue de la Liberté, elle s'inclina en signe de respect devant l'austère déesse qui la tuait et la fera vivre à jamais!

LOUIS BLANC.
(*Révol. franç.*, t. IX, liv. X, ch. XIII.)

Le grand nombre de personnalités remarquables que renferma la Gironde dut être pour elle une cause de faiblesse, en la rendant incapable de se plier à une discipline sévère et de suivre une direction quelconque. Cette direction si nécessaire là où une inconséquence est

un suicide, Madame Roland, alors même qu'elle n'eût pas été une femme, se fût trouvée bien embarrassée de l'imprimer à une réunion d'hommes à ce point brillants et impétueux. Et cependant qui mieux qu'elle personnifia le vrai génie de la Gironde?

LOUIS BLANC.
(*Révol. franç.*, t. VI, liv. VII, ch. II.)

Elle attendait à la grille qu'on vînt l'appeler. Elle était vêtue avec une sorte de recherche : elle avait une anglaise de mousseline blanche, garnie de blonde et rattachée avec une ceinture de velours noir. Sa coiffure était soignée; elle portait un bonnet-chapeau d'une élégante simplicité, et ses beaux cheveux flottaient sur ses épaules. Sa figure me parut plus animée qu'à l'ordinaire. Ses couleurs étaient ravissantes, et elle avait le sourire sur les lèvres. D'une main elle soutenait la queue de sa robe, et elle avait abandonné l'autre à une foule de femmes, qui se pressaient pour la baiser. Celles qui étaient mieux instruites du sort qui l'attendait sanglotaient autour d'elle, et la recommandaient en tout cas à la Providence. Rien ne peut rendre ce tableau : il faut l'avoir vu. Madame Roland répondait à toutes avec une affectueuse bonté; elle ne leur promettait pas son retour, elle ne leur disait pas qu'elle

allait à la mort; mais les dernières paroles qu'elle leur adressait étaient autant de recommandations touchantes; elle les invitait à la paix, au courage, à l'espérance, à l'exercice des vertus qui conviennent au malheur. Un vieux geolier, nommé Fontenay, dont le bon cœur avait résisté à trente ans d'exercice de son cruel métier, vint lui ouvrir la grille en pleurant. Je m'acquittai au passage de la commission de Clavière. Elle me répondit en peu de mots et d'un ton ferme. Elle commençait une phrase lorsque deux guichetiers de l'intérieur l'appelèrent pour le tribunal. A ce cri terrible pour tout autre que pour elle, elle s'arrêta et me dit, en me serrant la main : « Adieu, « Monsieur ! faisons la paix, il est temps. » En levant les yeux sur moi, elle s'aperçut que je repoussais mes larmes et que j'étais violemment ému : elle y parut sensible, mais n'ajouta que ces deux mots : « Du courage ! »

BEUGNOT.

« Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillée en blanc et avec soin : ses longs cheveux noirs tombaient épars jusqu'à sa ceinture... Elle avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de son âme. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie. Elle indiqua

par un signe démonstratif qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner avec une gaieté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres à plusieurs reprises. »

RIOUFFE.

(*Mémoires d'un détenu.*)

Stendhal écrit sur Madame Roland dans ses Mémoires d'un touriste, arrivant à Lyon par la Saône :

« C'est, je pense, dans les environs de ce pays-ci, qui probablement s'appelle Neuville, que la femme que je respecte le plus au monde avait un petit domaine. Elle comptait y passer tranquillement le reste de ses jours, quand la Révolution appela aux affaires tous les hommes capables, et les ministres comme Roland remplacèrent les ministres comme M. de Calonne.

« J'ai passé deux heures fort agréables, — et pourquoi rougir et ne pas dire le mot? deux heures délicieuses, dans les chemins et sentiers le long de la Saône; j'étais absorbé dans la contemplation des temps héroïques où Madame Roland a vécu. Nous étions alors aussi grands que les premiers Romains. En allant à la mort, elle embrassa tous les prisonniers de sa chambrée qui étaient devenus ses amis; l'un

d'eux M. R. (*Reboul*), qui me l'a raconté, fondait en larmes.

« — Eh quoi ! Reboul, dit-elle, vous pleu-
« rez, mon ami ? quelle faiblesse ! »

Pour elle, elle était animée, riante ; le feu sacré brillait dans ses yeux.

« — Eh bien, mon ami, dit-elle à un autre
« prisonnier, je vais mourir pour la patrie et la
« liberté ; n'est-ce pas ce que nous avons tou-
« jours demandé ? »

« Il faudra du temps avant de revoir une telle âme !

« Après ce grand caractère sont venues les dames de l'Empire, qui pleuraient dans leur calèche au retour de Saint-Cloud, quand l'Empereur avait trouvé leurs robes de mauvais goût; ensuite les dames de la Restauration, qui allaient entendre la messe au Sacré-Cœur pour faire leurs maris préfets ; enfin les dames du juste milieu, modèles de naturel et d'amabilité. »

Lemontey, qui était de Lyon et qui y avait vu Madame Roland, nous a aussi laissé un document que nous ne saurions passer sous silence :

« J'ai vu Madame Roland, avant 1789 ; ses yeux, sa tête et sa chevelure étaient d'une beauté remarquable. Son teint délicat avait une fraîcheur et un coloris qui, joints à son air de

réserve et de candeur, la rajeunissaient singulièrement. Je ne lui trouvai point l'élégance aisée d'une Parisienne qu'elle s'attribue dans ses *Mémoires*, je ne veux point dire qu'elle eût de la gaucherie, parce que ce qui est simple et naturel ne peut manquer de grâce. Je me souviens que la première fois que je la vis, elle réalisa l'idée que je m'étais faite de la petite fille de Vevey, qui a tourné tant de têtes, de la Julie de J.-J. Rousseau: et quand je l'entendis, l'illusion fut encore plus complète. Madame Roland parlait bien, trop bien. L'amour-propre aurait bien voulu trouver de l'apprêt dans ce qu'elle disait, mais il n'y avait pas moyen: c'était simplement une nature trop parfaite. Esprit, bon sens, propriété d'expression, raison piquante, grâce naïve, tout cela coulait sans étude entre des dents d'ivoire et des lèvres rosées: force était de s'y renseigner. »

« Il est un point que j'ai à cœur moi-même de maintenir, nonobstant les critiques que j'ai été ou que je serai amené à faire à l'occasion des passages réintroduits dans le texte ou des lettres retrouvées: c'est la grâce de la femme chez Madame Roland. Elle n'était ni une pédante, ni une précieuse; et un bas bleu, pas le moins du monde; et bien qu'il y ait dans ce qu'elle a écrit et ce qu'on a sous les yeux des

pages qui à distance et avec un peu de mauvaise volonté permettraient de juger d'elle autrement, je reste persuadé et je soutiens que ces taches ou ces roideurs ne sont pas essentielles, qu'elles n'allaient pas en elle jusqu'à affecter et gâter la femme vivante : c'est de la littérature écrite, imitée, au pli de la mode, rien de plus. Madame Roland en personne était et paraissait avant tout fort aimable... Malgré les qualités viriles dont elle a fait preuve, elle n'avait rien de masculin dans tout son aspect ni dans son ensemble : elle était femme et très femme [1]. »

Telles sont les pensées qu'inspire à M. Sainte-Beuve la lecture des Mémoires, et qu'il appuie en outre sur le passage suivant emprunté à M. Beugnot, parlant de l'arrivée de Madame Roland à la Conciergerie :

« Madame Roland était âgée de 35 à 40 ans. Elle avait la figure non pas régulièrement belle, mais très agréable, de beaux cheveux blonds, les yeux bleus et bien ouverts. Sa taille se dessinait avec grâce et elle avait la main parfaitement faite. Son regard était expressif, et, même dans le repos sa figure avait quelque chose de noble et d'insinuant. Elle n'avait pas besoin de

[1] *Constitutionnel*, 11 juillet 1864.

parler pour qu'on lui soupçonnât de l'esprit, mais aucune femme que j'aie entendue ne parlait avec plus de pureté et d'élégance. Elle avait dû à l'habitude de la langue italienne le talent de donner à la langue française un rhythme, une cadence véritablement neuve. Elle relevait encore l'harmonie de sa voix par des gestes pleins de grâce et de vérité, par l'expression de ses yeux qui s'animaient avec le discours, et j'éprouvais chaque jour un charme nouveau à l'entendre, moins par ce qu'elle disait que par la magie de son débit. Elle réunissait à ces dons déjà si rares beaucoup d'esprit naturel, des connaissances étendues en littérature et en économie politique. C'est ainsi que j'ai vu Madame Roland, et j'avouerai que je la voyais avec une prévention favorable. »

Au milieu de ces nombreuses citations, le lecteur s'étonnera sans doute de ne pas trouver quelques lignes de M. Thiers, qui lui aussi a signé une Histoire de la Révolution. Nous devons donner le vrai, le seul motif qui nous empêche de citer M. Thiers : c'est que M. Thiers trouvant l'occasion de parler de Madame Roland en plusieurs endroits de son ouvrage, et notamment au moment où il cite sa lettre au roi, se contente d'enregistrer les faits sans daigner, suivant son habitude, en dégager la mo-

ralité. Quant à sa mort, c'est un fait qu'il consigne comme ferait un expéditionnaire d'un simple décès sur les registres de l'état civil ; la tête de la Gironde tombe, et M. Thiers semble ne pas comprendre !... Comment reconnaître là l'auteur de la remarquable *Histoire du Consulat et de l'Empire?*

E. D.

La première édition des Mémoires de Madame Roland est de 1795; elle est due à Bosc, son ami. Le titre était: *Appel à l'impartiale postérité par la citoyenne Roland, femme du ministre de l'intérieur, ou recueil des écrits qu'elle a rédigés pendant sa détention aux prisons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie, imprimé au profit de sa fille unique, privée de la fortune de ses père et mère dont les biens sont toujours séquestrés.* L'ouvrage se vendait chez Louvet et Lodoïska, libraires, aux galeries de Bois du Palais Royal.

Une autre édition, de 1800, est due à Champagneux, le beau-père d'Eudora, fille de Madame Roland.

La dernière édition des Mémoires, était celle de M. Barrière (1820), et depuis Bosc il n'avait été publié de nouveau que les lettres à Bancal (1835) et les lettres aux demoiselles Cannet (1841), lorsque sont survenues, en 1864, l'édition de M. Dauban et celle de M. Faugère.

On y trouve pour la première fois des passa-

ges qu'avait cru devoir supprimer Bosc, tantôt par pudeur exagérée, tantôt par respect pour certaines personnalités, encore vivantes, et la correspondance de Madame Roland avec Buzot.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

Pages.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

Paris. — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue Cadet.
G. Masquin, directeur.

CATALOGUE

DE

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS COMPLET D'ÉDUCATION POPULAIRE

Rédigé par une Société de Professeurs

ET DE PUBLICISTES

23 VOLUMES IN-32 JÉSUS

25 c. le vol. broché; 45 c. le vol. relié



PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

Et chez tous les Libraires

Paris.— Impr. Nouvelle (assoc. ouv.), 11, r. Cadet.
Masquin, directeur.

